

**Celui qui lisait
dans les pensées**

...

Nitya Varnes

roman
PLON

Du même auteur

La Dentelle des heures , Plon, 2002.

Le Prologue des ombres , Plon, 2003.

Tous nés sous une bonne étoile , XO, 2011.

Astrologie et développement personnel , First éditions, 2013 (à paraître).

Blog

<http://nityavarnes.unblog.fr>

OceanofPDF.com

Nitya Varnes

Celui qui lisait dans les pensées

roman



PLON

www.plon.fr

OceanofPDF.com

© Plon, 2013
ISBN : 978-2-259-22201-3
Création graphique : V. Podevin
© D. Kitchener/Trevillion Images

OceanofPDF.com

Pour ma sœur Eléonore
Pour ma fille Anastasia

OceanofPDF.com

« L'avenir est tellement plus intéressant que le passé, vous ne trouvez pas ? »

Minority Report ,
Steven S PIELBERG

OceanofPDF.com

Prologue

Par terre, sur un sol de béton gris uniforme, on voyait divers restes de repas : des os énormes et à demi rongés, de la moelle de bœuf qui se répandait en masse gélatineuse, quelques arêtes de gros poisson, et des fruits déchiquetés plutôt que croqués, qui pourrissaient, çà et là, laissant flotter une odeur rance et assez écœurante dans l'air. Sinon, il n'y avait rien d'autre qu'un baquet d'eau où un homme aurait pu facilement s'allonger. C'est pour cela qu'expliquer ce que j'étais en train de faire, depuis plus d'une heure, à fixer éperdument ce lion endormi dans sa cage du zoo de New York, serait difficile. D'ailleurs, les gardiens passaient devant moi les uns après les autres, l'air de me supposer une motivation cachée.

— Alors, on attend encore sa bien-aimée, mon gars ? Mais il semble qu'elle vous a oublié... Je serais vous, je m'en irais...

— Eh oui, mais que faire ? répondais-je, vaguement mal à l'aise d'attirer l'attention, en me passant la main dans les cheveux pour me donner une contenance.

Car à la vérité, je n'attendais personne. J'étais bel et bien là pour le magnifique animal à crinière jaune-roux qui me regardait maintenant, les yeux mi-clos. C'est un peu absurde à dire, surtout sans explication, mais je crois bien que j'espérais de lui quelque chose comme une solution. J'étais arrivé à un point de ma vie où j'avais l'impression de ne plus en pouvoir. Et j'étais mûr pour commencer à faire n'importe quoi, pourvu que je trouve la paix. Le lion me dévorait de son regard perçant et fourbe, en se rapprochant, nonchalamment, du bord de sa cage. Puis, finalement, il s'assit et esquissa un bâillement. Mon cœur se mit à battre, je regardais son corps puissant, les lignes souples de ses muscles, et je me mis à sourire. Je concentrais ses yeux dans les miens avec une intensité dont j'étais familier, et

pourtant, rien ne se produisait. Rien de ce que je redoutais, en tout cas. Un gardien me toisait à quelques pas de là, pas très sûr de ma santé mentale, mais je me moquais bien de l'impression extérieure que je pouvais produire.

Le ciel à New York a ceci de particulier qu'il est très changeant. C'est un spectacle permanent : des traînées rouges, un ciel pourpre, et une seconde après, un nuage rasant qui fait jaillir une ligne d'un vert irisé. Puis, soudain, il me vint à l'esprit que la savane africaine est un endroit splendide, surtout à la tombée du jour, quand on court dans les hautes herbes, et qu'on devine, sous ses pattes, le sol encore brûlant, mais rendu moite et tiède par le passage des antilopes qu'il faut poursuivre. Je sentais déjà, dans ma gueule, le goût métallique et sucré du sang, et je ronronnais de plaisir à l'idée de la peau qu'on arrache et qu'on mâche avec volupté, après une bonne course...

Je fermai immédiatement les yeux, mais trop tard. J'aurais voulu extraire mon cerveau de ma tête, et me libérer de moi-même. Mais ça ne servait à rien, je n'y arrivai pas.

Je regardai, par acquit de conscience, le panonceau indiquant la provenance géographique de mon nouvel ami : « *Lion. Trois ans. Originaire du Kenya, élevé sur place, en réserve protégée.* » Je mis les mains sur mes tempes, et fis un tour sur moi-même, pour respirer profondément. Essayer de retrouver mon calme, et surtout d'arrêter de contempler la cage des zèbres avec appétit...

— Il y a quelque chose qui ne va pas, petit ? finit par me demander le gardien qui m'observait depuis un moment déjà.

Il ressemblait à un mouton, avec sa petite barbiche bouclée, et il me regardait de ses bons yeux vides. Là encore, je sais que je n'aurais pas dû avoir confiance. Un regard n'est jamais aussi vide qu'il le prétend, il cache des doubles-fonds, et à faire des confidences, on est embarqué plus vite qu'on le croit dans de gros problèmes.

— Non, non, tout va bien. Merci, fis-je en le regardant avec reconnaissance.

J'aimais les gens qui avaient l'air de ne penser à rien, d'être comme des légumes, à savourer l'instant présent et lui seul.

— C'est sûr ? insista-t-il.

Et là, un film me passa dans les yeux, pas *devant* mes yeux, mais à l'intérieur de moi, comme si c'était moi-même qui l'avais vécu.

« La semaine dernière, pensa le gardien en soupirant tristement, il y a une jeune fille qui est tombée raide morte devant la cage aux ours, ce devait être quelque chose comme une crise cardiaque... Moi, j'ai appelé les pompiers, mais ils sont venus trop tard. Et j'ai pas compris, parce que nos ours, ils sont plutôt calmes, elle n'a pas pu avoir si peur d'eux. Mais en fin de compte, on n'a pas pu la sauver. Et ça m'a fait un choc... Mais un choc... J'y pense encore. »

— C'est vrai ? fis-je, sans me rendre compte de ce que j'étais en train de dire.

— Qu'est-ce qui est vrai ? me demanda le gardien.

— Tout ça... La fille, la crise cardiaque... Tout ce qui vous passe dans l'esprit en ce moment, vos états d'âme, vos réflexions...

Il ne répondait rien, et me regardait avec une inquiétude grandissante.

— Je suis magicien, fis-je en soulevant les bras vers lui.

Une expression semblable à celle que j'avais vue des centaines de fois sur différents visages au cours des dernières années transforma ses traits. Mais pourtant, il restait là, sur place, sans comprendre ni pouvoir bouger, l'air à la fois mal à l'aise, et fasciné. C'est toujours la même chose, les gens ont peur de moi, mais la seconde d'après, ils veulent en savoir plus. Que je leur parle d'eux, de leur vie, de leurs sentiments...

— Je vous fais une blague, lui dis-je. J'ai parlé avec un de vos collègues, j'étais au courant pour la fille qui est morte.

Mais le gardien restait sur place, pétrifié, sans rien dire, il restait immobile à me regarder, comme si j'étais le comte Dracula en personne. Pas très sûr, au fond, que je lui disais la vérité. Pendant des années, ça a été mon problème. Que dire ? Et à qui ?

C'est toujours dans ce genre de moments-là que je voudrais pouvoir disparaître dans les airs, sans avoir davantage à m'expliquer. Mais avoir un don surnaturel ne signifie pas qu'on aura aussi les indices nécessaires pour arriver à vivre avec, sans faire une gaffe à la seconde. En attendant, j'aurais bien voulu qu'on me donne la recette pour me faire pousser des ailes.

Il faudrait, en fait, reprendre les choses depuis le début. Mais je pense que même si je racontais tous les détails de tous les événements qui me sont arrivés depuis leur commencement jusqu'à ce jour dont je vous parle où j'avais mis mon dernier espoir dans un lion, eh bien, même cela n'y suffirait pas, personne ne me croirait.

Pourtant, il fallait bien que je trouve un moyen de m'en sortir, parce que, autrement, j'étais certain d'être, à court terme, en danger de devenir complètement fou. Et je pèse mes mots !

OceanofPDF.com

Je suis arrivé à New York en milieu d'après-midi, un mercredi d'octobre. Je n'étais pas très sûr, moi-même, de ce que je venais y faire. Et en revenant du zoo, j'avais tout simplement été m'asseoir dans un pub, complètement harassé à l'idée que ma vie se trouvait dans un cul-de-sac. Un comptoir couleur cuivre encerclait en ellipse une grande salle enfumée où des hommes d'affaires, de moyenne importance au vu de la qualité discutable de leur costume, s'entretenaient de problèmes de Bourse et de marchés financiers. Je ne me sentais évidemment pas à ma place, moi l'éternel étudiant en philo, passionné de sciences psychiques et ésotériques. Et pour compenser mon malaise, je regardais autour de moi, l'air faussement blasé et supérieur, comme absorbé dans mes pensées. Bien sûr, j'aurais pu sortir le livre que j'avais dans ma poche, je savais que j'attirais toujours les regards de cette façon, ma mèche brune me tombant sur le front, un crayon à la main, et l'air d'atteindre à des réalités suprêmes de l'esprit... Je lisais toujours des choses que les gens trouvaient extrêmement fascinantes, quoique malheureusement peu réalistes.

J'avais en ce moment même, dans ma poche, un livre qui s'intitulait : *Comment se servir de l'hypnose en toutes circonstances*. C'est vrai, c'est intéressant, l'hypnose : on se concentre sur quelqu'un et, par la force de notre volonté, on arrive à lui faire accomplir quelque chose qu'on a programmé dans son subconscient. Je n'avais encore jamais essayé, mais comme je l'ai dit, j'étais dans une période de mon existence où rien ne comptait davantage que d'arriver à me sortir de la situation critique dans laquelle je m'étais mis, à force de faire des expériences sur mon propre cerveau, et ses prétendues limites.

Je tendis l'oreille à ce qui se disait à la table qui jouxtait la mienne. Une femme et un homme parlaient. Manifestement, elle était la

maîtresse à qui, lui, essayait de mentir sur son emploi du temps et ses obligations.

— Je t'assure que je suis obligé de partir deux semaines, mais je le regrette, et à mon retour, tu verras, on aura du temps libre...

Elle sourit sans répondre. C'était une femme d'une quarantaine d'années fatiguée, à qui, a priori, on mentait souvent. Sans perdre une seconde, comme un moteur bien réglé, je me mis à essayer de deviner quelle était sa vie.

— Tu me crois, n'est-ce pas, mon petit cœur ? insista-t-il.

— Bien sûr, soupira-t-elle. Tu sais bien que je te crois toujours...

C'est le problème avec moi. Il suffit que je me pose quelque part et, immédiatement, je suis incapable de me tenir. Ou plutôt de tenir mon esprit. Ils se souriaient l'un à l'autre, l'air heureux et détendus. Il pensait : Il est presque sept heures, il faut que je m'en débarrasse dans une demi-heure au maximum, sinon, je vais être en retard... Elle pensait : Je ne l'aime plus, pourquoi est-ce que je le laisse me faire souffrir ? Et l'un et l'autre cherchaient quelque chose à se dire, quelque chose, qui, par exemple, serait à l'opposé de ce qu'ils pensaient vraiment. Ne trouvant rien, Robert, puisque c'était son prénom, prit la main de Dora, et la serra. C'était vraiment émouvant. Sauf, évidemment, qu'ils continuaient chacun leur monologue intérieur silencieux. Puis le portable de Robert sonna, et il s'éloigna avec un sourire gêné pour répondre. Je pris une gorgée du Martini qui était devant moi pour me donner du courage. Mais j'avais déjà pris ma décision. Il fallait intervenir.

— Il vous ment, Dora.

Elle tourna la tête avec lenteur vers moi, on aurait dit que je l'éveillais d'un rêve.

— Qui êtes-vous ?

— Je ne suis personne...

En m'entendant répondre, je sus à l'instant même que je venais de dire exactement la chose qui allait me mettre dans une position difficile. Comme si j'étais devenu expert en la matière avec le temps... Je voulus me reprendre, mais elle m'interrompit :

— Bonsoir, personne... Je ne m'appelle pas Dora, mais Donna...

— C'est encore plus joli, fis-je parce que je ne savais plus quoi dire.

— Merci.

Mais manifestement, elle, Dora ou Donna, qu'importe, partait sur une fausse piste.

— Donc, il me ment ?

— Oui. Il cherche à vous cacher quelque chose.

— Ah ! Ah...

Elle eut un regard légèrement ironique, mais je la sentais, au fond, très attendrie.

— Et que me cache-t-il ?

— Je ne sais pas... Enfin, je ne sais pas exactement. Il n'est pas resté assez longtemps pour que je le capte.

— Je vois, sourit-elle. Vous captez les gens ? Mais c'est vraiment très intéressant... Et vous avez un nom, en dehors de personne ?

A l'intérieur de moi, ses yeux de jade faisaient un ravage. Elle avait le calme et la douceur d'une femme de longue expérience, et elle trouvait mes yeux, à moi, bleus trop clairs, d'une sincérité assez désarmante. Elle était en train de se laisser séduire, et moi, je me sentais irrésistiblement attiré, comme vers un feu qui couve. Elle sourit encore, puis tira sa carte de visite de son sac, et me la donna sans me quitter des yeux...

— Appelez-moi, à l'occasion, j'ai terriblement envie d'en savoir plus... sur ces choses que vous captez...

Je sentis une vague d'incompréhension me prendre, et une certaine colère, bien légitime, me saisir. C'est vrai, il suffisait que je m'éloigne pour qu'elle se mette à draguer quelqu'un. Mais en me retournant, je rendis ces pensées à leur propriétaire officiel, Robert. Il me sourit, l'air crispé.

— Ai-je le plaisir de vous connaître ? me demanda-t-il d'un ton bref.

— Non, pas du tout.

Ma tête résonnait comme une cloche. J'aurais voulu être seul à l'intérieur de moi-même, et ne plus capter les pensées de personne.

Je me levai alors avec tellement de rapidité que la petite coupelle d'olives noires et vertes qui était restée intacte sur la table se déversa à terre, laissant chaque grain, un à un, tomber, comme d'un sablier. Je m'éloignais, mais les entendais encore.

— Qui c'est, ce mec ?

— Personne, sourit Donna.

- Je tourne le dos et on te séduit alors ?
- Ça se pourrait... Et deux semaines de voyage, c'est long..
- Ça s'abrège, dit-il sèchement.

OceanofPDF.com

Le problème avec moi, c'est que j'ai trop bon cœur : je veux toujours prévenir les gens de ce qui va leur arriver, comme si dire la vérité était la solution universelle. Mais on peut commettre beaucoup de tort en ne mentant jamais. Et la première personne à qui on en cause, c'est soi-même.

D'ailleurs, à cause de ce goût forcené que j'ai pour la franchise en toutes circonstances, j'ai failli, plus d'une fois, faire des erreurs irréparables. Ainsi, lors de mon entretien de motivation pour savoir si j'étais ou non l'étudiant idéal auquel le comité de bienfaisance de l'université de Princeton allait donner une bourse, je m'étais dit que je voulais être sincère. Et comme si j'avais juré la main droite tendue sur la Bible, je me suis dit que j'irais au fond des choses et, dans la mesure du possible, que je ne cacherais rien à personne. Je me vois encore, arrivant, l'air humble et pénétré, devant les professeurs McKenzie et Harper qui avaient, à vrai dire, surtout l'air pressés que la journée se termine.

— Mr Redeley, asseyez-vous, me dit la vénérable doyenne McKenzie, et l'autre, le petit professeur Harper, marmonna quelque chose d'inaudible pour confirmer l'atmosphère de cordialité à laquelle on m'invitait :

— Vos résultats scolaires sont tout à fait étonnants, félicitations... A quoi attribuez-vous votre réussite ?

Ce genre de conversation est très particulier : vous êtes devant des gens que vous ne connaissez pas, à qui vous allez déballer votre vie, et qui vont décider de votre avenir, le tout dans une discussion qui va durer en moyenne une heure au plus. De quoi se sentir parfaitement à l'aise... Et je tremblais comme une feuille.

— Mes capacités intellectuelles me viennent de la force de mon esprit, commençai-je.

— Bien sûr, Mr Redeley, personne n'en doute, de la force de votre esprit, me dit gentiment Harper, qui s'affaissait par paliers dans son fauteuil, comme un pneu qu'on dégonfle lentement. Mais ce n'est pas ce qu'on vous demande, quels sont vos points forts ?

— Eh bien...

Mrs McKenzie me sourit, l'air mielleux, et me fit un large signe de tête approbateur qui acheva de me déconcentrer. Elle sentait une immense compassion pour moi, j'avais juste l'âge d'être son petit-fils, et en plus, je lui ressemblais...

— Eh bien, repris-je.

— Allez droit au but, dites simplement ce que vous pensez, ajouta-t-elle en clignant des yeux.

— J'ai toujours eu beaucoup de chance, je crois, parce que j'ai eu d'excellents enseignants au lycée, mais surtout je suis extrêmement attentif à ce que pensent les autres.

— C'est important, l'ouverture d'esprit, confirma Harper.

— Je vais même plus loin, ajoutai-je naïvement, me croyant encouragé à faire ma confession. Je me fonds dans l'esprit des autres, au point que je suis même capable de répéter ce qu'ils pensent...

— Une bonne assimilation des connaissances passe toujours par un travail de mémorisation, essentiel dans l'étude des langues mortes et des traditions de pensée helléniques, vous avez mille fois raison, dit McKenzie.

— Et ce n'est qu'avec le temps qu'on apprend à faire la part des choses et à prendre du recul dans ce qu'on apprend, c'est comme ça que se constituent les vrais critères de jugement, mais quel domaine d'élection, l'axiologie... N'est-ce pas, Mr Redeley ? ajouta rêveusement Harper.

— En fait, ça m'arrive avec des gens vivants.

McKenzie et Harper me regardèrent avec un air d'incompréhension éloquent. Je repris, sentant que je commençai à m'empêtrer :

— Laissez-moi vous expliquer : quelqu'un me parle, et son esprit vient comme à l'intérieur de moi, et j'ai une vision de ce qu'il pense réellement. Vous comprenez ?

Les deux s'exclamèrent en même temps. On s'échauffait tous les trois : eux à entendre quelque chose, et moi, à parler d'autre chose.

— Je vous en prie, fit Harper, en s'inclinant légèrement vers McKenzie.

— Non, non, Rupert, je vous écoute... On vous écoute, n'est-ce pas, Mr Redeley.

— Oui, bien sûr, fis-je ahuri de les voir lutter avec tellement d'âpreté pour se laisser l'un à l'autre la parole.

— Pas du tout, Minerva... Mr Redeley et moi, on vous écoute, gigota-t-il.

Je les regardais avec une stupéfaction grandissante, me demandant s'ils allaient jouer à ça toute la journée.

— Cher Mr Redeley... Attention, attention... Trop peu de discernement peut être un écueil dans vos études à venir. Il ne s'agit pas d'assimiler sans réflexion le savoir qu'on vous propose. Il faut exercer votre esprit à une sorte d'endurance didactique et réflexive.

— Oui, essayai-je de reprendre. En fait, ce qui s'est passé...

Mais Harper me coupa, et il se redressa comme un petit serpent hors de son panier. Il hurlait de bonheur :

— Non, Minerva ! Pas un chemin vers la connaissance, mais vers la sagesse ! Philo-sophia, l'amour de la sagesse, de l'Un qui se penche vers nous et qui descend par émanations successives jusqu'à l'abîme matériel, ce sarcophage de tourbe qu'est la nature encore informe...

McKenzie se mit à émettre un petit roucoulement de plaisir.

— Allons, allons, Rupert... Qu'est-ce que la sagesse sans la connaissance ? Rien de plus qu'une virtualité sans actualisation.

Et Harper la regarda d'un air si triste que je crus bien qu'il allait se mettre à pleurer.

Je rassemblai à nouveau mon courage pour essayer de me glisser au milieu de leur discussion et de prendre part à mon propre entretien.

— J'ai étudié la littérature grecque de l'antiquité moyenne et tardive, ainsi que la palatine, parce que...

— Très bien, très bien, me coupa Harper, l'air extrêmement agacé.

McKenzie me sourit encore, avec une douceur infinie dans le regard. Mais cette fois, son esprit vagabondait sur les coups de l'horloge qu'elle comptait pour être sûre qu'il allait bientôt être six heures.

— Vous avez étudié ces matières parce que c'était proposé dans votre établissement, et que cela vous intéressait, n'est-ce pas ?

— Oui, fis-je, prêt à enchaîner, mais elle me coupa encore.

— Eh bien, vous voyez, c'était facile à expliquer... Vous auriez dû le faire tout simplement. Nous sommes des gens qui voulons vous aider, vous savez. Il ne faut pas être si impressionné...

— Reprenons Platon, Mr Redeley. Vous le connaissez donc bien ?

Bien habitué maintenant, j'attendais que Harper réponde à ma place, mais pour une fois il se tut et McKenzie secoua avec désespoir sa tête sur laquelle ondulait de lourdes boucles auburn dont je me demandais depuis tout à l'heure si elles provenaient d'une perruque.

— Vous préférez que nous prenions un autre exemple ? De quel auteur êtes-vous familier ?

— Héraclite, fis-je, parce que sur le moment, c'est le seul dont le nom me vint à l'esprit.

Harper jubila.

— J'ai fait ma thèse de doctorat sur un fragment d'Héraclite, avoua-t-il en chuchotant avec un petit signe complice de la main.

Pas étonnant que ce soit justement ça qui me soit venu à l'idée alors, pensai-je, désappointé de voir qu'en dépit de mes bonnes résolutions, mes antennes de télépathe ne s'étaient pas débranchées.

— Vous voulez l'interroger, Rupert ? proposa McKenzie, en ramenant d'un geste élégant sa longue chevelure sur son cou ridé et court, sur lequel s'empilaient les bourrelets.

Harper dansait d'excitation sur son siège, et ses yeux brûlaient comme deux fours en fusion. Il pensait à tous les fragments d'Héraclite en même temps, et ils se mélangeaient dans sa tête comme un magma ondulatoire. Je commençai à regretter ma décision d'avoir voulu être sincère. Les meilleures résolutions sont souvent aussi les plus brèves.

— Au hasard, commencez avec ce qui vous vient, Mr Redeley. On va voir si vous êtes aussi attentif à l'esprit des gens que vous le dites...

Je me répétais : j'aurais dû me taire, j'aurais dû me taire... Si j'avais suivi les conseils de Clovis, un type sympa que j'avais rencontré en traînant sur le campus et qui allait devenir mon futur camarade de chambre, je n'en aurais pas été là. Il m'avait pourtant bien dit qu'ils étaient redoutables, McKenzie et Harper, en entretien de motivation.

— Héraclite, commençai-je en me raclant la gorge, Héraclite dit l'obscur...

— Croyez-vous que ce soit vrai ?

Le visage d'Harper s'était transformé. Manifestement, nous abordions une question de vie ou de mort.

— Ça dépend des points de vue...

— Tranchez ! m'intima-t-il, en bondissant de son fauteuil.

Je levai les yeux vers lui en priant qu'une idée lui traverse le cerveau. Mais la seule chose qu'il y avait, quoique de façon récurrente, c'était cette phrase absolument insensée : « Les chiens aboient après les gens qu'ils ne connaissent pas. » Et elle se répétait encore et encore. A force de fixer Harper, je croyais voir deux cibles tournantes qui m'hypnotisaient et me berçaient comme Kaa, dans *Le Livre de la jungle*, me plongeant dans un état second proche de l'ivresse. Et je finis par prononcer à voix haute ce que, lui, se disait tout bas comme une psalmodie.

— Les chiens aboient quand ils ne connaissent pas quelqu'un, murmurai-je, n'en pouvant plus de garder l'information pour moi.

— Ah ! fit-il, l'air soulagé et exténué.

Et il s'effondra dans son fauteuil. Puis il rouvrit un œil :

— Alors, vous êtes d'accord avec moi ?

— Qui ne le serait pas, Rupert, dit gentiment McKenzie, en lui caressant les cheveux qui entouraient son visage comme un casque gris et huileux.

Et Harper bondit à nouveau dans son siège :

— Oui, car comme le dit Hermès Trismégiste : « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut », et à l'image des réalités supérieures, une correspondance se crée dans notre monde. Et le philosophe, à l'autre bout de la chaîne naturelle, comme l'animal, la sent... Et « Les chiens aboient après ceux qu'ils ne connaissent pas... », fragment Diels-Kranz B-97, transmis par Plutarque, source originale : « Si l'homme d'âge se doit mêler des affaires publiques », 7, 787 c, mais je vous le cite de mémoire, pardonnez mon approximation... Ce n'est pas un fragment comme les autres, vous entendez, mais la clé même d'Héraclite ! Contrairement aux imbéciles qui prétendent qu'il n'est peut-être pas authentique. Vous vous rendez compte, dire une chose pareille ! Ils refusent la loi de la circulation universelle, rien de plus.

Et soudain, comme une illumination, je me rappelai d'une phrase d'Héraclite :

— « Car il n’y a pour les endormis nul monde commun, alors que les éveillés sont dans un monde unique... »

— Voilà ! cria comme un forcené Harper.

On se serait cru sur un terrain de foot.

— La connaissance aussi peut permettre d’accéder au plan caché, susurra McKenzie, mais elle semblait sur le point de s’évanouir. Elle respirait rapidement, comme quelqu’un qui n’arrive plus à reprendre de l’air.

Et elle se leva, dédaigneuse, et marcha d’un pas décidé vers la fenêtre, devant laquelle elle se planta sans plus rien dire.

Harper battit de ses petits poings veinés et tavelés par l’âge dans l’air, puis se leva avec cérémonie.

— Bien, Mr Redeley, j’ai le plaisir de vous annoncer que vous êtes accepté pour un cursus de philosophie de l’Antiquité dans notre glorieuse université !

Et n’y tenant plus, McKenzie se précipita vers moi, et me donna une chaleureuse accolade. Puis les deux me poussèrent quasiment dehors où m’attendait Clovis, l’air radieux.

— Alors, ça s’est bien passé ? m’interrogea-t-il.

— Oui, hésitai-je. Ils m’ont accepté, mais...

— Super ! Bienvenue parmi nous, alors ! Mais je le savais, du moment où je les ai entendus hurler, j’ai su que le courant était passé entre vous...

Je le regardai avec inquiétude :

— Ah ? Parce que c’est leur état normal ?

— Non. C’est juste quand ils sont vraiment emballés par une discussion. Autrement, ils restent très calmes et froids. Tu vois ce que je veux dire ? Tu leur as plu d’enfer, là... Ça fait un an que je les ai en cours, et jamais je ne les ai vus aussi enthousiastes avec quelqu’un !

Je ne savais absolument pas quoi penser, j’avais l’impression d’avoir été enfermé avec des dingues pendant une heure. Et Clovis, qui avait l’air d’un garçon posé et réfléchi, semblait les trouver parfaitement normaux. Et dire que je croyais qu’étudier à l’université me ferait accéder à un calme intérieur que je n’arrivais pas à trouver chez moi...

Clovis vit que je ne savais plus où j’en étais.

— T’inquiète pas, fit-il pour me rassurer. Au début, on trouve ça bizarre de s’énerver comme ça pour des idées. Mais après, on devient

comme eux, et ça paraît tout naturel... J'ai eu la même sensation que toi l'année dernière, et maintenant, je suis complètement assimilé à l'esprit d'ici.

Je lui souris un peu crispé, je ne pouvais pas dire qu'il me rassurait beaucoup. J'avais juste l'impression qu'on venait solennellement de m'admettre à l'asile.

OceanofPDF.com

Je méditais en marchant dans les ruelles qui se glissent entre les gratte-ciel. Pendant mes études à l'université de Princeton, j'avais lu beaucoup de romans. Ça aussi, c'était encore une façon de tenter de me trouver une solution. Mais ça n'a pas marché. Pas plus que tout ce que j'ai pu essayer d'autre, à vrai dire.

Au moins j'en ai retiré une bonne culture littéraire, quoique assez disparate. J'ai une fâcheuse tendance à lire n'importe quoi, du moment que ça m'absorbe l'esprit suffisamment pour que je me sente lavé et que je ne pense plus à rien d'autre.

Paul Auster, je crois que c'est lui, fait accomplir de véritables périples à ses personnages quand il les promène dans New York. Je me suis juré de faire pareil, un plan en main, le roman de l'autre. Et maintenant que je suis sur place, je trouve mon idée complètement idiote. Les choses ont parfois un côté amusant quand on les lit, mais jamais quand on les traverse. Et c'est exactement de cette façon que je perçois actuellement ma vie.

Pour l'heure, je m'étais arrêté devant une vitrine et je respirais profondément, essayant de retrouver une sorte d'équilibre intérieur. Fort heureusement, les pensées passaient en moi comme des vagues : chaque nouvelle idée chassait celle qui l'avait précédée. Le lion, le gardien, et même Donna, dont je serrais pourtant toujours la carte de visite dans ma main, s'éloignaient à tire-d'aile de mon esprit. Et je le remplissais maintenant de la vision de l'étalage de la librairie devant laquelle je me tenais.

En arrivant à New York, j'avais pris une seule et unique décision : celle de me laisser guider par les circonstances. Mais vu le nombre de circonstances qui surgissaient sans cesse, ce n'était pas forcément le meilleur des choix, ni le plus prudent. J'attendais donc tout simplement que quelque chose arrive. C'est vrai que j'étais devenu,

avec le temps, de caractère assez passif. Suffisamment d'événements invraisemblables survenaient sans que je m'acharne à aller essayer d'en provoquer d'autres... Au fond, c'était peut-être pour ça que les gens disaient que j'étais né sous une bonne étoile : je passais mon temps à attendre de voir comment allaient tourner des événements, de toute façon, favorables.

Pourtant, j'étais un peu dépité : Donna, cette femme aux yeux d'opale, que j'avais rencontrée dans le bar, était déjà en train de m'oublier. Je le savais parce que quand j'essayais de brancher mon esprit sur le sien, son visage ne se fixait pas dans mon esprit, signe sûr que mon souvenir était en train de s'effacer de sa mémoire. Si je lui téléphonais, même seulement demain, elle ne saurait plus exactement qui je suis, et ayant peur de m'avoir donné l'impression d'être une fille facile, elle serait, par contraste, sans doute distante et glacée.

Pourtant, moi, je sentais encore l'attraction tellement forte qui nous avait unis l'un à l'autre. Une minute, mais quelle minute... ! Et si je laissais grandir et résonner en moi cette impression, je pouvais facilement imaginer la liaison tumultueuse et passionnante qu'on aurait pu vivre, elle et moi, si seulement elle avait voulu... Mais en fait, je n'avais rien été de plus pour elle qu'un prétexte pour attirer à nouveau l'attention de ce Robert, et le rendre jaloux.

J'avais toujours l'impression, quoi qu'il arrive, que les gens utilisaient mes conseils pour parvenir à leurs fins, sans se soucier une seconde de savoir si je leur disais ou pas la vérité. Et je marchais, mettant simplement un pied devant l'autre, en tournant indéfiniment dans mon cerveau la raison qui avait fait que, subitement, je laisse tomber les cours et les examens, et parte à New York, sur un coup de tête. C'était d'autant plus absurde que je n'y connaissais pratiquement personne, et que je ne me sentais absolument pas attiré par les visites culturelles en tout genre, pourtant nombreuses dans le coin.

Au fait, je m'appelle Terence C. Redeley. Mon second prénom, c'est Clarence, c'est pour ça que je dis tout le temps C. Imaginez que je dise : je m'appelle Terence Clarence, ça suffirait pour faire éclater de rire les gens. Déjà, c'est assez de les entendre se faire la remarque intérieurement que « C ça doit être Clarence, ce serait drôle » chaque fois que je me présente...

Je suis venu à New York pour différentes raisons, la plus importante étant que j'étais à bout de nerfs, et prêt à commettre l'irréparable. Je n'ai vu qu'une issue : m'enfuir au seul endroit au monde où on peut rester anonyme , sans que personne vous prête la moindre attention.

Mais en quittant Princeton, je n'avais pas conscience de l'enjeu réel de ma décision. Il faut dire que, hier encore, je vous aurais juré que je partais à cause d'un désespoir amoureux proche de me conduire au suicide.

J'étais, en effet, jusqu'à hier, obsédé par l'idée de parvenir à épouser au plus vite la femme que j'aimais et qui m'aime. Dit comme ça, j'ai bien conscience qu'une telle déclaration sonne bizarrement. Si on s'aime, et qu'on est tous les deux d'accord, pourquoi ne pas se marier tout simplement ? Le problème c'est que j'ai malgré tout fini par me rendre compte que ma décision subite de fonder un foyer n'avait rien de définitif. Et que, bien au contraire, ça ne me tentait pas du tout. Mais quelquefois, les événements s'enchaînent de façon inattendue, et, en croyant tout faire pour obtenir quelque chose, on finit par découvrir qu'on fait, au contraire, tout pour s'en débarrasser. C'est exactement ce qui s'est passé pour moi.

J'ai rencontré Shirley chez ma mère. Pour comprendre la situation, il faudrait connaître ma mère. Je suis le dernier d'une famille de cinq enfants. Ma mère est d'origine italienne, elle est aussi extravertie et méridionale que mon père est taciturne. Moi, je me suis longtemps demandé de qui je tenais le plus et, en fin de compte, je me dis que je préfère ne pas savoir. Comme beaucoup de mammas d'Europe du Sud, ma mère pense que le mariage, de surcroît avec une jeune fille vierge et catholique pratiquante, est absolument ce que la vie a de meilleur à offrir. Mes quatre frères et sœurs ont suivi le droit chemin, ils se sont tous mariés avant vingt ans. Moi, à vingt-trois, et plus encore étudiant à l'université avec une majeure en philosophie antique, je prenais, de façon certaine, la mauvaise pente. Et chaque fois que je rentrais le samedi midi pour passer le week-end en famille il y avait la fiancée idéale qui m'attendait à table.

— A vingt-trois ans, tu es encore bon. Après, tu décrois, me disait froidement ma mère.

C'était sa théorie, et il n'y avait pas à discuter.

— Et moi, je veux des petits-enfants, insistait-t-elle, en voyant que je ne réagissais pas.

— Mais tu en as déjà huit, maman ! lui faisais-je remarquer, chaque fois plein de confiance dans le poids de mon argument.

— Mais de toi, mon fils ! Ce n'est pas parce que j'ai quatre autres enfants que, toi, tu n'es pas unique pour moi... Tu es mon plus jeune, tu es mon petit... Je ne mourrai pas tranquille de te savoir tout seul au monde, sans personne pour veiller sur toi.

— Oui, maman, l'interrompais-je prudemment

Dans ce genre de cas, il valait mieux approuver, sinon le risque qu'elle fonde en larmes et que mon grand-père et mes deux grands frères arrivent, l'un en fauteuil roulant, les deux autres portés par leurs jambes vigoureuses, pour m'agonir d'injures de faire pleurer la mamma, devenait imminent. Et puis, de toute façon, je ne voyais pas trop où elle voulait en venir. A mon grand tort.

— J'ai bien vu que la petite qui est venue aujourd'hui ne t'a pas plu. C'est dommage, elle était bien. Mais tu es difficile, mon fils, et tu ne veux que le meilleur, je te comprends, je te comprends... C'est de famille, ça... Mais demain soir, tu verras, il y en aura une autre, et celle-là, je te le promets, mon Terence, tu vas l'adorer... Le Seigneur l'a vraiment créée pour toi. Elle a fait des études...

— Ah bon ?

Ma mère me présentait, en général, des filles semi-analphabètes, qui aimaient danser et faire la cuisine. Et comme je n'accordais une grande importance ni à l'un ni à l'autre, les conversations tournaient vite court.

— Et elle est croyante : elle fait partie de l'Eglise adventiste du septième jour.

— Mon Dieu, mais ils sont terribles, ces gens-là ! m'exclamai-je, sincèrement affolé.

Il y avait comme ça des prosélytes sur le campus, qui, pleins d'une douceur tenace, nous poursuivaient, à la sortie des cours de philosophie présocratique, avec des prospectus et des pétitions pour lutter contre la propagation de l'athéisme.

— Maman, mais tu ne te rends pas compte, elle va venir avec deux sacs de tracts pour nous convertir...

— Pas du tout... Ecoute ta mère, elle te connaît. Cette fille-là est faite pour toi (pour le coup, on aurait cru que c'était elle qui lisait dans mes pensées).

— Mais elle fait des études de quoi, cette fille ?

— De théologie... Dans son Eglise.

Je haussai les épaules. Ma mère appelait « étude » tout ce qui supposait de lire un livre. Mais en voyant arriver Shirley, une ravissante jeune femme brune à la peau mate, faite comme une déesse et criblée de petites fossettes qui lui piquaient les joues quand elle souriait, je suis tombé amoureux. A un point tel que c'est moi qui lui ai demandé des brochures, voire un petit livre d'introduction sur son Eglise, qui m'intéressait subitement mais, sur le moment, j'avais l'impression d'être la personne la plus sincère de la terre.

Assis à côté d'elle, j'avais l'impression de respirer son corps tout entier, ce qui est une sensation agréable, mais assez difficile à gérer quand on est à table au milieu de dix personnes. Elle était très mince et toute petite, mais dessinée avec plénitude, un corps comme on les rêve... Inutile de dire que je n'écoutais pas grand-chose de ce qu'elle disait de sa grande bouche, très mobile, qui souriait, se fermait et s'ouvrait avec enthousiasme à propos de tout. Je l'ai bien entendu raccompagnée chez elle, à la joie manifeste de ma mère qui nous a abondamment bénis, et suivis des yeux jusqu'au tournant de la rue, un mouchoir à la main.

— J'adore tes parents, me dit-elle. Ta mère, surtout, elle est tellement chaleureuse...

Je souriais sans répondre et je dois dire que je la serrais d'un peu près, plus que je n'aurais dû pour une si décente jeune fille...

— C'est une chance d'avoir une famille comme ça, moi j'ai perdu ma mère à huit ans, je n'ai aucun souvenir d'elle.

Et elle battit doucement des paupières. Ne sachant que répondre, je l'enlaçai, sur quoi elle me repoussa gentiment, mais avec fermeté, en me disant au revoir.

C'est sûr que ça me changeait de l'ambiance très libre du campus où on commençait par coucher avec une fille, avant de se demander si elle nous plaisait ou pas pour une relation plus approfondie qui aurait inclus de se parler ou de passer du temps ensemble, par exemple. Moi,

j'avais le défaut, d'ailleurs propre à ma constitution, de tomber très souvent amoureux. A vrai dire, exactement aussi souvent qu'on tombait amoureux de moi. Je sentais des attractions irrésistibles tout le temps, et comme je n'avais le courage de résister à aucune, je passais pour un séducteur sans foi ni loi. Heureusement que ma mère l'ignorait, elle aurait été morte de honte...

La vérité était tout autre : je tombais très sincèrement amoureux chaque fois, mais je n'arrivais jamais à décider qui j'aimais le plus de la fille avec laquelle je venais de passer la nuit, ou de celle qui se trouvait être en face de moi sans plus vouloir me lâcher. Comme le chien de Pavlov, je réagissais au dernier stimulus en date. En fait de don du ciel, ma télépathie devenait franchement encombrante.

Mais ce n'est pas le nombre d'aventures qu'on a pu avoir dans le passé qui change quoi que ce soit le jour où on a l'impression de rencontrer la personne qu'on a toujours cherchée. Et ce dimanche soir, en rentrant à l'université, j'en étais intimement persuadé. Shirley serait ma femme. Plus rien d'autre ne comptait. Mes études n'avaient plus aucune importance. Je m'en rendais bien compte à présent... Seule la famille, au centre de toute vie humaine, me donnerait la véritable assise, sentimentale et nerveuse, dont j'avais profondément besoin pour être heureux.

En somme, tout ce que ma mère me répétait à longueur de temps. Mais, pour une fois, je ne supposais pas que je pouvais être influencé par des idées étrangères à ma volonté. J'étais bêtement mais totalement certain d'être l'origine unique de tout ce que je pensais. Ça m'arrive parfois, surtout quand je suis fatigué, de ne plus me rappeler que je suis rarement seul à parler à l'intérieur de mon cerveau... Dans ce genre de cas, je commence invariablement à me tenir à moi-même des discours qui n'ont rien à voir avec mes aspirations profondes, ni avec ce que je suis mais, sur le moment, je suis la personne la plus convaincue de la terre. Et c'est terrible, parce que ça m'arrive tout le temps, et pour des choses chaque fois différentes.

J'essayais pourtant de ne pas m'emballer, et de raisonner avec calme. Ce n'est pas tant que je trouvais Shirley unique ou extraordinaire, mais je me sentais plutôt comme en présence de quelqu'un que j'aurais toujours connu, et ce sentiment de déjà-vu me rassurait. Je me disais : voilà une impression que je n'ai jamais eue auparavant, et qui

pour cette raison devait très probablement venir de moi. Evidemment, pour me refroidir, je me répétais que ce n'est pas non plus avec ce genre de filles qu'on peut espérer faire des exploits au lit, mais je l'imaginais très bien tenant la maison, avec une égalité d'humeur et une patience à toute épreuve... Et c'était exactement l'idée que ma mère avait d'un bon mariage.

Quoi qu'il en soit, moi, j'en suis toujours au même point : je crois vouloir quelque chose et, en fait, c'est la personne en face de moi qui le souhaite. Je capte son désir, et c'est plus fort que moi, je me mets à lui dire ce qu'elle voudrait entendre. Et à faire exactement ce qu'elle attend de moi...

Tout ça pour expliquer de façon évidente que je pense maintenant que c'est Shirley, et non pas moi, qui voulait si désespérément se marier au plus vite. Non que je lui en veuille mais, maintenant que je me suis un peu éloigné d'elle, c'est comme si je retrouvais la clarté de mes idées, sans influence étrangère... En tout cas, l'idée d'épouser qui que ce soit me paraît maintenant la plus absurde du monde.

Quand j'y pense maintenant, je me dis que cette fille devait avoir une force d'esprit totalement sidérante pour arriver à polariser mon attention à distance comme elle l'a fait pendant des semaines entières. Je vivais de week-end en week-end me faisant toujours plus pressant dans mon envie de lui apporter un véritable réconfort charnel et humain, et elle, en retour, aiguisait mon désir sans cependant franchir le pas. Prenez une fille qui a l'air d'un ange de droiture et de pudeur, et agitez-lui l'idée de se marier, elle deviendra machiavélique comme un démon pour arriver à ses fins... A croire que les jeunes filles innocentes, ça existe surtout dans les livres.

Je n'aurais certainement pas fait les choses si rapidement, influence ou pas, si Shirley n'avait fini par me faire comprendre clairement que, pour elle, on ne couchait pas avant le mariage. Les chrétiens du Septième jour, c'est strict. Je le savais assez pour avoir lu, avec Clovis, mon camarade de chambre, et de long en large, la prose édifiante qu'ils nous glissaient si généreusement sous la porte, et sur laquelle on faisait d'innombrables plaisanteries. On se demandait, par exemple, à quoi ressemblait la vie d'un homme parfait selon leurs critères, et on

s'amusait à le décrire selon les principes philosophiques que l'on étudiait...

La théologie négative, qui fonctionne uniquement en retirant des éléments, nous semblait particulièrement adaptée, l'adventiste idéal étant un mec qui ne boit pas, qui ne mange pas, sinon sans plaisir – par exemple des navets bouillis et de la viande avariée –, qui ne couche que par nécessité de se reproduire, qui travaille tout le temps et qui tombe à genoux toutes les cinq minutes, pour remercier la Providence, éperdu de reconnaissance d'avoir le droit de respirer...

Et, avec tout ça, je m'imaginais encore être amoureux fou de Shirley, suffisamment en tout cas pour passer ma vie entière avec elle. Et je me tenais bel et bien devant elle, mercredi dernier, les mains moites, vacillant un peu sur mes jambes, en somme exactement l'air d'un type bouleversé de demander la main de la fille qu'il aime.

— Shirley, j'ai quelque chose à te dire.

— Oui ? fit-elle d'une voix éteinte, la gorge nouée par l'émotion.

Et là, je l'ai regardée, un peu longuement, peut-être, compte tenu du risque que cela comporte quand je me concentre sur l'esprit de quelqu'un. Mais c'était sa faute, aussi, elle était tellement nerveuse, et son cerveau était si tendu vers moi que j'avais l'impression de lire à livre ouvert en elle. C'est incroyable ce que ça compte pour une fille de se marier.

— Veux-tu que je sois ta femme ? lui demandai-je.

— Comment ?

Elle souriait, et ses petites dents blanches m'éblouissaient complètement. J'étais dans un brouillard intérieur.

— Tu veux être mon mari, c'est ça ? lui répétai-je.

Et je me rendis subitement compte qu'elle était, elle-même, sur le point de prononcer les paroles que je venais d'articuler. Shirley devint très blanche. J'avais l'impression qu'elle pâlisait à vue d'œil, et comme elle restait décidément silencieuse, je ne pus résister à la tentation de continuer à essayer de savoir ce qu'elle pensait.

Elle pensait que j'étais possédé du démon et que j'essayais de la tenter. Mais pour une chrétienne adventiste du septième jour, cela faisait de moi un prétendant à éliminer. On ne se marie pas avec un être inspiré par le démon quand on est une jeune fille pure. Je sais que j'aurais dû lui dire que c'était l'émotion qui m'avait fait bafouiller, me

tromper, mais je n'avais pas le cœur de lui mentir. Ou peut-être est-ce, au contraire, avec beaucoup moins de bonté que j'avais envie de voir sa réaction à ma révélation.

— Shirley, il faut que je te dise quelque chose.

Je m'assis sur l'immense canapé fleuri, et je jouai avec un ruban sans plus avoir envie de parler soudain, la tête assez vide. Je crois que j'avais pitié de Shirley, et je la regardais, d'un œil éteint, sachant qu'elle vivait une situation terrible... Finalement, elle vint s'asseoir à mes genoux, et me posa une main sur le bras. Elle me regardait d'un air pénétré, et moi, je voyais scintiller l'énorme croix d'or sur son chemisier qu'elle boutonnait jusque sous le menton, mais qui lui dessinait un galbe de poitrine inimitable.

— Tu peux parler. Tu peux avoir confiance. Je peux tout entendre.

Parfois, son côté confesseur m'énervait un peu, mais là, elle m'émut presque. Ça se voyait tellement qu'elle était sincère, et qu'elle voulait, à tout prix, me comprendre, même au risque de perdre un petit peu de son âme...

— Je suis télépathe, Shirley, finis-je par lui dire.

— Tu es quoi ? demanda-t-elle, interloquée.

— Télépathe. Tu sais, ces gens qui lisent dans l'esprit des autres...

— Mais c'est impossible. C'est de la science-fiction !

— Pense à quelque chose !

— Comment ?

— Pense à quelque chose ! N'importe quoi, je vais te dire à quoi tu penses.

— Je pense que c'est impossible, voilà ce que je pense, me dit-elle, légèrement agacée, comme si elle parlait à un enfant attardé.

— Mais non, ne me le dis pas ! Autrement, je ne peux pas le deviner !

— Terence, sois sérieux, s'il te plaît. C'est un moment grave de notre vie.

Et la conversation s'arrêta là. De toute façon, c'était trop pour moi, je ne supporte pas qu'on ne me prenne pas au sérieux. Mais, quoi qu'il arrive, plus on essaie d'être sincère, plus les gens pensent que vous leur faites un numéro de cirque. Et pourtant, c'était vrai. Pour la première fois de ma vie, j'avais formulé la stricte réalité des choses à quelqu'un : je suis télépathe. Comme l'abominable Hulk, mon corps a

développé une réaction chimique inconnue de la science, et je suis devenu le détenteur unique d'un pouvoir surnaturel...

OceanofPDF.com

Le soir tombait, et je commençais à me dire que je n'allais pas non plus passer la nuit à errer dehors, New York n'étant pas précisément l'endroit où les promenades nocturnes sont les plus sûres. Mais c'était clair dans mon esprit que je voulais m'ouvrir à quelqu'un de mon don, et ne plus être seul à porter le fardeau que cela représentait. En somme, je voulais une oreille gentille et compatissante, et, éventuellement, une invitation à dîner.

Je sortis mon portable, et fis défiler la liste de mes connaissances. A mesure que je lisais les noms, j'éliminais les gens. En fin de compte, il ne resta que trois personnes que j'aurais pu, à la limite, appeler. Je composai le numéro de l'une d'elles. C'était Eve, une fille formidable qui étudiait la clarinette à la Juilliard School et, plus je pensais à elle, plus je me disais que la revoir serait, de toute façon, un moment très agréable... Mais elle ne répondit pas. Et par principe, je ne laisse jamais de message après le bip sonore. Question de superstition. Restaient deux autres types. L'un, Octavio, était le fils d'un peintre que j'avais rencontré à une soirée et avec lequel j'avais honorablement sympathisé. A force d'y repenser, je me dis que c'était probablement une occasion unique de reprendre contact, et je m'habituai à l'idée d'une soirée tranquille en tête à tête avec cet obèse génial. Mais il avait dû changer de numéro, et l'opérateur déroula une voix synthétique pour me dire que ma communication avait échoué. Il n'y avait plus que Samuel, et là, d'emblée, je peux dire que j'étais nettement moins enthousiaste.

Je l'avais rencontré chez des cousins éloignés qui possédaient un ranch dans le Wisconsin, et qui avaient eu besoin de bras pour rentrer une récolte. Ce n'était pas si mal payé et, à l'époque, je terminai le lycée, et j'avais terriblement besoin, moralement, d'échapper pendant quelques semaines au moins à l'ambiance qui régnait chez moi. Mes

parents, frères et sœurs compris, acceptaient effectivement très mal que j'aie obtenu une bourse, pourtant extrêmement prestigieuse, pour aller étudier à Princeton. Ils avaient l'impression que j'allais cesser, en partant là-bas, d'être véritablement un des leurs. Ce en quoi ils se trompaient, ça faisait bien longtemps que j'avais cessé de leur ressembler... Mais ça, ils ne le savaient pas.

Samuel avait, lui aussi, échoué dans la propriété agri cole de mes cousins, mais pour des raisons tout à fait différentes : son père voulait lui mettre du plomb dans la cervelle... En effet, à dix-neuf ans, ce fils de grande famille faisait littéralement le désespoir de ses parents. Il était l'alliage improbable d'un futur héritier extrêmement fortuné et d'un idéaliste si généreux qu'on ne lui donnait jamais un dollar de peur qu'il ne le redonne aussitôt à un pauvre. Parce que Samuel adorait faire la charité, surtout, à vrai dire, avec l'argent des autres, mais ce n'est que justice, compte tenu du fait qu'il n'avait jamais un sou lui-même. Pourtant, il m'agaçait plus que je ne l'aurais avoué.

Non seulement je trouvais facile d'avoir des idéaux quand on a plus d'argent qu'on n'arrivera jamais à en dépenser, mais en plus je n'aimais pas sa tournure d'esprit. Il était d'une nature extrêmement fantasque et vive. Il plaisantait sur tout le monde, était d'une paresse remarquable et d'une malhonnêteté absolue, surtout quand il s'agissait de couper à une corvée. C'était un comédien-né, il arrivait à faire avaler à n'importe qui les histoires les plus abracadabrantes. Et comme il était très sympathique, tout le monde le croyait toujours. Finalement, il entraînait les gens dans des problèmes terribles dont il était le seul, en fin de compte, à se tirer sans dommages.

Pour être tout à fait sincère, j'étais écrasé par son argent. Je me sentais irrémédiablement d'une autre essence : de l'essence de ceux qui sont obligés d'avoir un métier pour vivre. Mais ce soir-là, je n'avais vraiment aucun choix, il fallait que je parle à quelqu'un. Je composai donc son numéro, en priant cette fois pour qu'il ait changé. Mais la ligne fonctionnait parfaitement...

— Samuel ? C'est Terence...

— Terence ?

En plus, il ne se rappelait pas de moi.

— Oui, on a passé un été ensemble il y a quatre ans. On a rentré une récolte dans le Wisconsin, on partageait la même chambre.

— Désolé, ça ne me dit rien, fit-il d'une voix lointaine.

— Mais si ! m'exclamai-je.

Il commençait à m'énervier sérieusement.

— Terence C. Redeley...

— Ah oui... ce petit Terence Clarence... Si, si, je me rappelle très bien maintenant. Et alors, comment ça va depuis... la récolte ? dit-il, mais il n'avait toujours pas l'air précisément ravi de m'avoir au téléphone.

— Bien. Je suis à New York.

— Ah oui ? fit-il.

Et il n'ajouta rien.

— On pourrait peut-être se voir ?

Il ne répondit pas. Je savais que le seul moyen de le convaincre était de jouer sur sa fibre idéaliste : il adorait jouer les bienfaiteurs de l'humanité. Ça m'agaçait d'avance mais comme j'étais absolument décidé à jouer la carte de la franchise avec quelqu'un en lui parlant de ma télépathie, et que je n'avais personne d'autre que je puisse appeler, il fallait qu'il accepte de me voir.

— En fait, Sam, pour ne rien te cacher, ça m'arrangerait, je sais que tu ne laisses pas tomber les gens en difficulté...

— Bien sûr, bien sûr, fit-il rapidement. Tu te rappelles de mon adresse ?

J'ai passé le pire quart d'heure de ma vie à attendre quelqu'un que je n'étais même pas sûr de reconnaître, dans une rue chic où les gens me toisaient avant de me dépasser. Ils se demandaient si j'étais un voleur, un clochard, ou, pire, une sorte de hippie réactionnaire. Pourtant, ma tenue était assez neutre. J'avais sur moi un jean, une chemise rouge, une veste en tweed à dominante violette, trop chaude pour la journée, mais insuffisante quand le soir s'est mis à tomber, et une écharpe de couleur claire en soie naturelle, qui n'avait que le défaut d'être trop longue, et qui me donnait, de ce fait, un genre assez indéfinissable. J'y tenais beaucoup, c'était un cadeau de ma tante. Reste qu'on me trouvait une drôle d'allure, et quand Samuel est descendu, j'ai immédiatement vu qu'il pensait la même chose que les passants. Et pour une fois, être télépathe ne m'avait pas aidé : il suffisait de regarder sa tête.

Il s'était, quant à lui, transformé en un jeune homme courtois, très nettement maniéré dans sa façon de marcher et de parler. Il avait à la main un grand sac en papier, et je finis par deviner ce qu'il contenait. Ce cher Sam avait raisonné de la façon suivante : d'abord il s'était dit que si je l'appelais après tellement de temps, c'est que, manifestement, j'étais dans le besoin, et comme son bon cœur ainsi que ses principes ne devaient pas dévier, il avait donc décidé de m'emmener dîner. Car un pauvre a toujours faim. Par ailleurs, son père lui laissait compte ouvert dans deux ou trois restaurants chic de la ville. Toujours sa règle de ne jamais donner d'argent liquide à son fils, qui le claquait assidûment. Il faut dire que, quand aucun pauvre ne s'était manifesté, il se résignait à aller le perdre au casino...

Seulement, pour m'emmener dans un restaurant huppé, il fallait absolument que je sois en smoking, d'où le retard de Samuel à descendre, et le sac qu'il portait... Je me demandais avec intérêt comment il allait me présenter les choses. Ça me semblait gênant de dire à quelqu'un : « Je vous invite à dîner, mais changez-vous, comme ça, vous me faites honte... »

Il s'éclaircit la gorge, puis toussa, et finalement me tendit le sac sans rien dire, devant des toilettes publiques. Il fallait cinquante cents pour les faire ouvrir. Moi, je n'avais que des traveller's cheque sur moi, et bien entendu Sam n'avait rien.

Il me regarda en soupirant, puis se dirigea vers un passant. Celui-ci pensa, en le voyant arriver : c'est un junky. Et il refusa. Une femme en manteau de renard blanc qui descendait d'un taxi l'avisa d'un sourire songeur (« S'il me demande de monter chez moi, j'accepte... Tant pis pour Charles... Il n'a qu'à être là plus souvent... »), mais de la monnaie, elle n'en avait pas. Et de même pour les trois hommes que Sam arrêta ensuite.

— Hé, laisse-moi faire !

— Quoi ? me demanda-t-il.

— Je te dis de me laisser faire, tu t'y prends mal...

En fait, plus qu'une pièce jaune pour entrer dans des toilettes automatiques, je voulais faire à Sam une première démonstration de mon don. Je me disais que lui parler serait plus simple après.

— Moi, je n'ai pas besoin de demander, je peux influencer l'esprit des gens...

Je me vantais un peu, parce que ça, c'est plutôt de l'hypnose, mais je me sentais très sûr de moi.

Samuel me regarda l'air dubitatif, cherchant manifestement où je voulais en venir. Mais effectivement, tout se passa comme je le souhaitais, et la personne qui passa ensuite était une vieille dame qui, me voyant contempler avec désespoir les toilettes, me proposa spontanément une pièce. Sam me suivit pensivement des yeux quand j'entrai dans l'habitable. Mais on n'en concluait pas la même chose, lui réfléchissait à son obsession, à savoir qu'on ne lui faisait pas la charité parce qu'il était riche, et qu'un pauvre (ce que j'étais à ses yeux, de façon incontestable), qui était plus simple de cœur, suscitait au contraire une compassion immédiate. Quant à moi, je me demandais s'il serait la personne qui allait enfin me croire, et éventuellement m'aider.

Une fois sorti des toilettes, j'avais l'air tout à fait présentable, et quand on pénétra quelques minutes plus tard dans le restaurant, le sourire léger qui se posa sur les lèvres des serveurs me confirma que je faisais vraiment bonne impression. Surtout, mon écharpe en soie donnait de l'éclat à une tenue qui, autrement, aurait été terriblement classique.

L'endroit dans lequel je me retrouvai assis était une imitation des lieux de plaisir des années folles : un luxe tapageur, des alcôves tapissées de velours pourpre dans lesquelles on se faufilait et où on se sentait, ensuite, à l'abri comme dans un coquillage. Naturellement, un orchestre jouait des airs délicatement entraînants. Sam semblait, depuis qu'on était arrivé, plus à l'aise, plus lui-même... Il s'abandonnait, et regardait avec une mélancolie raffinée les autres tables, la piste de danse... Tout cela pour éviter de m'adresser la parole. Un serveur en interminables gants blancs (ils lui montaient au moins jusqu'au coude...) me tendit la carte. Et immédiatement, Sam se redressa et lui adressa une sorte de sourire complice.

— Je viens souvent ici, me dit-il comme pour s'excuser. Je connais tout le monde...

— Oui, c'est un bel endroit, dis-je pour répondre quelque chose.

— Pas mal, en effet, me sourit-il, de façon désarmante. Si ça te plaît, en tout cas, c'est l'essentiel. Je veux que tu passes un bon moment.

Je lui souris en retour, mais j'avais déjà une franche envie de l'étrangler. J'essayai de me calmer, après tout, quoi qu'il arrive, autant profiter de la soirée.

La carte à elle seule était hallucinante. A lire le nom des plats, je n'avais même pas la moindre idée de ce qu'ils pouvaient contenir. Samuel me contemplait en pensant qu'il ne m'avait pas forcément emmené dans un lieu où je semblais très à l'aise. Un relais routier, ou une cantine chinoise à cinq dollars le dîner, lui paraissaient plus indiqués. Mais enfin, maintenant qu'on était là...

En entrée, j'ai fini par choisir des « farfalle d'impressions fleuries mitonnées à la sauce au bleu », à cause du nom qui me parut ahurissant. Et ensuite, je me suis laissé guider par Sam qui a insisté pour commander à ma place. Il avait grand-peur que je n'aie pas à manger à ma faim, et pour cette raison, il nous programma un dîner avec au moins trois entrées, et trois plats de résistance, plus les desserts et les vins. A certains points de vue, je me suis dit que Samuel se serait bien entendu avec ma mère qui avait toujours une peur atroce de ne pas assez nourrir les gens.

J'ai vu arriver une mousse de canard piquetée aux poivrons de trois couleurs, un pâté de légumes vert couronné d'une sauce gélatineuse tirant sur le mauve, puis encore un autre pâté au poisson cru parfumé à la muscade et au gingembre, suivi d'une marinade au saumon et aux huîtres, enfin une viande dont j'ai eu l'impression qu'elle était si fraîche et si tendre qu'elle aurait pu crier quand je la mâchais. Puis des vins, blancs et rouges, auxquels je goûtais à peine, et qui changeaient à chaque plat.

Samuel, à mesure, s'animait. Il ne parlait de rien en particulier, mais il commentait, avec élégance et humour, un film ou un spectacle, puis un autre. Il finit même par me faire une imitation de Joséphine Baker sur scène, avec ses plumes et ses bas résille, qui me fit littéralement rire aux larmes. Il n'avait pas changé, il était toujours aussi clown...

— Et alors, que deviens-tu, toi ?

— Je fais des études de philosophie antique à Princeton, fis-je négligemment.

Là, je savais que j'avais marqué un point, parce qu'il mit quelques secondes à trouver la réaction adéquate.

— Tu as hérité ou quoi ? Ça coûte une fortune d'étudier là-bas !

Ce qui m'énerve avec les riches, c'est qu'ils parlent toujours d'argent. Ils n'ont jamais idée qu'il peut y avoir d'autres façons de s'en sortir dans la vie.

— En fait, non. Comme je suis supérieurement intelligent, j'ai eu une bourse qui couvre à 95 % mes études.

— Waouh ! fit-il simplement, et il me sourit.

Mais maintenant, tout avait changé, on parlait presque d'égal à égal.

— Et toi ?

— Moi non, et il secoua la tête en riant tout seul.

— Toi non, quoi ?

— Moi, je ne suis pas intelligent... J'ai raté mes examens de sortie du lycée, et en fait, il faudrait les repasser pour entrer à l'université. Mais j'en ai jamais eu envie... Et comme, à vrai dire, je n'en ai pas vu la nécessité non plus, j'ai facilement renoncé à l'idée.

Il me déconcertait énormément, je ne comprenais pas qu'on puisse renoncer à aller à l'université si on en avait le temps et la possibilité. Pour moi, c'était un véritable privilège auquel rien ne m'aurait fait renoncer. Et bien sûr, j'adorais la vie d'étudiant... En plus, je savais que Sam était une des personnes les plus intelligentes que je connaissais, et aussi une des rares que j'avais énormément de difficulté à capter par télépathie : son esprit sautait trop rapidement d'une idée à l'autre.

— Oui, continua-t-il. Tu sais, quand tu n'as pas l'obligation de faire quelque chose, et que rien ni personne ne t'y pousse non plus, ce n'est pas évident de se motiver tout seul. J'ai 100 % de mon temps libre, je fais ce que je veux quand j'en ai envie. Et je ne vois pas ce qui m'obligerait à faire plus d'efforts. Si quelque chose me passionne et que j'ai envie de l'apprendre, je lis des livres, je vais à des expos, ou, à la limite, je trouve quelqu'un pour me l'enseigner. J'ai commencé à étudier le sanscrit comme ça, l'année dernière. Et je me débrouille, maintenant... Ça me convient comme mode de vie.

— Le sanscrit, mais pourquoi ? lui dis-je, totalement stupéfait.

C'était bien la dernière chose au monde que j'aurais parié pouvoir l'intéresser.

Samuel rougit indistinctement.

— Tu fais du grec ancien ? me répondit-il du tac au tac.

— Oui...

— Eh bien, le sanscrit, c'est pareil, c'est une langue morte, et ça ne me semble pas plus inutile qu'autre chose...

Pour une raison que sur le moment, je ne m'expliquai pas, il se ferma, et se remit à me jeter des regards condescendants. Il hocha la tête avec contentement et insistance en me voyant me resservir d'un plat, puis saucer mon assiette avec du pain (de la baguette parisienne, évidemment). Manifestement, il me faisait sentir que je manquais, une à une, à toutes les règles de savoir-vivre. Mais j'avais faim, et pour mon malheur, ça se remarquait, d'autant plus que j'étais assis en face de quelqu'un qui mangeait, lui-même, à peine.

— Et qu'est-ce qui t'amène à New York ? finit-il par me demander, entre les deux plats de résistance.

— J'ai été au zoo..., commençai-je, mais la façon dont Sam me dévisagea subitement m'empêcha de continuer.

Il me fixait comme s'il venait de se rendre compte qu'on l'avait enfermé avec un aliéné. Je me mis à sourire largement, puis, ne trouvant décidément rien à ajouter pour me justifier, je me remis à manger.

— Ça fait longtemps que je n'y ai pas été, moi-même, dit-il poliment.

Il fallait pourtant que je parvienne à lui parler. Je rassemblai mes forces, et le regardai dans les yeux.

— En fait, c'est une histoire compliquée. Et un peu longue. Si tu permets, j'aimerais te la raconter.

Il acquiesça, et posant son menton sur son poing, il avança légèrement le visage vers moi.

— Tout a commencé quand j'avais huit ans, j'étais très asthmatique à l'époque. Et mes parents multipliaient les médecins pour me soulager...

— C'est une terrible maladie, commenta-t-il avec compassion, en prenant une asperge qu'il téta avant de l'avaler.

— Oui, mais ce n'est pas le problème, le coupai-je. On m'a donné un médicament qui a eu une sorte d'effet secondaire. Il était expérimental à l'époque, et il a très vite été retiré du marché. Mais moi, j'en ai pris pendant trois mois entiers... J'ai développé un don grâce à cette substance, finis-je par lui dire, en baissant la voix.

— Ah ! Ah ! Et qu'es-tu capable de faire, Superman ?

— Je lis dans l'esprit.

— Pas dégueu. Surtout au poker. A quoi je pense, maintenant ?

Malheureusement, c'était plus facile de capter les idées des gens quand ce n'était pas sur commande. En plus, Samuel était un tourbillon d'idées insaisissables. Et tout ce que je parvins à avoir était une sorte de fréquence perturbée où plusieurs choses se mêlaient. Une seule pensée était très claire, mais je n'étais pas sûr que ce n'était pas une sorte de souvenir qui serait resté dans son esprit à l'état de résidu. C'était l'image d'une petite fille que le noir et le silence terrorisaient absolument. Et là, je n'avais aucun choix, il fallait que je me jette à l'eau, et que, pour une fois, je ne me trompe pas.

— Je ne sais pas à quoi tu penses exactement, tu sautes d'une idée à l'autre. Ce dont je suis sûr, c'est que quelque part, dans ta tête, il y a l'idée d'une gamine qui a peur de se retrouver dans le noir, ou dans un endroit silencieux. Et ça te hante.

Samuel lâcha net sa cuillère, et me regarda avec une intensité mêlée à une certaine frayeur, qu'il aurait bien voulu contrôler, ou dissimuler, mais qui lui décomposait les traits.

— Je me trompe ? finis-je par lui demander, pour rompre le mutisme dans lequel il s'installait sans manifester la moindre intention d'en sortir un jour.

— Pas vraiment, pas vraiment, Terence... Et tu peux savoir ce qu'elle va devenir plus tard, cette petite fille ?

— Non ! m'exclamai-je. Je ne suis pas voyant, je suis télépathe.

— Fascinant, fascinant... Tu sais, un jour, j'ai été voir un médium.

— Je te dis que ça n'a rien à voir avec moi, m'énervai-je.

— Oui, d'accord. Mais tu peux pas savoir, il m'a dit l'avenir. Et c'est arrivé. Tu imagines ce qu'on peut ressentir quand il y a un mec en turban bleu marine, et en saroual, qui, dans une mer brumeuse d'encens, regarde dans une boule de cristal et te dit des trucs qui n'ont aucune chance de t'arriver, et qui se passent, les uns après les autres... Tu imagines ?

— Oui, et j'étais d'autant plus sincère à acquiescer que je commençai à ressentir, par télépathie, l'angoisse qu'il avait vécue à s'apercevoir que la prédiction du mage se réalisait point par point. Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Des choses très intimes, me répondit-il rapidement. Mais cette fois, il ne souriait pas. Tu n'as jamais pensé à essayer de voir l'avenir ? enchaîna-t-il.

— Non. En fait, j'en suis plutôt à essayer de me débarrasser de ma télépathie. Lire dans l'esprit des autres, ça va un moment, mais ça peut devenir lourd !

Il me regarda avec une incompréhension totale. C'était la première fois que je voyais quelqu'un dont le visage était si expressif, on aurait dit un lapin de Tex Avery.

— Imagine, lui dis-je, tu as la plus belle fille de la terre dans tes bras. Tu l'embrasses, tu la serres contre toi. Vous êtes, tous les deux, seuls, dans un endroit tranquille, qui stimule l'inspiration... Tu te sens tellement proche d'elle que tu la regardes, tendrement, et avec douceur, presque reconnaissance de tout ce qui va se passer dans quelques minutes... Et là, tu penses, parce qu'elle le pense : « comme j'aimerais sentir ton torse fort et viril contre moi... », ou « tes bras puissants et musclés qui maintiendraient mes hanches... », et moi, je peux plus. Ça me coupe tout.

— Evidemment, c'est un problème... Pour certains, en tout cas, fit-il, énigmatique.

— Et si je suis devant quelqu'un qui désire que je fasse quelque chose, j'ai l'impression que c'est moi qui le souhaite, du plus profond de mon être. Ainsi, il y a comme ça une fille qui s'était mis en tête que je l'épouse, et elle émettait ce désir tellement fort que je l'ai presque demandée en mariage ! Tu te rends compte... !

— Quelle horreur, fit-il, soudain sincèrement compatissant. Mais ça doit quand même avoir certains avantages... Je ne sais pas, pour les examens par exemple, il me semble que ça doit aider... Ou encore pour avoir une bourse, me susurra-t-il, doucereux.

— Je crois que tu ne te rends pas compte du calvaire que je vis, fis-je, indigné qu'on me soupçonne de ce que j'avais effectivement fait.

— Si, si, bien sûr, me rassura-t-il. Je ne te disais ça que pour te remonter le moral. En toutes choses, il faut chercher son avantage... C'est ma grand-mère qui répète ça. Une femme très sage, conclut-il, se laissant à nouveau aller à un de ses étranges accès de nostalgie.

Puis il me sourit, malicieusement :

— En fait, on se ressemble tous les deux, on manipule les autres, et on se plaint quand tout ne suit pas strictement à notre idée... Moi aussi, côté bonne étoile, j'ai ma dose : riche, beau, intelligent... manipulateur... Ce qui est, en somme, une forme de télépathie.

— En somme, oui...

Et je me mis, à mon tour, à franchement lui sourire. Je le trouvais décidément de plus en plus sympathique. Au moins, il n'était pas envahi de scrupules inutiles.

— Alors, si je comprends bien, fit Sam, que l'histoire commençait à amuser, et qui, du coup, se mettait à vider verre après verre en m'écoutant, si j'étais homo, et que je me mette à avoir envie de passer la nuit avec toi, tu aurais l'impression que ça vient de toi, c'est ça ?

Une chair de poule glacée me hérissa la nuque. J'hésitai à répondre.

— Oui, je suppose...

— T'inquiète, sourit-il, tu n'es pas du tout mon genre...

On marchait dans la nuit, d'un pas égal. Sam pensait, je le savais, à tout ce que je lui avais raconté. Moi, je me penchais en arrière pour regarder les arêtes des buildings qui pointaient vers le ciel, comme des rues verticales, étincelantes de lumière. Mais j'avais l'esprit assez embrumé... Dans le fond, boire serait peut-être une façon d'échapper à mes problèmes, si ça pouvait m'assurer, au moins momentanément, de ne plus capter les pensées de qui que ce soit, ça me permettrait de temps en temps de me reposer de ma télépathie...

— Et le zoo, c'était pour quoi ?

— Une idée idiote, fis-je évasivement.

— Mais encore ?

Sam trouvait manifestement mon don extrêmement drôle, et ne se lassait pas d'en parler, ni de m'interroger dessus. Mais au moins, il me croyait.

— Eh bien, en fait, je m'étais dit que la solution serait peut-être de quitter la civilisation...

— Je t'admire, fit-il avec emportement. Que c'est beau de renoncer au luxe, et au superflu de la vie... Mais quel rapport avec le zoo ?

— Je voulais voir si je captais aussi les idées des animaux, parce que si ça n'avait pas été le cas, j'aurais pu aller vivre parmi eux... Dans une réserve, ou une jungle...

— Idée géniale... Et alors, tu les captes ?

— Oui.

— Donc, tu restes parmi nous ? conclut-il ironiquement.

— Oui, me contentai-je de répondre.

L'alcool que j'avais ingurgité faisait vraiment hésiter mes pas, et je m'accrochai à Sam pour ne pas tomber. Je sentais le sol se soulever et faire des hoquets. Je devais avoir plus bu que je ne croyais.

— Tu as un endroit où dormir ce soir ? s'informa-t-il.

— Pas vraiment, non. Mais je vais trouver un hôtel...

— J'en connais un super.

— Ah oui ?

Je me méfiais un peu de ses conseils, surtout au vu du fait qu'on ne risquait pas d'avoir le même genre de budget, lui et moi.

— Et comment il s'appelle ?

— Chez Sam ! Tu es mon invité, télépathe...

OceanofPDF.com

L'appartement dans lequel je pénétrai, ce soir-là, passait tout ce que je pouvais rêver d'exubérance, et d'objets rares et luxueux. On aurait cru entrer dans un musée, chaque détail était si parfaitement pensé qu'on aurait presque eu envie de les regarder un à un. Bien sûr, comme dans la plupart des résidences new-yorkaises de grande classe, un ascenseur semi-privé s'arrêtait à l'étage qu'occupaient Sam et, comme je le supposais, sa famille. Mais même l'ascenseur me parut stupéfiant, son intérieur était recouvert d'une marqueterie de palissandre, et le miroir du fond était bordé de vitraux de couleur qui dessinaient une couronne de lierre, probablement signée de Tiffany lui-même. Les boutons d'étage étaient en nacre, mais j'aurais vu un diamant incrusté sur chacun d'eux que je n'aurais pas été davantage surpris. Je me demandais comment on pouvait grandir dans un environnement pareil et rester normal. Puis je jetai un coup d'œil à Sam, et je me dis qu'après tout, il n'était pas forcément aussi équilibré que je le supposais.

On arrivait au trente-septième étage sur un palier qui servait de sas, et probablement de salon d'attente, avant d'introduire les gens à l'intérieur de l'appartement. Une moquette aussi haute qu'un gazon entretenu étouffait tous les bruits de pas. Je n'en avais jamais vu de si épaisse. Samuel sourit devant ma stupéfaction.

— C'est moi qui l'ai choisie quand on a dû la changer... Ça permet de rentrer sans faire de bruit. Ça m'a été utile, il y a quelques années...

Je souris mais, au fond, je ne savais que lui dire. Et ça ne s'arrangea pas quand je vis dans l'entrée un énorme bassin aquatique, rempli de fleurs et de végétaux, y compris un lotus blanc qui flottait à la surface de l'eau, dans lequel des petits poissons d'or sautaient avec allégresse. Le fond du bassin était recouvert d'une mosaïque vert jade et pervenche qui donnait une indéfinissable impression de profondeur. Je

restai devant, à essayer d'évaluer l'ampleur réelle de l'aquarium. Et là encore, Samuel se tourna vers moi.

— Stupéfiant, non ? C'est un peintre qui nous a fait ça en trompe l'œil. Mais il n'y a pas plus de trois pieds de fond...

— C'est déjà pas mal. On pourrait presque y nager...

— Attends de voir la baignoire !

Et il leva les bras au ciel, l'air de me dire qu'il se fichait bien de tout cela. Mais quand même j'étais partagé entre une sincère curiosité et une impression d'argent totalement dilapidé à des imbécillités. Au moins, les poissons avaient de la place pour nager...

Samuel se baissa pour délayer ses chaussures, qu'il laissa, ensuite, sur place, puis il disparut dans une autre pièce avant que j'aie le temps de le retenir. Après m'être mis à mon tour en chaussettes, supposant que c'était dans les habitudes du lieu, je m'aventurai dans le salon, qui se prolongeait, autant que je pouvais en juger, par une terrasse immense d'où on voyait, très distinctement, la statue de la Liberté. Dans la pièce, et d'ailleurs comme dans tout le reste de la maison, toutes les lumières étaient allumées : le lustre en cristal, les appliques, les lampes, jusqu'à la liseuse sur le piano à queue, où pourtant il semblait bien que personne n'avait joué depuis au moins un siècle.

Samuel revint justement.

— C'est toi qui joues du piano ? m'informai-je, mais ça m'aurait étonné, pour être honnête, qu'il sache faire quoi que ce soit de ses dix doigts.

— Non, personne n'en joue ici. C'est un investissement. C'est un des derniers pianos de Rubinstein. On l'a acheté près de deux cent mille dollars aux enchères.

— Ah, mais décidément je ne trouvais jamais rien de plus à ajouter.

— Quel dommage, n'est-ce pas, de ne pas jouer un instrument de musique... Mon père possède aussi un Stradivarius, mais il le prête à un artiste. Tu sais, ces espèces de mécénat... Je ne sais plus comment il s'appelle, ce type... Ça commence par Zou... Zou... Ça ne te dit rien ?

— Absolument rien.

Et je ne mentais pas, la musique classique et moi, ça faisait deux. Rien ne m'énervait comme entendre une cantatrice glousser des airs en jetant des regards courroucés au public, ou de voir un petit gars en

jaquette sautiller sur place avec un bâton, en faisant des mines dramatiques, et prétendant, de cette façon, diriger un orchestre.

— Evidemment, on ne peut pas faire ça avec le piano, le prêter, ça ferait un vide dans le salon... Mais moi, personnellement, je suis d'accord avec toi. Un instrument, on devrait le jouer, et pas le laisser pourrir comme un meuble quelconque. Quel dommage, quand même, soupira-t-il, l'air terriblement las.

— Tu devrais t'y mettre ! fis-je en m'asseyant, de façon décontractée, sur un haut fauteuil d'angle. Il m'énervait vraiment avec ses continuels : « on devrait... », « il faudrait... »...

Samuel se mit subitement à me hurler dessus :

— Lève-toi de là ! C'est un siège Louis XIII !

Je fis un bond en avant, et m'étalai de tout mon long par terre.

— Je suis désolé, je ne savais pas.

— Ce n'est pas ça, dit Samuel, en caressant les accoudoirs d'un geste inquiet. C'est qu'il est extrêmement fragile... On l'a fait venir de Rhénanie l'année dernière. Père y tient terriblement.

Soudain, les choses me parurent plus claires, moi aussi mon père avait son fauteuil dans lequel personne d'autre ne devait s'asseoir. Et là-dessus, il n'y avait aucun moyen de le faire transiger, c'est bien la seule fois de ma vie où je l'avais vu se mettre réellement en colère : un jour où ma mère avait voulu installer un invité dans ledit fauteuil. Je me sentis, tout à coup, exactement semblable à Sam. Au fond, tous les pères, à des échelles différentes, avaient le même genre d'obsessions récurrentes.

— Et il n'y a que lui qui a le droit de s'asseoir dedans, c'est ça ?

Samuel me sourit et se lécha les lèvres, puis il partit sans répondre. Cette fois, je le suivis, certain que j'avais fait une gaffe de plus.

— Je vais te montrer ta chambre. Mais malheureusement, ne sois pas déçu, ce n'est pas la pièce la plus accueillante de la maison. On n'a pas eu le temps de la faire refaire, contrairement au reste de l'appart...

— C'est pas grave, lui dis-je légèrement.

Bien assuré que même si elle était un peu moins belle, j'allais quand même dormir comme un prince...

Samuel m'introduisit dans une sorte de placard de six pieds sur six, sans fenêtre, et dont le lit pliant basculait du mur et d'ailleurs ne se

calait pas convenablement au sol. Il y avait sur les murs un papier à fleurs jaune et orange qui se décollait par endroits, et qu'on avait plus ou moins scotché avec un adhésif marron sous lequel des cafards avaient pondu. Je me mis subitement à regretter mon hôtel tourisme deuxième zone, qui aurait été, à coup sûr, plus agréable.

Samuel regardait ses ongles, l'air détaché. J'étais sûr qu'il me faisait une crasse, il se pouvait bien effectivement qu'il se souvienne que je m'étais arrangé pour le faire dormir à l'étable, du temps où on était dans le Wisconsin. Mais j'avais mes raisons, et c'est vrai que ses manières très compassées comme ses perpétuelles déclarations sur les paysans et la pauvreté m'horripilaient au-delà de toute expression.

— Ça te plaît, Terence ?

— J'ai vu pire, dis-je gentiment.

— Autrement, je peux toujours t'installer un lit dans ma chambre...

— Non, merci, je n'y tiens pas, fis-je avec l'air le plus naturel que je pus m'arracher.

Au fond, j'étais loin d'être certain de ses préférences sexuelles, et ça m'ennuyait d'autant plus que je trouvais à Sam une personnalité vraiment très attachante, par bien des côtés. C'était la première fois que j'avais envie d'être ami avec quelqu'un depuis longtemps... Mais ça aurait évidemment supposé que je change radicalement d'avis sur les gays, et vu la crainte que j'avais de capter un éventuel coup de foudre pour ma personne, ça me semblait un peu difficile.

Soudain, un cri se fit entendre à l'autre bout de l'appartement. Un cri long et strident qui n'avait quasiment rien d'humain. Samuel se précipita hors de la petite pièce. Je me rendis alors compte qu'une sorte de bruit de fond avait cessé. Mais jusqu'à ce qu'il s'arrête, je n'y avais pas véritablement prêté attention. Puis le son reprit : une musique d'ambiance, à peine perceptible, où se mêlaient des chants d'oiseaux, et des bruits d'eau, de vent, et me sembla-t-il, même quelques gazouillements d'enfants. Je sortis à mon tour de la chambre. Tout s'était passé très rapidement.

— Samuel ? Samuel ?

Personne ne répondant, je suivis finalement le couloir qui, vraisemblablement, conduisait aux chambres. Une des portes était entrouverte, et une nurse, habillée en blanc, se tenait sur le seuil, les bras ballants. Elle regardait, comme moi d'ailleurs, Samuel, qui

berçait dans ses bras une petite fille de sept ou huit ans. Celle-ci fermait les yeux en gémissant rythmiquement, et oscillait insensiblement de droite et de gauche. Puis, au bout d'un moment, elle rampa elle-même de son frère à son lit, et tendit la main vers la nurse qui se précipita vers elle. Je disparus de l'embrasure de la porte afin que Samuel n'ait pas l'impression que j'avais voulu l'épier.

Il sortit de la pièce, très secoué, au bord des larmes.

— Elle est complètement folle, cette infirmière. Elle avait oublié de mettre la musique en continu. Tu te rends compte, Terence ? Je lui ai dit cinq cents fois au moins, mais elle n'écoute pas. Personne n'écoute...

Je le suivis jusque dans la cuisine. Il était près de trois heures du matin, mais je n'avais absolument pas sommeil, et Samuel paraissait aussi réveillé que moi. Je ne savais pas trop comment l'interroger délicatement, mais je croyais sincèrement que ça aurait été pire de ne rien dire de ce que je venais de voir, ou de changer de sujet.

— C'est ta sœur, la petite fille ?

— Oui. C'est Sarah. C'est ma demi-sœur, en fait. Mon père s'est remarié après la mort de ma mère.

Il semblait trouver tout à fait naturel de me raconter sa vie. C'est sans doute l'heure qui voulait ça, les gens sont toujours disposés à parler de choses très personnelles en pleine nuit. Je ne sais pas au juste pourquoi, mais c'est quelque chose que j'ai souvent remarqué.

— Je ne savais pas que tu avais perdu ta mère, tu ne me l'avais pas dit.

— Ça m'étonne de toi ! Faux télépathe, me plaisanta-t-il.

— Tu n'y penses pas beaucoup toi-même.

— Non, c'est vrai, et son sourire tomba tout aussitôt.

— Qu'est-ce qu'elle a ta sœur ?

— Elle est autiste. Pas une forme très grave. Pas encore, en tout cas... Mais il y a deux ans, elle venait d'avoir cinq ans, elle s'est brusquement arrêtée de parler. Personne ne sait pourquoi. Les pys disent qu'il doit y avoir eu un choc émotionnel extrêmement violent. En attendant, on n'est pas plus avancé. Et depuis, elle régresse de mois en mois... Avant, elle jouait, elle faisait des dessins, et maintenant, elle reste assise, sans plus bouger, à fixer le vide. Tu sais, c'est hyper stressant de voir quelqu'un se laisser aller comme ça,

même si c'est juste une môme... Je donnerais tout pour qu'elle s'en sorte.

Je réfléchis un moment. Ainsi, c'était elle, la petite fille qui ne supportait ni le noir, ni le silence...

— C'est sûr. Pour savoir pourquoi elle a arrêté de parler, il faudrait être capable d'entrer dans son esprit, fis-je, pensif.

Samuel me regarda étrangement. Il semblait hésiter à formuler une question. Je le fis pour lui :

— Tu te demandes si je pourrais l'aider, c'est ça ?

— C'est commode de parler avec toi... On se sent compris par-delà les mots, plaisanta-t-il. Mais après un temps, il se reprit :

— Non, Terence, je ne crois pas que je peux te demander une chose pareille. Tu sais, quelquefois, même si ne je suis pas télépathe, moi, je regarde Sarah, et j'ai l'impression de sentir ce qu'elle sent, et c'est comme si elle était en train de partir pour un monde qui n'a plus rien d'humain. Elle s'éloigne... Tu imagines, si tu arrivais à la rejoindre mais pas à revenir parmi nous ?

— Ça ne peut pas arriver, ça, ne t'inquiète pas...

— Si, justement, je m'inquiète.

Il était plus sérieux que je ne l'avais vu de toute la soirée.

— Tu te rappelles ce que tu m'as dit à propos de cette Shirley, comme quoi sa pensée te gluait tellement que tu as failli accepter de l'épouser... Sarah, elle a une force en elle qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer, toi et moi : elle est arrivée à se recréer un univers intérieur entier, à partir du néant, et elle vit dedans. Son corps est parmi nous, mais plus elle...

— Elle est bien quelque part, ça n'existe pas les mondes intérieurs indépendants du nôtre, Sam. Tu fais de la métaphysique, là...

— Non, je l'observe seulement depuis des jours, des semaines, des mois...

Et il soupira légèrement, puis fixa son attention sur une rainure du carrelage sans plus lever la tête.

— Je peux essayer, si tu veux. Ça ne me fait pas peur, en tout cas...

Et là, c'est comme si j'avais dit un mot de trop, et il se mit subitement à hurler :

— Eh bien, moi, j'ai peur ! Tu entends ? J'ai peur parce que je me sens exactement au même point qu'elle. Il n'y a pas de raison, tu

comprends ? C'est des conneries, les trucs de psy. Elle a juste décidé qu'elle voulait mourir, elle me l'avait dit. Et moi, je supporte pas parce que j'ai pas pu l'empêcher...

Et il sortit en claquant la porte qui rebondit sur elle-même. Je me sentais assez démuni. A force de capter ce qui se passait dans l'esprit des autres, j'avais l'impression de ne plus jamais réfléchir par moi-même : j'aurais dû comprendre, rien qu'à sa façon d'agir, que Samuel se sentait coupable. Je cherchai sa chambre, et finis par le retrouver, dos au mur et silencieux.

— Sam ? Je voulais m'excuser...

Il était assis par terre, en tailleur.

— C'est pas grave... C'est ma faute. Je pars comme un rien avec cette histoire, me dit-il.

— Je veux juste t'aider... Et je continue de croire que c'est possible... Je sais faire quelque chose d'exceptionnel, c'est pour ça qu'il y a un espoir.

Il me coupa la parole :

— Je ne sais pas, Terence. On verra... On verra.

Et il me sourit bizarrement, comme s'il attendait effectivement quelque chose de moi qu'il n'osait pas me demander. Mais je n'arrivais pas à savoir quoi, son esprit était totalement vide.

Et en fin de compte, il m'installa dans la serre, au milieu des plantes tropicales. Ce qui faisait d'autant plus mon affaire que de là, on apercevait le port de New York, d'où on voyait au loin arriver et partir des cargos, qui, comme au début du vingtième siècle, semblaient apporter, chaque heure, des nouvelles de la vieille Europe.

J'avais l'impression d'avoir à peine eu le temps de fermer les yeux et de m'assoupir quand je m'éveillai en sursaut, sentant une respiration proche de mon visage. J'ouvris un œil, et voyant Samuel à un demi-pouce de moi, je me mis à hurler. Il éclata de rire.

— Hé, relax, je venais juste te dire que je sors...

Je m'assis dans mon lit, en regrettant amèrement d'avoir eu l'idée de ne garder qu'un caleçon sur moi pour dormir. Je me sentais vulnérable comme un oisillon tombé du nid.

— Tu vas bien ? lui dis-je, pour détourner son attention, pendant que, de l'autre main, je tâchais, à tâtons, de retrouver ma chemise.

— Je vais chercher ma petite amie à l'aéroport. Je ne serai pas de retour avant deux heures de l'après-midi. Mais mes parents vont probablement arriver entre-temps. C'est pour cela que je voulais te prévenir...

— Ta petite amie ? m'exclamai-je, assez hésitant à bien comprendre ce qu'il me disait. Alors, en fait, tu n'es pas... ?

Samuel avait toujours une façon, quand il ne voulait pas répondre directement à une question, de se dérober par une pirouette. Là, il se leva, et continua, sans avoir l'air de rien, une autre conversation.

— Ce qu'il y a de terrible avec ce genre de fringue, dit-il en me pointant le smoking, c'est qu'on se ressemble tous les uns les autres dedans. Ça absorbe la personnalité.

— Tu ne m'as pas répondu, insistai-je, sentant bien pourtant que, vu ma position, j'aurais plutôt tout intérêt à enterrer l'affaire.

— Tu n'as qu'à utiliser ton pouvoir pour le savoir...

Et il sortit en sifflotant, me laissant dans un état second, et à demi habillé.

J'essayai pendant un moment de me rendormir, mais sans y réussir. En plein New York, je devenais un capteur d'ondes haute densité. Et

maintenant que Samuel n'était plus là pour faire diversion et polariser mon attention sur autre chose que mon propre esprit, je recommençais à sentir mon flux perpétuel d'idées étrangères me passer dans le cerveau.

Je voyais le visage en larmes de Shirley, ma mère qui devait être insomniaque et qui se souciait de ce que j'allais devenir. Mon père qui ne dormait, de toute façon, jamais la nuit depuis qu'il était à la retraite, et qui réfléchissait avec angoisse que demain serait semblable à hier, et qu'il allait se réveiller pour s'ennuyer. Ma sœur Gina devait tromper son mari, au vu des scènes assez torrides que je sentais me passer dans le corps. Et Samuel conduisait peut-être une jolie petite Porsche, à toute bombe, dans les free ways qui entouraient la cité. A mon avis, il n'allait pas plus à l'aéroport que moi. C'est dangereux de mentir à quelqu'un qui peut lire dans l'esprit, pensai-je... Je l'aurais cru plus intelligent que ça.

Toute ma vie, j'avais essayé d'augmenter ma télépathie : de radio récepteur, j'étais passé à un standard de parabole satellite. Et avant que cette Shirley ne s'en mêle et qu'à cause de mon satané don, je sois sur le point de lier ma vie à cette idiote, je n'avais poursuivi qu'un seul objectif : celui d'augmenter et d'augmenter encore en précision l'instrument étonnant que j'avais dans le cerveau. C'est vrai, c'est fabuleux de posséder à l'intérieur de soi un pareil pouvoir, on se sent tellement puissant... Et en même temps, ne pas être comme les autres peut devenir un danger : comme une tentation de plus en plus irrésistible de devenir complètement mégalomane et de se croire maître du monde.

Souvent, surtout quand j'étais petit, je rêvais que j'allais devenir le plus grand voleur de la terre... Et puis, parfois, je m'inventais un autre destin, comme celui de justicier au grand cœur : j'aurais pu découvrir le véritable assassin parmi des innocents, empêcher des attentats ou des détournements d'avion... Ce que je me disais dépendait évidemment surtout de ce que je regardais à la télévision. Mais aujourd'hui, avec le recul du temps, je me dis que je ne faisais que capter, par télépathie, ce qui se passait dans des feuilletons, et je croyais ensuite que c'était moi qui le désirais...

Mon intuition me jouait souvent des tours. Et la maîtriser n'était pas non plus véritablement facile. Le niveau auquel je suis parvenu actuellement est le fruit de milliers d'heures de travail. Dit comme ça, je sais que ça a l'air absurde, mais c'est pourtant la stricte réalité : cela parce que c'est quasiment impossible de parvenir, de façon absolument certaine, à distinguer entre les pensées qui me viennent de mon propre cerveau et celles qui me sont envoyées par celui de quelqu'un d'autre... Des idées surgissent, et c'est à moi de deviner d'où elles me viennent. Mais la provenance n'est pas toujours évidente. Surtout, par exemple, quand il y a une émotion en jeu. Tout est alors tellement décuplé et subitement si rapide que ça devient absolument incontrôlable, comme si on se trouvait dans une voiture lancée sans freins, à toute allure, sur l'autoroute...

Le cours de mes réflexions fut, à ce moment-là, distrait par l'image très nette d'une jeune femme en déshabillé qui regardait, mélancolique, l'aube poindre au dessus de la baie de New York. Elle avait un visage pâle et le vent qui soufflait sur elle, en rafales irrégulières, laissait clairement deviner qu'elle ne portait rien sous son peignoir. Je me méfiais de moi. Le cadre idyllique dans lequel je me trouvais aurait aussi bien pu me ramener des visions datant de plusieurs années ou, tout simplement, entraîner mon imagination. J'entrouvris quand même la porte coulissante de la baie vitrée et passai sur la terrasse, pour vérifier. Naturellement, celle-ci était dallée de marbre. Mais cette fois, j'étais trop occupé d'autre chose pour admirer le luxe fastueux et décidément inépuisable de cet appartement.

Je ne m'étais pas trompé et j'aperçus quelques secondes plus tard une silhouette à l'étage du dessous, qui, pensive, finissait une coupe de champagne. Elle avait l'air ravissante, et je me dis que c'était une occasion à saisir de bien finir la soirée, ou, au contraire, de commencer heureusement la journée...

Je retournai dans la serre passer le smoking, et après un détour à la cuisine, où je pris moi-même une flûte que je remplis d'eau gazeuse, je retournai dehors.

— Bonsoir, me dit-elle, en m'apercevant.

Elle souriait, mais elle n'ajouta rien.

J'étais accoudé à la balustrade du balcon, et les fourmis lumineuses que je voyais au sol en guise de voitures ne m'incitaient pas à me pencher davantage vers elle, ce qui faisait qu'on était quand même assez loin l'un de l'autre. Elle, en contrebas, levait la tête et me regardait, manifestement très à l'aise de la vue plongeante que j'avais sur toute sa personne. Mais elle ne pensait à rien.

— Bonjour, plutôt, finis-je par répondre.

J'adorais ces heures où ce n'est ni vrai, ni faux de parler du jour ou de la nuit, et où on est juste entre les deux...

— Vous voulez descendre un étage ? On pourrait boire ensemble... Je vous envoie une corde ou vous préférez l'ascenseur ?

Je la regardai de plus en plus intensément. Mais j'avais l'impression que rien de tout cela n'était réel, et je mis un moment à comprendre le pourquoi de ma sensation. C'était en fait parce que je n'arrivais pas à ressentir la moindre trace de son esprit dans le mien. Je me sentis parcouru d'un frisson.

— Ça va vous paraître absurde, mais pouvez-vous me dire si c'est exact que vous ne pensez absolument à rien en ce moment ? lui dis-je, l'air de lui faire du charme.

— Je ne sais pas si je ne pense à rien, dit-elle, en dodelinant de la tête. Au contraire, j'ai l'impression de penser à énormément de choses, comme au fait qu'il fait froid, que je ne vais pas rester indéfiniment dehors... et que vous ne m'avez pas répondu, fit-elle en faisant une moue enfantine qui me laissa voir qu'elle n'était pas aussi jeune que je l'avais cru d'abord.

— Je descends, lui dis-je.

Je traversai le salon, très soucieux. Cette fille était manifestement aussi pleine d'idées que n'importe qui d'autre. Si je n'avais rien ressenti, c'était peut-être que, à force de l'avoir souhaité, mon don était en train de s'émousser. Et loin de me sentir délivré, je me sentais extrêmement mal, comme si j'avais perdu une jambe ou un bras à la guerre, et que je tâte sa place vide dans mon corps. Au fond, Samuel avait raison, il ne s'agissait pas de se débarrasser de ma télépathie, mais plutôt de m'en rendre maître.

J'essayai, en vain, d'ouvrir la porte d'entrée, mais elle résista. De toute évidence, elle était fermée à clé. Je m'énervai un moment dessus, puis tâchai de découvrir, non la clé, comme je finis par le comprendre,

mais la carte magnétique qui permettait d'ouvrir cette porte stupide. Je cherchai au moins un quart d'heure, dans les tiroirs et divers placards, mais ne trouvai rien. Et bien évidemment, quand je retournai sur le balcon pour prévenir la fille que j'étais enfermé, elle n'y était plus, et ses fenêtres étaient hermétiquement closes. Je soupirai, et allai me coucher. Décidément, la journée partait mal.

Je m'endormis sur le lit pliant avec les premières lueurs du jour, sans m'apercevoir non plus qu'à travers le treillis de la serre où grimpait des fleurs à longs pistils, un regard fixe et trouble m'observait attentivement.

OceanofPDF.com

Je me tenais devant une porte en chêne massif, sculptée de motifs géométriques qui donnaient une impression de labyrinthe. En suivant des yeux un chemin tracé dans le bois, puis un autre, on en arrivait toujours au même cul-de sac. Pourtant, au centre, il y avait un point d'arrivée, et à le regarder comme ça, on avait bel et bien l'impression qu'on pouvait arriver à le rejoindre. J'en étais à me demander s'il y avait un effet d'illusion d'optique quand mon objet d'étude se déroba, et que le docteur Jeremy Larry Collins parut à la place de la porte.

Je lui jetai un coup d'œil inquiet : il était à peu près de la taille d'un basketteur, et d'apparence également... Si ce n'étaient ses longs cheveux crépus qu'il portait, entortillés à la mode Rasta... J'étais en train de me dire que je n'aurais jamais dû écouter Sam, parce que c'était sa faute si je me trouvais là. Mais c'est mon problème : quand je commence à faire confiance à quelqu'un, je me livre à lui, âme et corps, comme une femme amoureuse. Heureusement, le corps, pour l'instant, ne semblait pas l'intéresser...

— Vous êtes Terence Clarence Redeley, n'est-ce pas ?

Et il étendit son immense main noire vers moi. Je dois dire que j'hésitai un moment avant de la prendre. Je n'étais vraiment pas très rassuré, mais sans savoir, au fond, pourquoi. Une prémonition, peut-être...

— Oui, c'est ça, fis-je, faussement détendu. Et vous êtes le psychologue de Samuel... Il vous a téléphoné tout à l'heure pour moi.

— Oui.

Et il me fixa du haut de ses deux mètres trente.

— Entrez, Mr Terence Clarence Redeley, entrez...

— Appelez-moi Terence, tout simplement, ça sera plus facile...

— Quel rapport entretenez-vous avec votre nom ? me demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Avec mon nom ? fis-je, ahuri.

Mais il n'avait pas l'air d'avoir l'intention d'ajouter quoi que ce soit de plus.

— Un excellent rapport, finis-je par répondre.

Et le docteur Jeremy Larry Collins se mit à rire d'une façon colossale, en se balançant d'avant en arrière, comme un peuplier dans le vent. Je ris un peu aussi, par politesse, mais sans être vraiment convaincu. J'étais de plus en plus mal à l'aise.

— Ça fait du bien, n'est-ce pas, de rire parfois, me dit-il finalement.

Mais là, c'est moi qui ne répondis rien.

Samuel me l'avait vanté comme le psychologue le plus intelligent de la terre. A priori, je voulais bien le croire, mais je doutais très réellement que ce type-là soit vraiment apte à comprendre quelque chose à ce que j'allais lui raconter.

— Samuel m'a beaucoup parlé de vous...

— Ah bon ? m'entendis-je dire.

Je savais qu'il l'avait eu, en tout et pour tout, trois minutes au téléphone. Juste le temps de lui dire, d'ailleurs, de charger la consultation sur sa propre carte bancaire.

— Mais faites comme si je ne savais rien. Et laissez-vous aller à me dire tout ce que vous voulez... Couchez-vous, maintenant, je vous en prie.

C'était bien la première fois que quelqu'un m'invitait à me coucher. D'ailleurs, allongé sur le dos, je suis très mal : je me sens comme une tortue retournée, avec les quatre petites pattes qui s'agitent désespérément dans l'air, à essayer de retrouver le sol. Finalement, j'optai pour une position sur le côté, un coude replié sous mon menton, tout en maudissant intérieurement Samuel de m'avoir entraîné dans cet endroit. Mais là, Jeremy L. Collins se leva, et m'attrapa le torse, qu'il souleva comme une plume, et il me replaqua sur le dos, en me maintenant une seconde pour être sûr que je n'allais plus bouger.

— Voilà, vous vous sentez mieux, maintenant...

— Je ne suis pas très à mon aise couché, pour ne rien vous cacher, finis-je par dire. En fait, vous n'auriez pas une chaise ? A dire la vérité, rien ne m'angoisse comme de parler à quelqu'un que je ne vois pas...

Sa réponse fut immédiate :

— Ne considérez pas que vous me parlez à moi, mais plutôt que vous vous parlez à vous-même. Je ne suis qu'un écho. Vous ne devez pas me voir. C'est essentiel pour la thérapie.

— Bon.

— Vous vous sentez détendu ?

Je sus d'emblée que l'unique réponse acceptable était un oui franc et entier. Comme, de toute façon, les consultations étaient limitées en temps à une heure, je me dis qu'il valait mieux laisser couler et puis partir au plus vite, dès que ce serait possible.

— Je vous écoute, Terence.

— Je suis télépathe, lui dis-je.

Ce n'était sans doute pas la façon la plus appropriée de commencer, mais j'ai horreur de parler sur commande, de surcroît couché sur le dos, et je me sentais vraiment de très mauvaise humeur.

— Depuis quand pensez-vous une chose pareille ?

Sa voix de stentor me résonnait dans les oreilles. C'est que le divan était haut, et sa chaise, à lui, très basse. Je percevais son souffle me chatouiller les cheveux, et c'était extrêmement désagréable.

— Je ne le pense pas, je le suis.

— Bien sûr, bien sûr... Et alors, vous le vivez bien ? Tout se passe bien ? Vous ne rencontrez jamais de problèmes...

— Non, pour ainsi dire non, soupirai-je, décidant que raconter ma vie à cet individu était absolument hors de question.

— Formidable...

Et il se remit à rire, mais plus brièvement que la première fois. Pour protéger mes tympans, je fis doucement glisser mon dos le long du divan matelassé de cuir noir, en m'aidant des pieds. Il le remarqua et me remonta. Je crus, au regard qu'il me jeta, qu'il allait m'attacher.

— Bien, Terence, c'est moi qui pose les questions, maintenant... Quand est-ce que tout a commencé ?

J'essayai de saisir son esprit, ça aurait pu m'aider à accélérer les choses, mais tout ce que je vis était le dessin sur le mur qui nous faisait face et qu'il contemplait en détail, tâchant de s'endormir les yeux ouverts. Puis il m'attrapa à nouveau par les épaules.

— C'est une question difficile pour vous ? Qu'est-ce que vous ressentez ? Pourquoi ne répondez-vous pas ?

Et là, j'eus enfin une vision. C'était Samuel qui se demandait, angoissé, si ça allait m'aider d'être là, à parler avec ce merveilleux psy à poigne. Et je le sentais espérer, comme s'il me vouait une affection éternelle, depuis le début des temps... Je me dis alors que j'allais essayer de faire un effort pour avoir, au moins, un petit quelque chose à lui raconter, en sortant.

— La première fois. Ce n'est jamais une première fois. C'est progressivement qu'on se rend compte des choses. Il y a une idée qui vous traverse l'esprit, et on se demande d'où on la tire, et après quelqu'un la prononce à voix haute. Et il faut que ça arrive des centaines de fois avant qu'on commence à se dire qu'on capte les idées des gens, et non pas les nôtres. Vous comprenez ?

— Intéressant. Vraiment très intéressant, Terence.

Il détachait mon prénom, chaque fois, comme s'il s'émerveillait de s'en souvenir.

— Mais vous ne m'avez pas répondu. Je vais reformuler la question. Ecoutez-la attentivement avant de répondre...

Il respira lentement, puis expira par la bouche, et répéta exactement la même chose :

— Quand est-ce que tout a commencé ?

Puisque la première n'avait pas marché, j'essayai un autre type de réponse :

— J'ai pris des médicaments qui m'ont détérioré le système neurovégétatif. J'ai dégénéré...

— Vous êtes sur une fausse piste, me hurla-t-il dessus. Il n'y a pas de causes extérieures à vous-même, entendez-vous ! Tout est dans l'esprit. Tout, vous comprenez...

— Je suis entièrement d'accord, dis-je rapidement.

— Pas seulement dans le vôtre, mais aussi dans celui des autres.

— Encore plus d'accord.

— Vous ne devez pas vous laisser influencer, conclut-il.

Et comme je n'ajoutai rien, il me saisit à nouveau, les tempes, cette fois, et il les pressa entre ses mains.

— Vous devez poser vos propres limites et vous centrer sur vous-même. Imaginez que vous êtes le seul être humain au monde. Que ressentez-vous ?

— Un petit peu d'oppression, dis-je, sincère.

J'avais l'impression qu'il était en train de me broyer le crâne.

— Très bien, dit-il. Et il me lâcha. Je repose la question maintenant : Quand tout a-t-il commencé ?

Et là, à ma grande joie, je m'aperçus qu'il pensait quelque chose, pour la première fois depuis le début de notre entretien...

— A ma naissance, je suppose.

— C'est ça... Et vous savez comment vous l'avez compris : c'est parce que j'ai serré votre tête dans mes mains comme vous avez eu l'impression de l'être lors de votre venue au monde. Vous aviez peur. C'était un tunnel noir et sans fin. Vous quittiez la matrice maternelle. Vous me suivez ?

— Très bien.

— Et maintenant, que ressentez-vous ?

— Je me sens comme un peu démuné dans la vie...

Je le voyais fermer les yeux et visualiser un nourrisson à poil...

— Vous êtes sur la voie, murmura-t-il avec ferveur, tout en me massant la tête.

J'avais l'impression de pattes d'araignée qui me malaxaient le crâne.

— Et j'ai du mal à trouver ma place dans le monde, depuis... depuis ma naissance. Et son traumatisme...

Je commençais à prendre le rythme, et lui s'animait, pensant une phrase après l'autre.

— Finalement, ne la trouvant pas, j'ai développé cette chose dont je vous parle : ma télépathie. Mais tout est mental. Et il faut plutôt que je me retourne à l'origine sur ce qui a fait, dans mon enfance, que je ne m'accepte pas comme je suis.

— Voilà.

Et il se leva.

— Vous êtes au seuil du grand voyage en vous-même. Si vous le voulez...

Il ouvrit les bras largement en me surplombant de toute sa hauteur qui était encore plus impressionnante du fait que j'étais, moi, couché.

— Si vous le voulez, je vous accompagnerai dans ce périple qui vous occupera votre vie entière : vous chercherez l'origine de tous vos actes dans ces couches inconscientes qui pèsent sur vous et vous engoncent comme un oignon. Et finalement, vous déploierez votre ego à la taille de l'univers, en voyant dans chaque fait, dans chaque personne

quelque chose susceptible de vous en apprendre davantage sur cette énigme fantastique qu'est votre propre esprit... Qu'en dites-vous ?

— Je vais réfléchir... Je vous remercie, m'excusai-je poliment.

Je me sentais décidément, et à ma grande surprise, le plus normal des deux.

— Réfléchissez, Terence. La consultation est terminée pour aujourd'hui. Mais je trouve qu'on a bien avancé. On a posé les fondations. Avec certaines personnes, c'est triste à dire, il faut plusieurs années pour arriver là où nous en sommes, vous et moi.

En parlant, il agitait ses mains, et moi, je croyais voir des rames battre l'air, c'était tellement fascinant que j'avais un peu de mal à écouter ce que, par ailleurs, il me disait. Puis il se tut et, me raccompagnant, ajouta :

— C'est une bonne obsession que vous avez... Télépathe... Ça vous permet d'avancer cent fois plus vite que les autres, pourvu que vous ayez un guide !

— Tout le problème est de le trouver, ajoutai-je, amer.

OceanofPDF.com

Je décidai de marcher pour rentrer. On avait convenu avec Sam de se retrouver chez lui, une fois que j'en aurais fini chez le psy.

Marcher à New York est pourtant une expérience assez traumatisante : on se sent comme un lilliputien dans un monde de géants. Une rue peut faire des miles entiers, et les voitures vous dépassent dans un bruit atomique qui vous laisse une impression de solitude totale. Mais je crois plutôt que j'avais envie de rester seul un moment.

Je n'arrivais pas à savoir ce que je cherchais, au fond, à prétendre vouloir me débarrasser de ma télépathie. Il n'y avait qu'à voir la façon dont je me mettais à hurler quand quelqu'un doutait que je lui dise la vérité. Et la frayeur qui me prenait chaque fois que, par miracle, je ne captais rien pendant plus de cinq minutes d'affilée.

Je détestais aller voir des psychologues parce que c'était chaque fois la même chose : en ayant la sensation de s'adresser à un mur, je finissais par m'interroger sur la raison réelle qui avait fait que je me retrouve à leur parler. Là, bien sûr, c'était à cause de Samuel, mais si je l'avais revu, c'est bien parce que, à ma façon, j'avais pris peur, et que, pour cette raison, j'avais décidé de quitter l'université quelques jours.

Je cherchais à comprendre ce qui était le déclencheur, je me doutais bien que c'était une toute petite chose, même une chose que, sur le moment, je n'avais sans doute pas relevée. Mais mon portable se mit à vibrer, et je décrochai, sans prêter attention à la personne qui était au bout du fil...

— C'est moi, Terence... Comment vas-tu ?

— Ça va, dis-je, me mordant les doigts de ne pas avoir laissé le répondeur prendre l'appel.

Après tout, c'est pour ça qu'ils sont faits.

— Il faut que je t'avoue quelque chose, me dit Shirley.

Mais comme je ne manifestai aucune curiosité de savoir quoi, elle continua toute seule.

— Je ne peux pas vivre sans toi.

— Mais si, tu peux...

— Non, geignit-elle, et elle se mit à renifler et à pleurer bruyamment au téléphone.

— Allons, allons... Tu te trompes, on n'est pas du tout faits l'un pour l'autre...

— Donne-moi une chance, une dernière, implora-t-elle.

— On verra, d'accord ? Là, il faut que je te laisse...

— Dis-moi seulement où tu es... Je m'inquiète tellement pour toi... Je sais que tu as quitté l'université, sans intention de retour. Je ne veux pas que tu fasses de bêtises, Terry...

Dieu qu'elle m'agaçait avec son inquiétude, je ne lui avais rien demandé, moi.

— Non, non. Je suis avec un ami. Tout va bien, je t'assure...

— Comment s'appelle-t-il ?

Cette fille était la CIA en personne.

— Samuel.

— Tu peux me le passer ?

— Non, là, je vais chez lui, il n'est pas là. Il faut que je raccroche...

— Je te rappelle dans une heure, alors, mais surtout ne fais pas de bêtises... Je t'en implore...

— C'est ça, va prier !

Et méchamment, j'ai raccroché, pour une fois, très content de moi.

En approchant de chez Samuel, je me faisais la réflexion que la vie est vraiment drôle. Hier encore, je me sentais plus seul au monde que le dernier des hommes, et depuis que je connaissais Sam, j'avais l'impression que ma vie s'était remise en mouvement, et qu'il m'arrivait une chose fabuleuse par seconde. Je n'aurais pas été si sûr de moi-même, je me serais dit que j'étais, une fois de plus, en train de tomber amoureux. Mais en fait, non, l'impression que j'avais était toute différente : j'avais quelqu'un à qui parler, et à qui ce que je racontais faisait vraiment quelque chose, au point qu'il réfléchisse avec moi pour trouver des solutions. En un mot, j'avais un ami.

D'ailleurs, je l'aperçus en bas de l'immeuble, en grande discussion avec le portier qui semblait convaincu au plus haut point de l'importance de ce qu'il lui disait.

— Non, Sam, tu n'y es pas du tout, là... Compuware et Starbucks Corporation ont une réelle chance de s'en sortir, par contre, Microsoft, c'est la chute dans le néant, tu vas tout perdre si tu vas par là... Conseil d'ami, dit-il.

— Ecoute, Harry, je veux bien te croire sur le principe. Mais Microsoft, on en a parlé cent fois, et tu sais que je ne suis pas d'accord. Bill Gates a fait un chef-d'œuvre, sa boîte tient le marché, et c'est pas la douzaine de procès qu'ils ont sur le dos qui changera quoi que ce soit...

— Cette fois, c'est fini je te dis, depuis qu'il est parti, c'est mort...

Et Harry regarda droit devant lui l'horizon. C'était un homme d'une quarantaine d'années avec un air classe incroyable compte tenu du métier qu'il exerçait.

— Et moi je te dis que non ! cria Sam. Et Compuware, c'est rien, c'est une petite succursale, c'est tout...

— Fais ce que tu veux, Samuel, lâcha-t-il, laconique. Mais ne viens pas me dire après que je ne t'aurai pas prévenu.

Samuel soupira et il s'apprêtait à enchaîner quand il m'aperçut :

— Terence ! Tu en as mis du temps à rentrer ! J'ai cru que tu étais mort, ou peut-être converti au mouvement rasta, qui sait ? Alors, il t'a plu, le docteur Jeremy L. Collins ?

Harry l'interrompit :

— C'est pas vrai, Sam, tu n'as pas fait ça, tu ne l'as pas envoyé là-bas...

— Eh bien si, j'en viens, dis-je en souriant. Pourquoi, vous le connaissez aussi ?

— Par ouï-dire. Samuel m'en parle très souvent. Ça a l'air d'être un homme d'une stature exceptionnelle...

— C'est un mot exact : stature physique et mentale...

Sam me regardait sans rien dire, l'air assez désappointé, puis il prit la parole :

— Pour moi, Jeremy, c'est le psy parfait. Il ne t'influence pas dans ta façon de penser, et il te ramène toujours à toi-même. Mais c'est vrai qu'il est plus tactile que verbal dans sa manière de s'exprimer...

— C'est clair, lui dis-je, repensant aux bleus qu'il m'avait probablement faits aux épaules en me maintenant sur le divan.

— Ça n'a rien donné, alors ?

Sam semblait profondément désolé, comme s'il avait vraiment cru que ce type pourrait m'aider en quoi que ce soit. J'hésitai à lui répondre :

— Il attendait quand même un certain type de réponse de ma part, et je l'ai capté, donc...

Harry me regarda tout à coup avec ravissement :

— Alors, c'est vous, le télépathe !

— Eh bien oui, dis-je, gêné. Je me demandai sur le moment à combien de personnes Sam avait raconté ma vie.

— Formidable, attendez une seconde...

Et il se précipita dans le cagibi qui lui servait de loge d'où il revint avec un journal proprement replié sur lui-même. Il le déploya complètement, et me pointa les cours de la Bourse.

— Qu'est-ce que vous sentez ?

J'avais l'impression d'être exactement coupé en deux : flatté de l'admiration que Samuel et Harry me manifestaient, et en même temps très énervé qu'on veuille m'utiliser, sans se soucier de ce que je pouvais ressentir. Je jetai un coup d'œil aux listes de chiffres.

— Je ne sais pas, m'excusai-je. Je n'ai jamais pensé à faire des prévisions sur des choses comme ça. Je ne crois pas que je pourrais...

— Et pourquoi pas ? me demanda Sam, amusé de ma réserve pudique à me servir de mon don à des fins pratiques...

— Je ne sais pas, répétais-je en haussant les épaules.

Je savais qu'il pensait que j'étais vraiment le plus grand emplâtre de la terre : un don hors du commun et une mentalité d'idéaliste crève-la-faim.

— Allez, essaie, me dit-il avec douceur et patience.

Harry, de son côté, avalait sa salive sans rien dire, mais ses yeux roulaient comme des dés à quinze facettes, et tous les sentiments par lesquels il passait se lisaient les uns après les autres dans son regard.

Je commençai par contempler les listes d'un œil torve et plein de mauvaise volonté, puis certains chiffres me donnèrent l'impression d'être en mouvement, de se transformer. J'avais du mal à les lire, et je les prononçai à voix haute. Harry se saisit d'un carnet et les nota du

plus vite qu'il le pouvait. Au bout d'un moment, et comme si le vent était tombé sur un océan imaginaire, je ne sentis plus rien. Je levai le nez vers mes deux compagnons d'infortune qui me souriaient avec une excitation indescriptible.

— A partir de ce moment, tu es mon meilleur ami, Terence, déclara Sam.

Mais au lieu de me faire plaisir, je sentis une sorte de pincement au cœur. Ce n'est pas avec mon don que je voulais qu'il ait envie d'être ami, mais avec moi.

— Arrête, j'ai dit n'importe quoi, Sam, me défendis-je. Si ça se trouve, ça ne correspond à rien !

— A mon avis, et compte tenu des infos que je peux avoir, ce sont les cours de demain que tu viens de nous donner, petit, dit Harry. Mais on va vérifier avant de se lancer pour de bon, ne t'inquiète pas...

J'en avais vraiment assez aujourd'hui des gens qui me disaient de ne pas m'inquiéter. Samuel s'était, quant à lui, éloigné de quelques pas, et il parlait avec quelqu'un sur son portable. Manifestement, pas avec n'importe qui. Il avait imperceptiblement rougi, et il s'animait. Ce devait être son petit ami, voilà la raison pour laquelle je ne l'intéressais pas... De façon incompréhensible, ça me mit absolument hors de nerfs. Et quand il revint vers moi pour monter à l'appartement, je ne lui adressai pas un mot.

— Jaloux ? finit-il par me dire.

— Tu es complètement fou ! lui répondis-je du tac au tac, me disant immédiatement que je ferais bien de tirer au clair ce que j'avais en tête à son propos avant de continuer à réagir sans réfléchir, autrement c'est moi qui allais virer gay.

— Je plaisantais, fit-il, l'air badin. En fait, c'est une amie que j'avais au téléphone, Adriana... Je lui ai laissé un message tout à l'heure. C'est une fille remarquable, très intelligente, elle fait des études de psychologie cognitive et expérimentale, et j'ai pensé qu'elle pourrait t'aider...

— M'aider, en quoi ?

J'eus soudain la vision du fait qu'il allait joindre un à un l'intégralité des gens qu'il connaissait pour essayer de mettre la main sur quelqu'un qui pourrait éventuellement trouver une solution pour me rendre la télépathie vivable. Et vu que Sam était extrêmement

sociable, j'ai pensé que j'en aurais au moins jusqu'à la fin de mes jours avant que son carnet d'adresses ne soit complètement épuisé. Je fis une pause intérieure, et le fixai : il était en train de relire son bout de journal déchiré.

— Tu peux m'expliquer pourquoi tu joues en Bourse, Sam ?

— Tu te rappelles que mon père ne me donne pas un sou, peut-être ?

— Mais pourquoi tu ne travailles pas plutôt ? Ça ne serait pas plus sûr comme moyen ?

Il se mit à ricaner.

— Voyons, voyons, Terence... C'est une question de tournure d'esprit... Tu vois, il y a des gens qui ont du blé, il leur arrive un pépin et ils se disent : je n'ai plus aucune solution, il faut que je trouve du travail... Et là, c'est le cercle infernal, parce qu'ils s'aperçoivent que les amis de toujours les laissent tomber, et qu'ils n'ont pas, ou plus de qualifications à la page. Et tu sais ce qu'ils font, eh bien, pleins d'un valeureux courage ils acceptent de faire n'importe quoi, et ils se retrouvent agents de sondage, ou vendeur de hot dogs. Tu vois l'horreur... Et puis, il y a les gens comme moi, qui n'ont pas un sou mais à qui il ne vient jamais à l'idée qu'ils pourraient travailler, et qui cherchent des combines... Et ça leur occupe 100 % de leur temps libre, exactement comme un métier...

— Et c'est à Harry que tu fais confiance pour la Bourse ? Je serais à ta place, je crois que j'aurais plutôt essayé de parler avec mon père... Il est dans la partie, non ?

— Ça se voit que tu ne le connais pas, mon paternel, dit-il en levant les yeux au ciel. Et Harry, ce n'est pas qu'un portier...

Manifestement, Samuel ne perdait jamais une occasion de me faire la morale. Je soupirai. Qu'est-ce qu'il tardait à venir, cet ascenseur !

— Je t'explique, me dit-il. Harry a des contacts dans le milieu de la finance. Tous ses copains sont, comme lui, portiers ou encore coursiers, chauffeurs personnels, mais à Wall Street, tu vois. C'est là qu'il travaillait avant...

— Et alors ?

Je voyais de moins en moins où il voulait en venir.

— Alors, tous ces mecs entendent toute la journée les super big boss au téléphone acheter, vendre des actions, prévoir des OPA. Dans les

ascenseurs, sur les pas de porte, dans les couloirs, les bureaux, les voitures... Et chaque soir, ils se réunissent tous, et confrontent les infos qu'ils ont pu ramasser, pour ensuite prendre leurs ordres en Bourse. Et je peux te dire qu'ils ramassent un paquet de fric.

— Et pourquoi continuent-ils de faire des métiers pourris comme ça s'ils sont pleins d'argent ? m'exclamai-je.

— Et ils auraient leurs infos comment, mon petit Terence ?

Je regardai Samuel avec stupéfaction, ne sachant réellement plus que dire. Je me rappelais qu'il était intelligent, mais je n'aurais jamais cru qu'il le soit à ce point. Je m'apprêtais à lui répondre, mais il reprit la parole :

— Tu vois, mon père, il n'a jamais qu'une source d'information : lui-même, alors que moi, je les ai toutes. Mais tu connais le proverbe : ce qui est en bas est comme ce qui est en haut...

Je le contemplai sans plus rien ajouter, ahuri de voir que Samuel avait sans doute mieux compris la philosophie d'Hermès Trismégiste que moi avec mon cursus complet de philosophie antique. Puis, l'ascenseur daigna enfin ouvrir ses larges battants, ce qui me secoua de ma torpeur méditative.

— Bonjour, Samuel... Quel plaisir de te rencontrer... Pardon, j'ai dû bloquer un peu l'ascenseur, j'avais oublié mes boucles d'oreilles, je les ai cherchées partout, fit la voisine en avançant ses lèvres rouge carmin brillant en un cercle qui lui rentrait les joues à l'intérieur de la bouche.

— C'est pas grave, Lola, dit Samuel sans acrimonie, manifestement habitué à finir *Guerre et Paix* dans le hall chaque fois que ladite Lola appelait l'ascenseur.

Puis elle se retourna vers moi, et c'est alors, et alors seulement, que je me rendis compte que c'était la fille que j'avais aperçue la nuit dernière sur la terrasse.

— Hé bonjour, monsieur le nouveau voisin, me dit-elle en me faisant un clin d'œil d'une vulgarité qui me fit presque honte devant Samuel.

— Bonjour, répondis-je, très impatient que la conversation se termine.

Elle jeta son regard peint de khôl, de mascara vert olive, et de couleurs chatoyantes et diverses sur Sam, qui tapotait du pied en retenant le bouton de l'ascenseur d'un doigt négligent.

— Mais je comprends maintenant, me dit-elle, pourquoi on m’a fait faux bond... C’est très vilain de donner des espoirs qu’on ne peut tenir, jeune homme...

Je me sentis devenir absolument cramoisi, et Samuel commença à lever les yeux vers moi et à me regarder avec une incompréhension insistante.

— Je ne crois pas qu’on se connaisse, fis-je sèchement.

Elle avala une énorme quantité d’air qu’elle sembla mâcher un petit moment, puis elle fit un pas comme si elle avait l’intention de partir sans rien ajouter, mais Samuel qui devait la connaître avait de toute évidence l’air d’attendre avec impatience la suite.

— Faut pas avoir honte de ce qu’on est, jeune homme sans nom...

Ses yeux se plissaient avec ironie.

— En tout cas, j’espère que je ne vous ai pas traumatisé, ça ne doit pas vous arriver souvent de voir une vraie femme en déshabillé.

Et là, elle se décida à se détourner et, enfin, à partir.

Samuel était au bord de la crise de fou rire. Et je dois dire que moi, non.

— Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? me dit-il.

— Rien.

— Allez, raconte, insista-t-il avec un tel enthousiasme que je n’eus pas le cœur de lui résister. Je lui racontai la scène sur le balcon qui le fit littéralement se plier en deux de rire, au point que j’en étais un peu vexé. Après tout, ça aurait pu arriver, je ne voyais pas ce que ça avait de si drôle... Sam se calmait petit à petit, mais se mettait à réexploser de rire chaque fois qu’il croisait mon regard offensé. Finalement, je me mis un peu en colère.

— Bon, ça va, calme-toi, Samuel. Après tout, j’aurais pu descendre si tu ne m’avais pas enfermé. Et elle n’est pas si mal...

— « Il » n’est pas si mal, me reprit-il, et il sortit sur le palier que l’ascenseur venait enfin d’atteindre.

On aurait dit qu'une bombe H avait soufflé l'appartement : des poubelles avaient été répandues par terre, des chaussettes flottaient dans l'aquarium, les meubles étaient tous renversés ou recouverts des objets les plus inattendus et, bien sûr, les tiroirs ouverts, retournés, les placards béants, leurs portes battantes dans le vide... Samuel eut un sourire qui lui transfigura le visage.

— Sarah ! Sarah, où es-tu ?

Une sorte de grognement ponctué d'une série de petits cris lui répondit, et Sam se précipita dans la cuisine. Sa petite sœur avait éventré un paquet de farine dont elle se constellait méthodiquement les cheveux et la robe. Mais elle n'était pas seule dans la pièce : un médecin d'âge moyen dont le ventre gonflait sa majestueuse blouse blanche, et une infirmière, différente de celle que j'avais vue la nuit dernière, étaient auprès d'elle.

— Ça a l'air d'aller bien, aujourd'hui ? fit Samuel au médecin qui lui tendit la main avec un air complice et rassurant.

— Tu vas bien, ma plus belle ? dit-il ensuite, en s'agenouillant à côté de Sarah qui, pour l'accueillir, lui retourna la fin du sac de farine sur la tête.

Mais Sam, au lieu de la repousser, même gentiment, se mit à sourire et à faire des mines impayables, en lui disant d'une voix de fausset :

— Encore ! Encore de la neige... Ma jolie Sarah !

Et la petite se mettait à rire aux éclats. Puis, elle m'identifia dans son champ de vision et s'approcha de moi.

Je me fis la remarque que, vu comme ça, elle avait presque l'air d'une enfant tout à fait normale. Tout le monde se taisait, et la seule chose qu'on entendait était la musique d'ambiance qu'on avait montée de plusieurs degrés. On se serait d'ailleurs cru dans une jungle tropicale. Sarah se mit debout devant moi, et elle tira sur mon pull

pour que je descende à sa hauteur. Je m'agenouillai face à elle. Et là, elle mit ses mains sur ses yeux, et les écarta. Samuel, qui était derrière elle, me fit signe de l'imiter. Et je commençai, à mon tour, à faire le geste de me cacher les yeux, puis d'enlever mes mains. Très vite, Sarah accéléra le mouvement, et puis, subitement, elle s'arrêta net et me fixa.

Son regard me happa totalement. J'avais l'impression que ses yeux étaient de la taille de la pièce entière, le reste devenait à mesure flou, et plus ou moins irréel. Puis, il y eut un tourbillon de visages déformés qui me passa devant les yeux, et je me sentis dans un désordre si profond que l'idée de mettre chaque chose à sa place devenait positivement essentielle. Et...

— Ça suffit ! hurla Samuel, et il attrapa Sarah qu'il serra contre lui.

Mais elle se débattit : elle cherchait désespérément mes yeux.

— Fiche le camp, fiche le camp, Terence !

Je sortis en titubant, plus très sûr moi-même d'être aussi capable que je l'avais prétendu d'entrer dans la conscience de cette étrange petite fille.

Il se passa quelques minutes avant que Samuel ne vienne me rejoindre. J'étais allé me réfugier sur la terrasse qui semblait le seul endroit interdit à la sœur de Samuel. Et pour cause, un mouvement impulsif et elle finissait trente-sept étages plus bas.

— Comment tu te sens ? me dit-il sans préambule.

— Secoué. C'est le moins qu'on puisse dire, admis-je à contrecœur.

Une nausée acide me remontait le long de la gorge.

— Je te l'avais dit, je te l'avais bien dit que ce n'était pas prudent, répétait-il, visiblement ébranlé.

Je sais que j'aurais dû avoir peur, mais j'étais tellement fasciné par ce monde d'une profondeur insolite dans lequel j'avais mis le pied quelques instants que j'étais comme sous le coup d'un sortilège : curieux d'en savoir davantage, sans pouvoir prendre la mesure véritable du danger que cela me faisait courir.

— Tu sais pourquoi elle fout tout en l'air dans la maison ? finis-je par dire, rompant le silence.

— Non.

Samuel leva un regard à la fois intrigué et soucieux vers moi.

— Le médecin spécialiste, c'est le gros mec que tu as vu tout à l'heure... Lui, il dit juste qu'il faut la laisser faire ce qu'elle veut quand elle a envie de faire quelque chose, et puis ça n'arrive pas très souvent non plus, tu sais. La plupart du temps, elle ne bouge pas plus qu'une morte. Et si, oui... Il a dit aussi qu'il faut toujours surtout lui donner l'impression qu'on est contents, et qu'on l'aime, qu'on s'amuse avec elle, tu vois...

— C'est pas de ça dont je te parle, fis-je, énervé.

J'avais peur de perdre le fil intérieur de la vision que j'avais eue si brièvement qu'elle était presque impossible à mettre sous forme de mots.

— Elle veut mettre de l'ordre.

— De l'ordre ?

Samuel ne voyait pas où je voulais en venir.

— C'est ça. Les objets ne sont pas comme ils doivent être. Quand elle a de l'énergie, elle cherche à retrouver l'arrangement extérieur dans lequel elle vivait avant. Mais elle a du mal à contrôler ses gestes, et c'est comme..., hésitai-je.

Parler de cette gamine me faisait mal au ventre, j'avais l'impression que c'était nécessaire que je remue des choses enfouies tout au fond de mon corps pour comprendre ce que j'avais senti.

— C'est comme si elle était écrasée par la tâche. Chaque fois qu'elle commence à mettre son ordre, on le déränge...

— C'est vrai, me dit Sam, accablé. On range l'appart chaque fois...

— Il ne faut pas. C'est la dernière chose au monde à faire. Elle se sent complètement niée, tu vois, comme si elle n'avait aucune possibilité d'agir sur le monde extérieur...

Je me sentais plus sûr de moi que je ne l'avais jamais été de ma vie. Mais Samuel me regardait, éteint. Je crus qu'il ne comprenait pas.

— Ecoute, continuai-je, c'est comme dans les contes de fées. Par exemple, tu es bûcheron, tu abats des arbres, et le lendemain, ils ont repoussé. Avoue que c'est décourageant !

Mais Samuel se taisait toujours, et j'étais sur le point de l'interroger quand je m'aperçus qu'il était en train de taper un texto à Dieu sait qui. Et là, ça me mit tellement hors de moi que je crus que j'allais le passer par-dessus le balcon.

— Tu te fous de ma gueule, ou quoi ?

— Excuse-moi, je répondais à ma belle-mère, fit-il sans sembler se rendre compte de mon ton de voix.

— Je te dis des trucs super graves, et toi, tu tapes des textos... Je croyais que tu en avais quelque chose à foutre de ta sœur. C'est de la pose, ça aussi ?

— Quand tu auras vu ma belle-mère, tu comprendras pourquoi je réponds immédiatement à ses messages... Elle pique des crises d'hystérie quand je ne le fais pas, et c'est pas très bon pour Sarah de voir sa mère dans ce genre d'état.

— Ça va, Sam, l'interrompis-je, hésitant encore à penser qu'il ne me faisait pas une blague. Qu'est-ce que tu es en train de me dire, là ? Que tu es la seule personne normale de ta famille, peut-être ? A l'exception de ton père, bien sûr, ajoutai-je ironiquement.

— Pourquoi à l'exception de mon père ? laissa-t-il tomber. Non, pour Sarah, enchaîna-t-il, en fait le médecin nous l'avait dit qu'il ne fallait pas ranger quand elle foutait son bordel, mais mes parents sont contre. Ils veulent la mettre dans un centre, tu comprends. Ils prétendent qu'elle n'a plus sa place ici. Qu'elle est irrécupérable, en fait.

Sam disait toujours les choses les plus graves d'un air léger, sur un ton légèrement chantant. C'était très déstabilisant pour qui ne le connaissait pas, comme s'il avait besoin pour apprivoiser des situations insupportables de plaisanter en permanence.

— J'étais pour, au début, parce qu'elle nous fait la vie assez dure, tu sais. Quand elle part dans un délire, elle est intenable, et c'est vraiment flippant. Mais les centres... Tu n'imagines pas, Terence, mieux vaut tuer quelqu'un tout de suite plutôt que de le mettre là-bas. C'est un asile de fous. Rien de plus. Et je me suis dit que si elle ne voyait que des dingues toute la journée, elle n'aurait plus aucun repère, et qu'elle deviendrait comme eux.

Il hésita un moment, et continua :

— Mais cela dit, je sais que si j'aborde une fois de plus la question de laisser les choses en place quand elle dérange tout, mon père la flanquera dans une institution. Il n'en peut plus. Il ne supporte pas d'avoir engendré une gosse anormale.

— Mais elle n'est pas anormale, elle est juste enfermée à l'intérieur d'elle-même. Il faut lui ouvrir la porte...

— Et tu crois, vraiment, qu'elle veut sortir ?

J'allais répondre, mais Sam me mit une main sur la bouche :

— Non, ne me réponds pas comme ça. Réfléchis bien... Moi, je ne suis pas sûr qu'elle veuille sortir.

C'est toujours dans ce type de moment que mon portable se met à sonner. Bien évidemment, je n'avais pas la moindre intention de décrocher : je savais pertinemment que c'était Shirley qui rappelait. Et je laissais le carillon synthétique de Westminster retentir dans le vide.

— Sympa, ta sonnerie, commenta Samuel. Tu décroches pas ?

— Non ! m'exclamai-je. C'est Shirley... Elle m'a déjà appelé tout à l'heure... Elle veut te parler.

— Et pourquoi tu ne décroches pas, alors ? La pauvre...

— Mais parce que je veux me débarrasser d'elle ! C'est un vrai crampon, cette fille.

— Mais elle va rappeler jusqu'à que tu décroches enfin...

Et effectivement, après une pause de quelques secondes, mon téléphone se remit à sonner.

— Et qu'est-ce que je peux faire ? dis-je, absolument à bout de nerfs. Après la petite, là Shirley, ce n'était vraiment pas le moment.

Sam soupira :

— Ce qu'on fait d'habitude pour décourager quelqu'un...

— C'est-à-dire, Monsieur Je-Sais-Tout ? lui rétorquai-je, mais au fond, j'étais admiratif, et bien certain qu'il avait une technique incroyable pour se défaire des gens qui l'ennuyaient...

— Eh bien, tu réponds, et tu parles. Tu reprends point par point les choses, sans te laisser dévier de ton idée, jusqu'à ce que ce soit l'autre qui craque et qui t'envoie chier... Tu vois ?

— Et ça marche ?

— Impeccable. En dix ans, j'ai pas eu à changer de numéro de téléphone une seule fois. Et c'est un exploit vu la vie que je mène, me fit-il avec un étrange petit décrochage de hanche.

Et mon portable retentit à nouveau.

— Allez, essaie, me dit Sam, adossé à la porte vitrée de la terrasse.

— Allô ! fis-je d'un ton rogue. Ah, maman, c'est toi ?

Sam se mit à sourire indistinctement.

— Non, non, tout va bien. Ah, Shirley est avec toi... Oui, oui, bien sûr, passe-la-moi...

Et Sam me regarda les deux pouces levés vers le ciel : il avait l'air de trouver mon ex-fiancée plus ingénieuse que la moyenne des filles. Pour mon malheur, d'ailleurs...

— Oui, Shirley, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— J'ai cru que tu ne me répondrais jamais, me dit-elle.

— Eh bien, si, tu vois...

— Où es-tu, maintenant ?

Sa voix tremblait d'émotion. On aurait vraiment dit qu'elle parlait à quelqu'un qu'elle aimait.

— Je suis chez mon ami, Samuel. Tu veux que je te le passe ?

— Oui, s'il te plaît, fit-elle gravement.

— Allô ? lui dit Sam.

Evidemment, je n'entendais pas ce qu'elle lui disait à l'autre bout du fil.

— Oui, oui, lui disait-il sans fin, l'air pénétré, et il continuait encore :

— Oui, oui... tout à fait, voilà, ajouta-t-il, vous avez tout compris !

Puis il me rendit mon appareil.

— Ça y est ! J'ai tout arrangé. Elle ne te rappellera plus jamais... Promis !

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

Je le suivis à l'intérieur.

— Qu'on était ensemble...

— Quoi ? lui hurlai-je. Mais tu es complètement dingue ! Mais, mais...

Je ne savais plus quoi dire et, en plus, il fallait continuer de faire attention à ne rien lui lâcher de trop blessant quant à ses tendances...

— Attends, Sam, mais elle va le répéter à ma mère ! m'écriai-je.

J'avais enfin trouvé le biais de lui dire mon indignation.

— Et alors ? tu n'auras qu'à lui dire que ce n'était pas vrai. C'est la vérité, après tout...

Et Sam continuait à marcher en me parlant. Finalement, il arriva dans l'entrée où il entrouvrit la porte juste au moment où son père introduisait la carte dans la serrure à puce numérique. Je me fis la remarque que ce n'était vraiment pas le genre d'invention dont je voudrais chez moi : j'imaginais ce qui se passerait s'il y avait le feu et si les circuits électroniques de transmission étaient bloqués. Pour une

fois, ce fut Samuel qui, suivant mon regard, capta ma pensée, puisqu'il me répondit, comme si j'avais parlé à voix haute :

— Eh bien, on cramerait tous. Que veux-tu qu'on y fasse, si c'est notre destin de finir comme ça...

Et il déclama :

— « Adieu, gens d'Orphalèse. Ce jour a pris fin, et il se referme sur nous, tel le nénuphar sur son lendemain... »

Et là, il se passa un truc incroyable, son père, au lieu de lui dire bonjour, enchaîna :

— « Si au crépuscule de notre mémoire nous devons encore une fois nous rencontrer, nous converserons de nouveau et vous me chanterez un chant plus grave... »

Et il entra.

— C'est tiré de quoi ces beaux vers ? fis-je poliment.

Le père et le fils s'exclamèrent en même temps :

— Khalil Gibran, *Le Prophète* !

— Ah, ah, dis-je en souriant, mais comme je n'en avais jamais entendu parler, je ne sus pas quoi ajouter.

Puis Samuel se détourna, ramassa une fourchette oubliée par Sarah et commença à essayer de repêcher un slip qui décrivait des courbes gracieuses dans le bassin, au grand étonnement des poissons.

— Comment vous appelez-vous ? me demanda le père de Sam avec autorité et d'un ton absolument glacé.

Je me dis qu'il ne devait pas être enchanté de rencontrer quelqu'un d'inconnu chez lui, de surcroît sans être prévenu et un dimanche matin.

— Terence C. Redeley, monsieur Olvinstein.

— Et quel âge avez-vous ? continua-t-il, de l'air le plus intéressé du monde.

— Vingt-trois ans, dis-je un peu étonné, car je ne voyais pas où il voulait en venir. Je suis un ami de Samuel, je...

Mais il me coupa, net, sans aucune aménité :

— Je m'en doute, si vous êtes là, que vous êtes un ami de mon fils. Mais mon fils a beaucoup d'amis, dit-il en insistant sur ces derniers mots.

Sam ne réagissait pas : il avait remonté ses manches et essayait de dégager un petit poisson qui se tortillait dans les replis d'une

chaussette interminable... Et ça l'occupait entièrement. Le père reprit :

— Et que faites-vous dans la vie ?

— Je suis étudiant.

Il attendait la suite.

— En philosophie antique, à Princeton.

— Complètement inutile, commenta-t-il. Et vos parents ?

La conversation commençait vraiment à virer à l'interrogatoire de police. Je jetai un coup d'œil à Sam, légèrement interrogatif, mais il me fit le même signe que lorsque j'étais avec Sarah, tout à l'heure, l'air de me dire de continuer à répondre sans m'énerver.

— Ma mère n'a jamais travaillé, elle a élevé ses cinq enfants. Quant à mon père, il était plombier, mais maintenant, il est à la retraite...

Et là, le père de Samuel s'illumina, comme si je venais de dire quelque chose de totalement prodigieux.

— Un plombier, mais c'est extraordinaire ! Bien sûr, vous ne vous rendez pas compte, me dit-il en me gratifiant d'une accolade chaleureuse. Mais c'est une chance inouïe. On n'en a pas encore, vous comprenez ?

Je le regardai avec une stupéfaction non dissimulée, des plombiers, il me semblait qu'il y en avait plein l'annuaire. Je ne comprenais pas que ça lui déclenche une telle joie.

— Il n'est pas au courant, papa, glissa Samuel, dont je me demandais s'il n'allait pas finir entier dans l'aquarium, vu que, maintenant, il était à plat ventre par-dessus, les épaules bien engagées à l'intérieur, toujours à tenter de récupérer un objet indiscernable qui s'était enfoncé dans le sable.

— Quoi ? Tu ne l'as pas mis au courant, Sam ! Mais de quoi tu parles avec tes amis ? Enfin, tu sais bien qu'il n'y a rien de plus important que l'Entreprise Inter-Individuelle...

Sam lui sourit tristement, et replongea dans le bassin.

— Je vais tout vous expliquer, mon cher Terence : j'ai créé voici cinquante ans, bien avant qu'Internet n'existe, un réseau de gens réels qui échangent des services. On abolit complètement l'usage de la monnaie. Plus rien ne circule à l'exception d'un principe compensatoire de proximité... Ainsi, on évite d'utiliser l'argent qui hypothèque la sincérité des rapports humains.

Je l'écoutais avec incrédulité : il me racontait tout ça avec passion, du trente-septième étage de sa tour de luxe à Manhattan et il ne voyait, de toute évidence, pas le problème. Et il parlait de plus en plus vite, l'air survolté.

Sam finit par sortir de son aquarium, trempé, et traversa le salon en gouttant abondamment. Ensuite, Sarah passa sans nous voir, suivie de son médecin et de l'infirmière, elle caracolait en ramassant, au sol, tout ce que Sam venait d'extraire de l'aquarium pour le jeter à nouveau dedans. Le médecin et l'infirmière se mirent à rire avec elle, Sam, quelque part dans l'appartement, monta le volume de la musique d'ambiance, et le père se mit à hurler pour que je l'entende. J'avais l'impression de me trouver projeté dans un film de Woody Allen, version psychédélique.

— Et vous comprenez, me cria-t-il dans les oreilles, un plombier disponible a quelque chose à offrir à l'E.I.I.

— L'E.I.I. ? répétais-je.

En plus, je devais avoir raté un épisode, je ne comprenais plus rien de ce qu'il me racontait.

— L'Entreprise Inter-Individuelle ! Enfin !

— Bien sûr, bien sûr, lui dis-je, et je tournai une phrase à peu près crédible pour m'éclipser rapidement.

Magnanime, il me laissa m'enfuir avec un sourire.

Je me mis en quête de Sam qui était dans sa chambre en train de chercher de quoi se changer, une serviette autour des hanches.

— Oh, excuse-moi !

— Non, entre !

Je l'amusai toujours beaucoup avec ma gêne quant à la façon de prendre en compte son homosexualité supposée.

— Il est un peu bizarre, ton père, non ? hésitais-je.

— Ah oui, son Entreprise... Ça me fait toujours penser à Star Trek, ce truc-là...

Je le regardai sans comprendre.

— Mais si, tu sais, le vaisseau *Enterprise* qui parcourt l'espace interstellaire à la recherche de nouvelles galaxies... Bref, il y a des années que papa a commencé avec ce projet, et maintenant qu'il est à la retraite, il n'a plus rien d'autre à faire, alors évidemment... Ça prend une certaine ampleur.

— Mais qu'est-ce qu'il cherche à faire ?

— C'est toi le philosophe, non ? Tu as lu Marx, Fourier, tout ça quoi... Il veut faire la société sans argent, dans un pur échange des compétences et des services...

Il me vint l'idée stupide que si je racontais une journée chez Samuel à ma mère, ou même à n'importe qui que je connaissais, on ne me croirait pas. Je n'avais jamais vu des gens avoir à la fois autant de problèmes, autant d'argent et autant d'idées barges à la seconde... Il continuait :

— Je te donne un exemple : si tu sais faire quelque chose, tu le fais pour quelqu'un, et lui, en échange, il te donne des légumes qu'il a cultivés lui-même. Tu comprends ?

Je ne pus réprimer un grand sourire, je visualisais ce que l'honorable père de Samuel ferait si au lieu de son caviar en papillotes, on lui apportait des brocolis en branches, et des carottes à éplucher en guise de repas.

— Bien sûr, il est un peu tapé, mais sur le fond, il a raison, mon père... Cette société nous fera tous crever. Elle nous crée de faux besoins sans cesse. On est pervertis jusqu'à la moelle, tu sais...

Et il soupira. Mais il n'y avait plus rien à ajouter, car là, je savais qu'il partait dans son obsession personnelle. Samuel n'avait pas la moindre idée de ce que c'était que vivre autrement que dans un luxe démesuré et, en même temps, il s'accrochait terriblement à l'idée qu'il désirait, en réalité, une autre vie, dans laquelle, j'en étais bien certain, il n'aurait pas tenu dix minutes.

L'existence de Sam n'avait vraiment rien à voir avec ce que j'avais l'habitude d'appeler la vie réelle... Et son esprit, comme d'habitude, sautait d'une chose à l'autre : des cartes du jeu de tarot qui était au sol, inachevé, et qui lui avait prédit, probablement, une journée peu favorable, à Adriana qui allait arriver et au fait qu'elle était végétalienne et qu'il allait falloir trouver un restaurant où l'emmener, de l'idéal des templiers du Moyen Age qui sillonnaient les routes et qui, eux aussi, vivaient sans argent, à Sarah qu'on entendait détruire quelque chose, et probablement de taille, vu les coups sourds qui retentissaient dans les murs, de la tête que j'aurais faite si j'étais descendu voir « Lola », à une adolescente que je ne connaissais pas,

mais qui avait l'air d'un véritable déchet humain et qui se remettait, de façon périodique et fébrilement, du rouge à lèvres, d'une teinte orangée très particulière, d'une question de grammaire sanscrite qu'il n'avait pas réussi à élucider et qui l'empêchait de finir sa version, à... Et j'aurais pu continuer comme ça un million d'années, parce que toutes les idées du monde semblaient lui traverser en même temps le cerveau, c'était aussi inépuisable qu'un puits sans fond.

Je le regardai : il avait l'air paisible, heureux, le parfait jeune homme riche et satisfait de lui-même. Mais à l'intérieur, c'était un tourbillon de détresse et d'images folles. Pour la première fois depuis longtemps, j'en vins à me dire qu'avec ma télépathie, au moins, j'avais la chance de pouvoir à volonté m'évader de moi-même.

OceanofPDF.com

Adriana n'avait pas rappelé. Sarah s'était endormie. Et Sam et moi, on avait joué à la bataille. Non que ce soit le seul jeu qu'il connaissait, mais il ne se lassait pas de me voir prédire quelle carte allait sortir. Je me doutais bien qu'il méditait sur la façon la plus efficace de me faire gagner au casino, et aussi, sans doute, sur le moyen de me convaincre d'y mettre les pieds. Ce qui, effectivement, ne serait pas évident.

Et ce n'était pas une question de principes, c'est juste que j'arrivais à peu près à m'en sortir tant que je maintenais ma télépathie à une place secondaire dans ma vie. Si je commençais à en avoir besoin pour vivre et qu'elle prenait le dessus, j'avais peur, tôt ou tard, de basculer dans un total délire.

Donc on jouait à la bataille et je me sentais m'enliser dans un néant caoutchouteux qui perdait son goût comme un vieux chewing-gum. Samuel, allongé sur le sol, en chaussettes et en jean, retournait les cartes, mollement, en m'interrogeant du regard. De sa main libre, il jouait avec son téléphone. Je commençais à me rendre compte que c'était, de loin, l'objet auquel il tenait le plus. C'était un magnifique appareil d'une ligne argentée fluide, qui s'éclairait de lueurs phosphorescentes dès qu'on le frôlait. Il s'ouvrait sur lui-même et vous donnait accès au monde entier : Sam y commandait des pizzas au coin de la rue, tenait sa comptabilité et son agenda, envoyait des mails à l'autre bout du monde, des textos dans un langage indéchiffrable au profane, et bien sûr consultait les cours de la Bourse, la météo et les nouvelles, prenait des photos haute définition, regardait des films de temps à autre, et faisait, par géolocalisation, des rencontres qui ne demeuraient pas longtemps virtuelles... A ma grande surprise, ça lui arrivait même de faire ce que moi je faisais avec mon propre portable : téléphoner.

Sur ce, je sortis mon téléphone de ma poche pour vérifier que je n'avais pas eu un appel désespéré de ma mère. Qu'elle me croie homo ne pouvait pas bien passer... Sam me fixa avec ébahissement, et me prit des mains l'appareil, comme si ça avait été la première fois qu'il en voyait un.

— Fabuleux, me dit-il.

— Ah, tu trouves ? fis-je.

Mon portable avait au moins la taille d'un talkie-walkie , et en plus, sa façade tenait avec du Scotch parce que j'avais cassé le taquet susceptible de l'accrocher au corps de l'appareil.

— Je n'aurais jamais cru que j'en reverrais un, un jour dans ma vie. Ça a au moins vingt ans, ces modèles, n'est-ce pas ?

— Pas tout à fait, quand même.

J'étais un peu vexé.

— En tout cas, ça date de la préhistoire numérique. Mais je regrette, tu sais, j'aurais dû garder mes anciens, ça fait toujours quelque chose quand on en change... C'est une page de l'existence qui se tourne, tu ne trouves pas ?

Et il le contemplait, avec une nostalgie éperdue dans le regard, tout en caressant de la main gauche son magnifique joujou qui scintillait de plaisir sous les doigts de son maître.

— Je ne sais pas, fis-je, acerbe. Je n'en ai jamais changé.

— Tu as raison, me dit-il. Moi non plus, je n'aurais jamais dû en changer...

Il soupira.

— Mais que veux-tu, c'est le poids de l'opinion des autres, et l'attrait de la technique. C'est irrésistible, ça, conclut-il en mimant un petit frisson. Enfin, je suis assez content de celui-là. Même s'il est loin d'être ce qui se fait de mieux actuellement...

— Ah oui, fis-je, maintenant vraiment énervé, et qu'est-ce qui lui manque ?

— La patine du temps... Ça n'a aucune classe, ça fait juste petite machine dernier cri... Mais quand j'en changerai, je te le donnerai... Il a l'air de te plaire...

Et il se remit à me sourire, extrêmement ravi de la vacherie qu'il venait de balancer.

J'en étais à me demander ce que j'allais lui répondre quand mon vieux téléphone pourri se mit à sonner. C'était ma mère. Elle avait mis le temps, mais elle appelait. Je m'attendis au pire.

— Oui, maman, dis-je en décrochant.

— Terence, comment vas-tu depuis tout à l'heure ?

— Très bien, maman.

— Tu es toujours chez ton ami Samuel ? me dit-elle, l'air de rien.

— Oui.

— Ça te ferait plaisir de me l'amener à dîner ce soir ? Je voudrais le rencontrer...

— Eh bien...

— Très bien. Je vous attends à huit heures... Mais surtout, mets-le à l'aise, tu sais bien comme on est des gens ouverts, nous...

Et elle raccrocha avant que j'aie eu le temps d'ajouter quoi que ce soit.

Samuel me regardait l'air interrogatif. Manifestement, le fait que je lui raconte la conversation allait être le divertissement de ses prochaines cinq minutes. Mais au lieu de m'agacer, ça me fit un drôle d'effet : c'était comme s'il avait une vie si vide qu'il attendait toujours qu'un événement extérieur le sorte de son ennui. Et effectivement, quand je lui rapportai l'invitation de ma mère, ça le remit en mouvement : il recommença à sourire, à plaisanter, puis il réfléchit à la manière dont il allait s'habiller.

J'étais tellement englué à l'intérieur de son esprit à lui qu'il me fallut dix bonnes minutes avant qu'une terrible prise de conscience ne déchire le voile.

— Samuel, on peut pas aller là-bas...

— Pourquoi ?

Il avait l'air très déçu, comme si j'avais l'intention de le priver d'une distraction particulièrement amusante.

— Mais parce que mes parents pensent que je suis avec toi, et ça va être un pugilat, des allusions effroyables pendant tout le repas, le tout sur fond de silence réprobateur, et...

Samuel me coupa la parole :

— Arrête de paniquer, c'est pas vrai, de toute façon... Je leur dirai que c'était une blague, simplement, et voilà. Moi, j'ai toujours plaisir à rencontrer des gens nouveaux...

— Mais ils ne te croiront pas ! m'exclamai-je.

— Pourquoi ils ne me croiraient pas ?

Sam n'avait pas du tout l'air d'avoir envie de rire.

— Mais parce qu'ils penseront que...

— Ecoute, Terence, je veux bien que tu sois télépathe, mais ne deviens pas parano... Arrête de supposer ce que les gens pensent, vis simplement, et sois bien dans ta tête. Le reste n'a aucune importance...

Il se tut un moment, puis reprit :

— Maintenant, si tu as honte de me présenter à tes parents, c'est autre chose. Mais alors, dis-le et ne fais pas de la mousse autour.

Je le regardai avec effarement. Il allait plus vite que moi. Et dire que j'avais cru jusqu'à aujourd'hui qu'être télépathe me donnerait toujours dix longueurs d'avance sur tout le monde. Je me rendais compte qu'en parlant, je n'avais pas songé une minute au ressenti de Sam. Comme je n'enchaînai pas assez rapidement, il sortit, sans rien dire, et quelques secondes plus tard, j'entendis qu'il était en ligne.

Mortifié, ne sachant pas comment rattraper l'affaire, je tournai en rond dans l'appartement puis décidai de sortir marcher une heure dans Central Park. La fin d'après-midi était magnifique, on n'aurait jamais cru être déjà en octobre. Je partis en disant à Sam que je retournais voir mon copain le lion, ce qui le fit suffisamment sourire pour que je puisse ajouter, l'air naturel, un « à tout à l'heure » qui enterrait la situation sans commentaires.

Pourtant, je m'en voulais atrocement : je passais ma vie à blesser les gens que j'appréciais, et à me lier à d'autres que je ne supportais pas. Cette Shirley, par exemple, je savais très bien – je la captais – qu'elle était certaine de finir par se faire épouser, et sa tranquille assurance me mettait hors de moi. J'aurais voulu la découper en morceaux et la jeter à Mortimer, auquel j'adressai, en passant, un signe de la main de loin. Sa cage était facile à reconnaître : elle était au centre du zoo.

Je m'assis sur un banc au bord d'une allée, pour essayer de mettre en place mes idées. Le soleil me chauffait agréablement les cheveux et le dos, et je me détendais à mesure. Maintenant que je m'étais éloigné de Samuel, je devenais à nouveau capable de faire la part entre ce qui venait de lui et ma propre identité, et lentement, le désespoir diffus

que je ressentais, le sien en fait, me quitta... Pauvre Samuel, il donnait décidément bien le change et sans ma télépathie, je serais tombé comme les autres dans le panneau de la fausse joie de vivre de mon ami.

J'en étais là de mon sas de décontamination quand un noble vieillard à barbe blanche vint poser son postérieur à mon côté sur le banc. Je n'ai jamais pu rester bien longtemps assis tout seul quelque part. Immédiatement, il y a quelqu'un qui me trouve l'air sympathique et irrésistible, et qui n'a rien de plus urgent à faire que de s'asseoir près de moi pour me raconter sa vie. Les choses se passèrent comme d'habitude, le vieux avait garé son Caddie transversalement, sans doute pour être bien sûr que personne ne viendrait nous déranger. Et il me regardait, les yeux mi-clos, attendant que j'engage de moi-même la conversation.

Pourtant, il se passait une chose étrange, il se disait, à propos de moi : « A quoi pense-t-il ? »

Ça me surprend toujours quand quelqu'un essaie de m'entrer dans l'esprit en devinant ce que j'ai à l'esprit. Normalement, c'est plutôt moi qui fais ça.

— Bonjour, me dit-il affablement.

En fait, j'étais en train de penser que New York était sans doute le seul endroit au monde où il y avait une telle concentration d'illuminés. Clovis, mon camarade de chambre, rédigeait, ce semestre, un mémoire de sociologie sur le comportement psychotique des citadins. Il m'avait expliqué un jour que les gens se sentent tellement seuls qu'ils développent, par réaction, des comportements plus ou moins excentriques, espérant toujours se faire remarquer et sortir du lot. Mais évidemment, comme ils le font tous, ça ne marche pas et on se retrouve juste dans un grand asile de fous.

— Bonjour, jeune homme muet, me répéta l'altier clochard. Et il me regardait de ses yeux longs et perçants qui dessinaient des fentes dans son visage ridé.

— Bonjour, grand-père.

— On médite sur la vie, à ce que je vois.

Je soupirai sans répondre, je n'étais pas très sûr d'avoir à ce moment précis envie de ce genre de conversation. Il me sourit et reprit la

parole :

— Alors, de quoi as-tu envie de parler plutôt ? De choses plus légères ?

Je le regardai sans comprendre. Il tombait bizarrement juste dans mon fil de pensée, mais j'étais trop fatigué et je ne répondis pas. Je me mis à penser à ma mère. Tout simplement parce qu'elle devait penser à moi, et que ça ne me demandait aucun effort particulier de concentrer ma pensée sur elle.

Il ne dit rien pendant un moment, puis recommença son monologue inspiré :

— Eh oui, marcher dans Central Park, un jour d'automne, avec les feuilles qui crissent sous les pas, les cris d'enfants... Et soi-même, se sentir libre, mais presque trop, sans attaches, sinon une mère qui vous aime... Avec une particularité dont on ne sait pas quoi faire, comme c'est triste, et il entreprit de se curer les dents du bout des ongles.

Autant j'étais sûr que Samuel avait un instinct exceptionnel pour détecter les types comme lui, même ceux qui demeuraient discrets, autant moi, je m'étais toujours demandé si je finirais, un jour, par croiser quelqu'un qui s'apercevrait, sans que je lui dise, que j'étais télépathe, par télépathie justement. Ce vieux-là m'intriguait et je me secouais de ma torpeur pour essayer de savoir à quoi il pensait... Puis une idée se fit jour dans mon esprit.

— Trois dollars, ce n'est pas beaucoup... Je crois que je les ai, je vais pouvoir vous les donner, comme ça, vous aurez un repas chaud. C'est délicieux la cuisine mexicaine, moi, j'adore, lui dis-je.

Il ne cilla pas, mais doucement, se retourna vers moi :

— Brésilien, pas Mexicain. Et trois dollars cinquante, fils, pas un cent de moins...

Je crus sentir la terre s'ouvrir sous moi. Pour la première fois de ma vie, j'avais un millier de questions à la fois à poser à quelqu'un. Mais lui se contentait de sourire, comme si la situation était parfaitement normale.

— Vous aussi... Alors vous aussi, vous êtes télépathe ? lui dis-je en bégayant presque.

Je me sentais propulsé dans un rêve : à l'heure où notre plus cher désir se réalise enfin... Mais le vieillard regardait droit devant lui, l'air ailleurs, sans rien répondre. J'insistai :

— Mais quand est-ce que vous avez compris ? Quand est-ce que vous en avez été sûr, je veux dire, sûr et certain de l'être vraiment ?

Une émotion grandissante me faisait battre le cœur.

— Comme on est sûr des choses, me fit-il, énigmatique.

— Moi, c'est le jour où ma sœur est tombée enceinte. Elle ne l'avait dit à personne, mais moi, je l'ai compris. Et avec trop de détails pour que ce soit un hasard... Vous voyez ?

— Je vois.

— Et comment vous avez réussi à vivre avec ? Ça n'a pas été trop difficile ?

— En parlant le moins possible, petit...

— Ah, vous avez raison, lui dis-je, convaincu. Moi, je fais l'erreur de faire confiance à n'importe qui. Je crois que je suis encore très naïf... En fait, chaque fois je suis certain de tomber sur la bonne personne, vous voyez, certain qu'elle sera différente des autres. Mais je suis déçu, je me fais avoir, et je m'aperçois qu'on cherche seulement à m'utiliser...

— C'est sûr. Surtout que, tu vois, les gens, quels qu'ils soient, poursuivent surtout leur propre intérêt...

— Il y a trop d'égoïsme sur cette terre, répliquai-je, exactement comme Samuel aurait pu le faire. Mais vous arrivez à lire l'esprit des gens, réellement ?

— Sans aucun problème. Et New York est l'endroit idéal pour ça.

Il y avait une drôle de pointe d'ironie dans sa voix, qui me mit vaguement mal à l'aise. Comme s'il pensait que j'étais légèrement dérangé. Je ne m'y arrêtai pas sur le moment, et repris :

— Excusez ma question, mais malgré votre don, vous avez fini à la rue ? Comment ça se fait ? Normalement, ça donne plutôt des facilités pour s'en sortir, ce genre de faculté psychique, non ?

— Jusqu'à un certain point... Mais la question réelle est de savoir si la sagesse a une véritable place dans le monde. Et ça, c'est un vaste débat... La ville ne connaît rien à la poésie du temps. Et celui qui ne ressemble à personne est condamné à la solitude. Ses semblables le fuient, et il n'a plus qu'à trouver la grande compagnie...

— La grande compagnie ? l'interrompis-je, et sans savoir au fond pourquoi, ça me rappelait l'Entreprise du père de Sam.

— Celle du Créateur, petit... La seule personne qui vaille qu'on Lui parle...

— Evidemment, lui souris-je, maintenant nettement embarrassé.

— Dieu a toutes les réponses, insista-t-il.

— Je n'en doute pas, lui répondis-je, m'apprêtant à me lever, mais il me retint par le bras.

— Et mes trois dollars cinquante ?

— Bien sûr...

Et je plongeai dans mes poches à la recherche de monnaie. Naturellement, je n'en avais pas, et déduisant qu'il ne me laisserait probablement jamais partir si je ne lui donnais pas son argent, je lui mis un billet de vingt dollars dans la main. Ce qui parut lui convenir, mais non l'étonner outre mesure.

— Pense, pense bien, me lança-t-il en partant. Dieu t'écoute et te parle. Il est partout ! Partout ! vociféra-t-il en se dressant, mais au demeurant, il n'attira pas plus l'attention des joggers que s'il avait chuchoté.

Bienvenue à New York, pensai-je. Je me sentais tellement ridicule : je m'étais fait avoir comme un bleu, pour trois banalités jetées au hasard par un vieux clochard mystique qui avait juste l'habitude de prêter une oreille compatissante aux jeunes paumés qui échouaient comme moi sur un banc de Central Park. A croire que je ne pouvais pas croiser quelqu'un sans m'imaginer qu'il allait prendre en main les rênes de ma vie, et m'indiquer la sûre voie pour arriver au but. Mais d'ailleurs, à quel but ?

J'entendis des pas derrière moi, et croyant que c'était le vieillard qui me poursuivait pour me tirer encore quelques dollars, j'accélérai sans me retourner. Mais Samuel m'attrapa par la manche :

— Attends ! Qu'est-ce que tu as à courir comme ça ? Tu fuis quelqu'un ?

— Oui, moi-même, lui répondis-je.

J'avais envie de rester seul, et qu'il me laisse tranquille... Mais comme je n'avais aucune solution pour lui fausser compagnie sans me montrer déplaisant, je me préparai intérieurement à continuer à nager dans le désespoir distingué de ce cher Samuel Olvinstein... J'aurais voulu d'une part cesser cinq minutes d'être télépathe, mais aussi arrêter une fois pour toutes d'être aussi crédule qu'un enfant de sept ans à qui on promet des sucettes.

— Si tu te fuis toi-même, tu crois que tu ne te rattraperas pas en courant en avant ? C'est assez intéressant comme problème... J'ai connu comme ça un type qui avait peur de son ombre, commença-t-il. Non, ne ris pas, Terence. C'est vrai, je t'assure...

Je soupirai, il connaissait toujours quelque chose qui ressemblait à ce qu'on était en train de lui dire... Il continua malgré mon air las :

— Et chaque nuit, le mec croyait qu'il avait réussi à la semer, et le matin, désillusion totale : l'ombre était à nouveau là à le guetter, en embuscade.

— Et il a fini où, ton copain, à l'asile ?

— Le problème n'est pas là, dit-il en me saisissant le bras. Je crois qu'on prend les choses à l'envers : le problème serait plutôt que tu ne captas plus que des gens à l'intérieur desquels tu as envie de te trouver...

Et ses joues se colorèrent.

— Evidemment, il ne faut pas prendre ce que je te dis au premier degré... Quoique, tu accèderais à des mondes inconnus. Après tout, ça pourrait te pimenter l'ordinaire.

— Mon ordinaire me suffit amplement, articulai-je. J'ai les fantasmes de la moitié de la ville qui me passent dans le cerveau à longueur de temps, et je t'assure que je vivrais bien sans !

Samuel sourit sans rien dire puis, fidèle à lui-même, enchaîna sur tout autre chose :

— Je ne t'ai jamais parlé de ma grand-mère ?

Je secouai la tête négativement, me demandant où nous mènerait cette fois son art de sauter d'un sujet à l'autre sans aucun scrupule.

— C'est une femme absolument hors du commun... Elle a fui la Russie soviétique en 1952, un an avant la mort de Staline. Elle était alors enceinte de ma mère. Et comme ça, elle a passé les frontières du bloc communiste les unes après les autres en se déguisant tantôt en soldat de l'Armée rouge, tantôt en prostituée, et une fois arrivée en Turquie, elle est montée dans un bateau en partance pour la Grèce. Là, elle a passé deux jours et trois nuits planquée dans des cordages, sans manger, ni boire, tu te rends compte ? me dit-il.

Je soupirai discrètement : ça m'aurait étonné aussi qu'il me dise que sa grand-mère avait eu une paisible existence de marchande de fruits dans le Connecticut.

— De là, elle a rejoint la France, et puis est arrivée ici, à New York même. Sans rien. Pas une brosse à dents, pas un sou. Pas de papiers non plus bien sûr. Tu imagines ce que ça peut vouloir dire d'arriver aux Etats-Unis quand tu es une fille russe en pleine chasse aux sorcières maccarthyste...

— Et qu'est-ce qu'elle a fait, alors ? m'informai-je poliment, sentant qu'il était requis que je manifeste mon intérêt à ce qu'il me racontait.

— Des trucs incroyables. Elle a rencontré des dizaines de gens, tous plus hallucinants les uns que les autres, puis elle a exercé des douzaines de métiers différents en n'ayant peur de rien, et, finalement, elle s'est mariée, alors que ma mère avait déjà huit ans.

— Ah, dis-je, cherchant sur quoi je pourrais enchaîner pour moi aussi changer de sujet.

— Sa vie m'a toujours fasciné.

Effectivement, son enthousiasme était perceptible. Mais comme je ne le partageais pas, cela ne fit que renforcer mon impression d'être totalement seul avec mes problèmes.

Samuel venait de s'arrêter sur place, et il remuait du bout d'une de ses chaussures la terre de l'allée.

— C'est elle qui m'a appelé tout à l'heure.

Je le regardai, l'air interrogatif, oui, pourtant, il semblait bien qu'il soit toujours en train de me parler de sa grand-mère...

— Tu sais, elle ne me téléphone pas souvent. Et elle et moi, on a un code : c'est elle qui m'appelle, jamais l'inverse. Mais quand elle donne signe de vie, il faut que j'aille la voir immédiatement. C'est une espèce de pacte entre nous.

Un espoir fou m'inonda soudain. Je pris un ton de grand frère magnanime :

— Ne t'inquiète pas, je comprends si tu ne peux pas venir dîner chez mes parents. C'est pas grave, ce n'est que partie remise, ma mère comprendra très bien, elle avait un truc spécial avec sa grand-mère, elle aussi, ajoutai-je en mentant gentiment.

— Non, non, ce n'est pas ça, me reprit Sam. J'en reviens de la voir, je t'expliquais juste pourquoi je t'avais laissé prendre racine dans le parc. Non, je t'ai dit que je venais, je viens. Je suis de parole, moi, tu sais.

A voir ma mine complètement déconfit, il ne put s'empêcher de préciser malicieusement :

— Parce qu'on ne revient pas là-dessus, n'est-ce pas ? On va *ensemble* chez tes parents, ce soir. Il faut quand même que tu me présentes, et il me serra plus fort le bras, ce qui me donna l'occasion de me rendre compte avec horreur qu'il ne l'avait pas lâché depuis tout à l'heure.

Je me dégageai rapidement. Je n'arrivai pas à croire que mes émotions soient si transparentes pour quelqu'un. C'était exactement comme si Sam, lui aussi, captait les pensées. Cela dit, après l'épisode calamiteux du clochard, je ne voulais plus jamais supposer une chose pareille de qui que ce soit. Surtout pas de Sam, qui était juste fin psychologue et moi en train de devenir parfaitement idiot.

Sam se mit à siffloter, très content de lui, et moi je me sentais en proie à des sentiments contradictoires. Avant, les choses étaient

simples : on était dimanche soir, et j'aurais dû, si tout avait été comme d'habitude, être en train de dire au revoir à ma mère et de lui promettre de faire bien attention à moi. Ensuite, j'aurais repris le train et je serais arrivé à Princeton vers dix heures du soir. Clovis ne rentrait que le lundi matin, et seul dans la magnifique chambre que je partageais avec lui, j'aurais ouvert un livre et relu à haute voix quelques pages d'Eschyle, m'imprégnant de leur rythme et de la cadence irrégulière et chantante de ces phrases grecques.

Lundi, mes cours commençaient très tôt : une heure de prosodie présocratique avec Harper, puis deux heures sur Aristote avec McKenzie ; l'un et l'autre étaient, quoi qu'en ait dit Clovis, aussi excités par leur sujet en cours qu'ils l'avaient été pendant mon entretien. Mais parfois, quelque chose d'assez indescriptible survenait : à travers ce qu'ils disaient, soudain, on avait l'impression d'une sorte d'éclair de lucidité, comme si tous ces anciens auteurs grecs nous parlaient directement.

C'étaient bel et bien les mêmes questions métaphysiques qui se posaient, encore et encore, génération après génération, et personne ne leur trouvait jamais de réponses. De quoi est faite la réalité ? Et comment la distinguer du rêve ou de l'illusion ? De quoi est constitué le temps ? Est-ce une idée ou une chose que l'on peut toucher ? Qu'est-ce qui fait que je dis qu'une chose est belle et une autre pas, et comment définir, en général, les critères de la beauté ? Qu'est-ce que le vrai ? Et le mal ? Qu'est-ce que l'homme ?

Et chacun apportait sa solution, comme une tentative aléatoire et éphémère face à cette puissance immense d'interrogation qui burinait notre âme de ses doutes millénaires...

Je jetai un coup d'œil à Sam, me sentant profondément différent, détenteur d'une réalité supérieure dont il ignorait jusqu'à l'existence. Une mélancolie qui n'avait rien d'artificiel lui flottait maintenant dans l'esprit : je voyais, par flashes successifs, une femme brune dont les longs cheveux roulaient en boucles folles qui jouait avec un petit garçon, qui marchait au bord d'un lac, puis qui lisait, immobile... Et je sus que c'était sa mère. Elle semblait très jeune, mais je savais, d'expérience, que les souvenirs ont souvent cet aspect atemporel dans les mémoires où je pénétrais.

— Elle était très belle, lui dis-je.

Et Sam sourit sans me regarder, mais je remarquai que ses yeux étaient anormalement brillants, comme si on les avait recouverts d'une fine pellicule métallique. Il faisait très sombre dehors, c'est sans doute pour ça que, sur le moment, je ne me rendis pas compte qu'il pleurait.

— Tu dois être triste qu'elle ne soit plus là, insistai-je, un peu bêtement.

Et cette fois, je m'aperçus que Samuel sanglotait. Je me sentais terriblement désarmé et maladroit, mais ce fut pire encore quand il se pendit à mon cou en quête d'un réconfort, probablement fraternel... Je ne pouvais décemment pas le repousser, pourtant ce n'est pas l'envie qui m'en manquait.

— C'est à cause de moi qu'elle n'est plus en vie, hoqueta-t-il, sans doute du plus profond d'un authentique chagrin.

Et je le plaignais beaucoup, sincèrement. Mais il restait que, de ma vie, je n'avais vu quelqu'un réagir de façon si émotionnelle. On m'avait toujours enseigné et donné en exemple une certaine maîtrise de moi-même, qui m'apparaissait être le critère absolu d'un comportement d'adulte. Et Sam, contrairement à tous mes principes, se mettait à pleurer, partait boudier, et faisait des blagues comme un enfant de huit ans... C'était assez déstabilisant.

— Elle s'est suicidée, continua-t-il, la tête appuyée sur mon épaule, alors que de mon côté je tentais délicatement de le décoller de moi. Tu imagines ce que ça peut faire de voir sa mère se tuer ?

J'eus alors la vision de ma propre mère, toujours prête à reprendre toutes les situations en main, à remonter le moral à un régiment entier avec de généreux ragoûts de mouton et des crêpes bien grasses au chocolat, et qui, jusqu'à la fin du monde, se lèverait, j'en étais bien sûr, avant l'aube, tâchant d'imaginer des plans pour me marier.

— Assez difficilement en fait, lui dis-je sincèrement. La mienne serait plutôt du genre à adopter la moitié de l'humanité, et à culpabiliser l'autre de ne pas assez l'aider à s'en occuper...

En finissant de prononcer ma phrase, je me rendis compte que je n'avais peut-être pas fait la réponse la plus adaptée à Sam. Je craignais qu'il ne pense à nouveau que je ne respectais pas assez ses sentiments. Mais il se mit à sourire, et me lâcha enfin.

— C'est une femme équilibrée, alors ? sourit-il.

— Oui, si on veut, hésitai-je.

Décrire ma mère à quelqu'un qui ne la connaissait pas ne m'était jamais arrivé auparavant, et je ne voyais pas bien quels genres d'adjectifs pourraient lui convenir.

— C'est une personne excessivement énergique, et qui a une idée très ferme de la vie.

— Elle sait où elle va, m'interrompit Sam, admiratif.

— C'est pire que ça, le repris-je, elle sait où tout le monde va. Parce qu'elle, tu vois, elle est, en quelque sorte, investie du Seigneur pour remettre les gens sur la bonne voie quand ils se perdent.

— C'est étonnant ! s'exclama-t-il.

— Ou fatigant, le corrigeai-je. Elle a toujours des idées parfaitement précises sur tout. Mais elle ne te prend jamais de front, elle te dit que tu as entièrement raison, ne tient absolument pas compte de ce que tu as pu lui raconter et continue dans l'espoir inavoué de te faire craquer.

— Et tu crois qu'elle voudra réformer ma façon de vivre... et me marier, moi aussi ?

Il semblait hilare.

— Eh bien, peut-être... Elle aime bien prendre part à la vie privée des gens...

Je ne savais pas comment présenter cela de manière favorable, mais c'est vrai que ma mère se mêle toujours de prendre des décisions pour n'importe qui ayant le malheur de passer le seuil de sa maison.

— Je vais lui remettre ma vie, déclara Sam. Et je verrai bien ce qu'elle en fait. Ça pourra être amusant...

De toute façon, avec Sam, tout était amusant du moment que c'était une expérience nouvelle et que cela ne demandait aucun effort particulier de sa part.

Nos deux téléphones se mirent en même temps à sonner : mon carillon de Westminster qui ressemblait à un bip-bip de pompier enrhumé, et une ravissante mélodie polyphonique qui multipliait les variations compliquées...

Je m'éloignai de deux pas.

— Clovis ? Comment tu vas ?

J'étais sincèrement ravi de l'entendre, comme si le monde réel venait de frapper à ma porte pour me délivrer d'un affreux cauchemar. Parce que c'était terrible à dire mais, auprès de Sam, je me sentais,

comme lui, dériver dans un quotidien qui n'avait aucun intérêt particulier et qui m'enfermait comme dans une prison invisible.

— Je vais bien, vieux, et toi ? répondit Clovis. Comment ça se fait que tu ne sois pas encore rentré ? On avait dit qu'on devait se mettre tous les deux à la traduction d'Euripide ce soir... Je suis rentré plus tôt exprès ! Tu n'as pas oublié au moins ?

Samuel me fixait, son coup de téléphone à lui était déjà terminé. Evidemment, j'aurais pu tout planter là, et rentrer à la fac, mais je ne me sentais pas le courage de le laisser tomber comme ça, sans préavis. Après tout, c'était vrai qu'il avait vraiment fait tout ce qu'il pouvait pour moi.

— Ecoute, Clovis, je suis avec un ami, là. J'ai eu un contretemps, hésitai-je. Je ne vais pas rentrer ce soir. Demain, demain peut-être...

— Comment ça, demain peut-être ? Tu as oublié que McKenzie fait venir un intervenant de la Sorbonne, et qu'après il va y avoir un rapport à faire dessus... Tu ne comptes quand même pas que je le fasse seul et qu'on le signe à deux ? Je t'aime bien, Terence, mais tu exagères, là !

Je réfléchis rapidement : je me sentais dans deux vies à la fois, celle de Sam et la mienne.

— OK, je serai là demain. Je vais venir avec mon copain. Ça le passionne, de toute façon...

Samuel me jeta un regard intrigué, en se désignant lui-même avec surprise. Mais ça va, j'avais compris comment il fonctionnait : un événement inattendu, il était toujours pour. Quoique, à huit heures du matin, avec le temps nécessaire pour se rendre sur le campus, ça allait nous laisser à peu près dix minutes pour dormir, après le dîner. Mais rien ne me semblait avoir davantage d'importance que de n'abandonner Samuel à aucun prix, et de concilier nos deux vies dans la mienne. J'étais totalement aveugle au fait que seule ma télépathie me faisait agir ainsi, et j'aurais pu, dès à présent, me douter des ennuis à venir que ça allait m'occasionner.

— Et toi, tu as eu qui au téléphone ? lui demandai-je.

— Adriana. Elle nous attend à la maison. Elle s'est excusée de nous avoir fait faux bond à déjeuner. Mais elle méditait, et elle a pour règle de ne jamais interrompre une session de training profond.

— Elle médite, ta copine ?

— Un peu, comme tout le monde, tu vois, me répondit-il comme s'il s'était agi de la chose la plus commune de la terre. En tout cas, elle a consulté des livres à ton sujet. Elle m'a dit qu'elle avait beaucoup à te dire...

— Maintenant, il faut qu'on parte chez mes parents, ou on va être en retard ! m'exclamai-je en me sentant l'individu le plus minable et le plus conventionnel de la Terre, face à un elfe de feu et sa cohorte de lutins...

— C'est pas grave, me dit calmement Sam. On va juste repasser chez moi pour que je me change, et on part immédiatement après, on arrivera à l'heure, t'inquiète pas...

— Mais ton amie ?

Je voyais le moment où il allait d'office l'emmener avec nous, sans que je puisse rien dire.

— Elle va nous attendre, me répondit Sam.

Manifestement, il ne voyait pas ce qui me posait problème.

— Toute la soirée ?

— On ne va pas rentrer très tard, me rassura-t-il.

— Quand même, peut-être vers minuit, continuai-je, sentant que Samuel me comparait, intérieurement, de plus en plus à un vieillard psychotique auquel on dérange ses habitudes.

— C'est bien ce que je dis, pas très tard... Et ensuite, on aura tout le temps pour parler.

— La nuit ?

— La nuit, c'est du temps aussi, Terence...

Il commençait à être vraiment pris d'un fou rire qu'il avait du mal à dissimuler.

— Pourquoi, à quelle heure tu te couches, d'habitude ?

En l'occurrence, son ironie me semblait secondaire par rapport à mon souci, à savoir que c'était impoli de ne pas proposer d'inviter aussi cette Adriana chez mes parents. Après tout, il suffirait de prévenir ma mère... Quand elle préparait un repas pour dix, il y en avait de toute façon pour cinquante. Je me sentis soulagé de ma décision.

— Adriana n'a qu'à venir avec nous, si elle veut, fis-je, grand prince.

— Non, non, fit Sam, l'air absent. Elle va s'occuper de Sarah, elle l'adore... Et puis, tu te souviens sans doute qu'Adriana est

végétalienne ? Il vaut mieux éviter de l'inviter, elle met toujours terriblement mal à l'aise les gens chez qui elle va, avec ses réflexions sur la férocité qu'il y a à être carnivore aujourd'hui, alors que la moitié de la planète meurt de faim ! On va donc être obligé d'y aller seuls, toi et moi, me sourit-il, mais ça n'avait pas l'air de l'attrister outre mesure.

OceanofPDF.com

Sarah était allongée sur le dos au centre du salon, les bras et les jambes en croix sur l'élégant tapis chinois recouvert de dessins de fleurs et d'arabesques pastel. Elle fermait les yeux et respirait profondément. Pourtant, on voyait qu'elle ne dormait pas, mais qu'elle faisait seulement semblant, comme pour un jeu.

Adriana était accroupie près d'elle, les mains à plat sur son ventre, elle psalmodiait des sons étranges qui semblaient surgir du fond de sa gorge. Et manifestement, son intervention intéressait au plus haut point les occupants de l'appartement... Le père de Sam, l'infirmière et le médecin, et une jeune femme que je ne connaissais pas mais qui avait l'air d'être la bonne, étaient présents. Ils se serraient tous, les uns à côté des autres, dans l'encadrement de la porte, et ils observaient Adriana.

C'était une très belle jeune femme, blonde et longue, de laquelle émanait une immense sérénité. Elle portait une interminable robe de lin blanc, brodée aux manches et au col, qui moulait son corps jusque sous sa poitrine, puis qui s'évasait, large, la couvrant bien plus bas que les pieds. Je me demandais comment elle faisait pour marcher avec ça dans les rues.

Elle venait de se mettre à soulever les mains au-dessus de Sarah comme si elle cherchait à lui arracher quelque chose d'invisible, et la petite manifestait d'ailleurs un inconfort : elle se tournait sur elle-même en grognant. En somme, Sam et moi, on s'était joints aux spectateurs, et on regardait la scène avec une véritable curiosité, se demandant ce qui allait se passer ensuite.

Mais l'expérience, quelle qu'elle soit, touchait à sa fin, et Adriana se releva, puis fixa interminablement Sam avant de s'avancer vers lui. Très silencieuse, elle souriait au reste de l'assemblée, comme une reine à sa cour. Elle n'avait pour l'instant pas l'air de m'avoir remarqué le

moins du monde. Et je me demandais si, par hasard, je ne serais pas devenu invisible sans m'en rendre compte...

— Samuel ! lui dit-elle d'une voix claire, en détachant le son de la fin de son prénom, et tendant les bras vers lui d'un geste ample et élégant.

— Adriana ! lui répondit-il sur le même ton, semblant happé par la vision de son amie.

Elle se tenait à cinq pieds de lui.

— Voilà longtemps maintenant que ta présence me manquait... J'espère que tu te portes bien, et que tu gardes l'espoir en ton cœur...

Là, je me dis que ça dépassait vraiment tout. Samuel connaissait des dingues, mais une comme elle, c'était quand même rare. Mais lui se contenta de se taire, et elle se tourna enfin vers moi :

— Vous êtes l'ami de Samuel, n'est-ce pas ? Le voyant ?

Et elle me sourit d'une manière éclatante et douce. Et moi, à l'intérieur, je me cramponnais à mes résistances : surtout, ne pas tomber amoureux...

— Non, balbutiai-je, déjà envoûté par le feu de son regard. Je ne suis pas voyant, mais télépathe...

— Vous avez raison de me corriger, ce n'est pas la même chose, me dit-elle gravement, comme si je venais de lui faire une remarque d'ordre fondamental. Mais télépathe, je crois qu'on l'est tous plus ou moins... Cela dépend de l'attention qu'on porte aux autres, et de la psychologie qu'on applique à ce qu'on perçoit. Je suppose que vous êtes quelqu'un d'une intelligence exceptionnelle...

— Je ne sais pas, fis-je, après un blanc d'au moins une minute.

Je n'avais pas saisi qu'elle s'attendait sérieusement à ce que je réponde par l'affirmative.

— Vous êtes modeste ? me demanda-t-elle avec un amusement calme, mais tout était calme en cette fille.

— Non ! Il te fait du charme, bêtas, plaisanta gentiment Sam. Bon, je vous laisse un moment, je vais m'habiller...

Il sortit, puis revint :

— On va dîner chez les parents de Terence, on sera de retour vers minuit, tu nous attends, princesse ?

Adriana sourit, mais resta silencieuse, ce qui ramena à la surface de ma conscience ma culpabilité de ne pas l'inviter à venir avec nous.

— Si vous voulez vous joindre à nous, fis-je, vous êtes naturellement la bienvenue...

— Merci, me dit-elle d'un air heureux. Je viendrai avec plaisir. Vos parents sont végétaliens, bien sûr ?

— Pas précisément, lui répondis-je, un peu mal à l'aise.

Déjà je me dis que j'ignorais complètement la différence qu'il y avait entre les « végétariens » et les « végétaliens », mais de toute façon, mon avis sur la question était que ne pas manger de viande était, avant tout, une façon de se mettre en scène par rapport à ces méprisables individus – dont moi – qui se nourrissaient de chair comme des bêtes.

— Vous m'excuserez, en ce cas, mais j'ai coutume de ne jamais me trouver à la table de personnes qui ne partagent pas mes convictions, fit-elle.

Je la regardai un peu ennuyé, sans savoir au juste quoi lui répondre. Elle reprit :

— Ce n'est pas une question de manque d'ouverture de ma part...

— Non, bien sûr, j'imagine, m'empressai-je de la couper, pensant qu'elle allait enchaîner après moi et continuer de parler, mais elle se tut.

Au bout de quelques longues secondes, je repris à mon tour :

— Mais je vous ai interrompue, excusez-moi...

— Je ne disais rien d'important, murmura-t-elle, et elle continua ensuite à se taire.

Je ne savais plus quoi dire, et elle, sans manifester le moins du monde qu'elle allait se remettre à parler, me regardait néanmoins avec une attention soutenue. Son visage, très lisse et pur, faisait penser à une cire vierge sur laquelle on pouvait tout écrire.

— Sam m'a dit que vous pratiquiez la méditation, lançai-je pour ranimer la conversation.

— Oui, pourquoi ? Vous aussi ?

— Non, pas moi. Enfin, plus maintenant, me corrigeai-je.

Là, si je commençais à vouloir attirer son attention en nous trouvant des points communs, j'étais vraiment mal embarqué.

— Vous avez pratiqué quelle forme ? me dit-elle.

Mais je ne pouvais rien lire de ce qu'elle pensait ni dans ses yeux, ni dans son esprit.

— Quelle forme ? repris-je après elle. Eh bien, la méditation normale...

— Huh, huh... Je vois. Longtemps ?

Elle souriait de tout son être.

— Pas très, admis-je.

— Plus d'une fois ? s'enquit-elle.

— Pas beaucoup plus, non, lui avouai-je, et elle se mit à rire, j'aurais cru des verres de cristal qui s'entrechoquaient.

— C'est impressionnant de se trouver avec vous, fis-je l'air blasé et séduisant, on dirait que vous réussissez à fermer votre cerveau à toute intrusion extérieure...

— C'est effectivement le cas, me dit-elle. Je trouve ça terriblement indiscret, les télépathes...

Je n'étais pas bien sûr qu'elle plaisantait, et sa remarque me mit assez mal à l'aise.

— Vous en connaissez beaucoup ? m'enquis-je, au fond un peu déçu de ne pas lui paraître hors du commun.

— Des comme vous, non, admit-elle. Mais c'est une tendance courante chez les jeunes hommes...

— Pas chez Samuel, ne pus-je m'empêcher de rétorquer, acide.

Je détestais qu'on ne soit pas sensible à ma personne et à mon charme certain.

— Qu'en savez-vous ?

Et ce fut ce moment-là qu'il choisit justement pour revenir dans la pièce. Il s'était vraiment mis sur son trente et un : un costume de cuir noir, un col roulé blanc, une écharpe de cachemire vert sombre ; moi, avec mon jean et ma chemise froissée, j'avais l'air, comme d'habitude, du cousin pauvre. Mais Adriana nous engloba tous deux dans une attitude de compassion universelle. Puis, elle alla jusqu'à Samuel et lui effleura les lèvres d'un baiser pour lui dire au revoir, avant de retourner s'asseoir au pied du canapé qu'elle avait déjà investi à son usage propre : un petit tapis de laine brodée, des livres dont les reliures étaient plus ou moins récentes, des feuilles de notes couvertes d'une écriture épatée et enfantine, un tricot en cours, vraisemblablement, au vu de l'ampleur, une sorte de châle, un portable évidemment, et un panier rempli de sandwiches et de fruits.

Quant à moi, j'étais sidéré et pétrifié par ce que je venais de voir. Ainsi, c'était elle la petite amie de Sam ! Et dire que je l'avais cru quand il m'avait dit qu'il était gay. Mais d'ailleurs, me l'avait-il vraiment dit, ou m'étais-je contenté de le présumer sans qu'il me détrompe ? Moi, pourtant, c'est le genre de suppositions que je me dépêcherais de contredire. Décidément, j'avais l'impression de le comprendre de moins en moins.

— C'est ta petite amie, alors ? lui fis-je à la seconde même où nous fûmes dans l'ascenseur.

— Tu es pas fou, non ! s'exclama-t-il.

De toute évidence je venais de lui dire quelque chose qu'il avait l'air de juger particulièrement impensable, rien qu'à voir la tête qu'il faisait.

— Mais elle t'a embrassé ! insistai-je. Elle embrasse tout le monde comme ça ?

— Non, mais moi, c'est pas pareil. C'est justement parce que ça ne tire pas à conséquence, tu vois...

Non, je ne voyais pas du tout, pensai-je.

— C'est quelqu'un de très ouvert, Adriana, et qui n'a pas peur de ses émotions. On s'aime beaucoup, c'est sûr. Mais elle, c'est une renonçante, de toute façon.

— Une quoi ?

— Une renonçante : elle a pris des vœux de chasteté. Elle fait partie d'une communauté spirituelle de renouveau.

— Mais tu ne connais que des dingues, Sam ! m'exclamai-je, en fait complètement indigné qu'une aussi jolie fille puisse décider de rester seule et que Samuel n'en soit pas absolument horrifié.

— Tu la trouves si dingue que ça ? me répondit-il sans prendre mal ce que je venais de dire, bien qu'à la réflexion ma déclaration englobât sa famille et ses amis...

— Non, hésitai-je. Mais par contre, c'est dommage.

— Ça, je suis d'accord avec toi. C'est bien la seule fille au monde avec laquelle je pourrais avoir envie de sortir.

— Mais elle n'a jamais eu personne dans sa vie ? insistai-je, et Samuel sourit, voyant bien que c'était ma propre déception qui me faisait parler.

— Ben si, moi, avoua-t-il.

On resta un moment à se taire. Sam, parce qu'il pensait à Adriana, et moi, parce que j'essayais de capter ce qu'il avait dans la tête. Je sais que j'aurais dû plutôt me mettre à réfléchir, j'avais, d'ores et déjà, bien assez d'éléments pour démêler ce qui était vrai, et ce qui l'était moins dans ce que racontait Samuel. Mais c'est irrépressible quand on est télépathe : on se dit toujours qu'il vaut mieux attendre encore un peu, avoir davantage d'informations avant de faire la synthèse de ce qu'on sait. Et finalement, on rate l'intervalle de temps qu'on avait de disponible pour se poser des questions et éviter de faire d'énormes erreurs par la suite. Exactement ce qui s'est passé avec moi.

En plus, je ne voulais pas donner à Sam l'impression que j'étais curieux de son passé. Après tout, quoi de plus normal que d'avoir une petite amie, et de rompre ? Cela m'était arrivé des dizaines de fois... Evidemment, que l'histoire le concerne, lui, particulièrement, changeait beaucoup de choses : parce qu'il était peut-être, ou peut-être pas homosexuel, parce que j'avais eu un gros coup de cœur pour Adriana, maintenant j'en étais certain et puis, en général, parce que tout ce qui se rapportait à Sam me paraissait présenter un intérêt exceptionnel.

En fait, sans m'en rendre compte, je devais être assez jaloux.

Objectivement, il ne se passait pourtant jamais quoi que ce soit de spécial dans sa vie à lui, et avec ça, d'une façon totalement inexplicable, il donnait l'impression exactement contraire : de vivre sans cesse des choses trépidantes. Je supposais, je pense, à juste titre que ça venait de sa personnalité, et de rien d'autre... Tout ça parce qu'il avait sa façon à lui d'attendre chaque chose à venir comme si elle était destinée à changer le cours de son existence. Rien n'était indifférent ou monotone, tout était extraordinaire, et d'un intérêt fantastique. Et c'était ça, plus qu'Adriana ou que sa fortune, que je lui enviais. Peut-être était-ce d'ailleurs ce qu'en réalité j'étais venu chercher auprès de lui, sans en avoir conscience, bien évidemment.

Je l'observais tandis qu'il conduisait sa fabuleuse petite Porsche étincelante qui filait comme un œuf argenté sur l'autoroute. Un sourire flottait indistinctement sur ses lèvres, et son esprit se calmait dans la vitesse et l'attention que lui demandait la voiture.

Je déteste les gens qui conduisent trop vite, ça m'angoisse. Et ça, un conducteur le sent immédiatement, donc bien sûr Sam jouait sur ma nervosité en accélérant, doublant et traçant comme une anguille entre les obstacles, tout en me jetant des coups d'œil destinés à me rassurer, comme quoi il avait la situation parfaitement en main. D'une certaine manière, ça pouvait aussi expliquer que je ne me sente pas forcément très à mon aise dans ce bolide, pour faire posément le point sur ma vie et sur ce que j'avais appris de Sam.

— Et tu la connais depuis longtemps, Adriana ? finis-je par demander.

— Depuis l'enfance. On était à l'école ensemble. Elle a toujours été ma meilleure amie. Je me rappelle même que, à une époque, elle dînait tous les soirs à la maison...

— Et elle était déjà végétalienne ? l'interrogeai-je avec un zeste de dérision dans la voix.

— Non, petite elle était crudivore, comme ses parents.

— Crudi-quoi ?

— Elle ne mangeait que des trucs crus. Tu n'es jamais sorti de ta campagne, toi, dis donc !

Non, pensai-je. C'est vrai, moi, à dix ans, je mangeais des chips, des hamburgers et du beurre de cacahouète... Il reprit :

— Je l'admire vraiment, c'est une personnalité très forte et absolument indépendante, elle ne dépend de l'opinion de personne, elle suit sa voie avec une certitude totale. C'est bien simple, moi, chaque fois que je l'entends en parler, j'ai envie de réformer tout dans ma vie jusqu'au moindre détail.

Je ne m'arrêtais pas à l'habituelle déclaration d'intention de Sam. C'est fou le nombre de personnes qu'il aurait eu envie d'imiter, si seulement il avait pu. Mais malheureusement, il était obligé de ne rien changer à son existence, sans doute le fait d'une malédiction...

— Alors c'est de ses parents que lui vient toute sa philosophie de vie ?

— Non ! s'exclama-t-il. Adriana, c'est une nature à part. Ses parents, ce sont juste des écolos, Adriana, tu peux pas savoir, elle sait tout faire elle-même. Elle coud ses vêtements, elle construit ses meubles, elle cultive ses légumes...

— Et comment ça se fait qu'elle ait atterri dans une école primaire de luxe à New York ?

— C'était la fille de la sœur du directeur de mon école. Un jour, elle est venue voir son oncle, elle avait huit ans, et elle a demandé à rester étudier là-bas. Elle n'a jamais été très attachée à ses parents. Tu sais, les enfants étaient un peu élevés en commun dans la ferme où elle vivait et, à quatre ans, elle était aussi autonome que nous aujourd'hui, à plus de vingt... Et elle est d'une intelligence brillante, en plus, tu sais...

— Elle fait des études ? demandai-je, m'en voulant immédiatement de donner à Sam l'impression d'avoir un seul et unique critère pour évaluer l'intelligence : celui correspondant à la voie que je suivais moi-même.

— Eh bien, oui. Mais pas à l'université, soupira-t-il.

Et il reprit d'un ton calme et pédagogique :

— On ne peut pas tout étudier dans ce genre d'endroits, tu comprends. Et ce qui intéresse Adriana, ce sont les sciences psychiques.

— La psychologie, tu veux dire ? l'interrompis-je.

— Non, je veux dire ce que j'ai dit, répéta distinctement Sam. Elle étudie la médiumnité, l'astrologie, la géomancie, les sciences occultes égyptiennes et celtes, et elle pratique le channeling, la méditation transcendante bien sûr, et les Raja et Bhakti-Yoga... J'oublie sans doute encore plein de choses, et il me fit un petit sourire du coin de la bouche, comme si voir la tête que je ne pouvais m'empêcher de faire était décidément la chose la plus drôle qui lui était arrivée récemment.

— Ça a l'air intéressant, finis-je par articuler.

Mais les « études » d'Adriana me faisaient irrésistiblement penser au cursus d'Harry Potter à Poudlard.

— Ah ! j'oubliais, ajouta-t-il. Elle étudie avec moi le sanscrit, mais elle, c'est pour lire les textes fondateurs de l'astrologie karmique hindoue...

— Et toi, c'est pour quoi ? lui dis-je, me rappelant qu'il ne m'avait pas vraiment répondu vingt-quatre heures plus tôt quand je lui avais déjà posé la question.

— Une intuition, je me suis dit que ça pourrait m'être utile...

Il me sourit béatement, sans rien ajouter. Mais mon idée était faite : il faisait du sanscrit pour avoir une raison de voir Adriana régulièrement. Et pas une seconde je ne supposai que je tournais un peu à l'obsession, parce que j'avais, moi-même, extrêmement envie d'inventer n'importe quoi pour avoir l'occasion de la rencontrer souvent. Je crois, sans m'avancer, pouvoir dire que j'étais en train de tomber amoureux d'elle. Mais la question qui se posait toujours avec moi était de savoir si mes sentiments me venaient bien de moi, ou si, par hasard, ils m'étaient envoyés par cette charmante jeune fille qui, selon moi, ne « renoncerait » pas longtemps.

OceanofPDF.com

Sam s'arrêta devant un fleuriste en me recommandant de parler grec ancien, puisque c'était la seule langue étrangère que je connaissais, si un flic s'approchait et voulait embarquer la voiture. Et moi, je me mis à réfléchir au bien-fondé d'un régime alimentaire par rapport à un autre. C'est vrai que Pythagore, Proclus ou Plotin étaient de purs végétariens, eux aussi. Peut-être que si j'avais été un étudiant vraiment convaincu, lire leurs écrits m'aurait incité à faire comme Adriana, et à ne manger que des céréales que j'aurais broyées moi-même, des légumes et des fruits fraîchement cueillis... Et comme une pensée absurde en amène une autre, je me mis à me demander, avec un intérêt redoublé, ce qu'elle pouvait bien mettre dans ses sandwiches, vu qu'elle ne mangeait ni beurre, ni fromage, ni viande non plus évidemment.

Sam ressortit de la boutique avec un bouquet grandiose devant lequel je savais que ma mère allait s'extasier infiniment. Et bien sûr, ça m'énerva prodigieusement. C'est facile de faire la conquête des gens quand on a de l'argent, me dis-je avec dédain. Mais Sam n'était même pas conscient que tout était différent pour lui. Différent de la vie des gens normaux comme moi, par exemple.

— Moi, je pense que c'est par snobisme qu'elle ne mange pas de viande, ta copine, fis-je aussi bien pour voir la réaction de Samuel que pour continuer de parler d'Adriana, car je sentais bien qu'il n'était pas du tout disposé à le faire, à ma vive déception... C'est des excentricités de gens riches, ça... Si tu travailles, tu as faim, et tu ne peux pas avaler quatre brins de ciboulette en guise de repas.

Il me regarda l'air profondément ennuyé et se contenta d'allumer la radio qui se brancha directement sur une station où passait quasiment en permanence des annonces de gens qui se perdent, se recherchent et se donnent des rendez-vous sous des pseudonymes, dans New York, la

nuît surtout, semblait-il. Manifestement, Samuel me signifiait qu'il jugeait que j'avais passé les bornes avec mes jugements catégoriques sur tout.

— Enfin, vous êtes là !

Ma mère m'ouvrit largement les bras. Elle nous attendait sur le pas de la porte, mais pourtant, nous n'étions en retard que de quelques minutes. Elle se disait : « Terence, si tu crois que tu vas faire une chose pareille à ta propre mère, tu te trompes... Jamais je ne te laisserai mal tourner. Tu es mon fils, souviens-toi... Et je sais bien que tu es normal, je ne peux pas, moi, avoir engendré un monstre ! » Tout à fait le genre de pensées qui me donnaient envie de devenir gay à la minute et elle souriait aux anges, en fixant hypocritement Samuel avec une bonté intense dans le regard.

— C'est un plaisir, jeune homme, de vous accueillir. Les amis de mon fils sont les miens, lui dit-elle.

Je n'étais pas très sûr, mais il me semblait bien avoir déjà entendu une phrase de ce genre aujourd'hui. Et du coup, je m'expliquai la réserve réfrigérée du père de Sam. Il avait dû croire, en me voyant un matin chez lui, que j'étais le nouveau petit ami de Sam. Décidément, c'était mon jour.

— Merci, chère madame, de me recevoir chez vous, fit Sam en tendant les fleurs à ma mère.

Et elle minauda de façon ridicule en lui faisant répéter et confirmer quinze fois que c'était bien pour elle. Samuel n'y voyait que du feu, et il insistait que si, c'était bien pour elle qu'il avait apporté cette gerbe, et ma mère roucoulait, s'extasiait dans sa langue natale, tout en l'appelant « fils de pute » entre deux « Che bella ! », mais de toute évidence, Sam ne comprenait pas, sans doute qu'il ne parlait pas l'italien...

Si elle ne m'avait pas tellement énervé, je crois que je serais mort de honte. Cela dit, d'une part, j'étais préparé à m'attendre au pire, donc ça me rendait très calme, et de l'autre, j'imaginais bien que la soirée ne serait pas de tout repos. Alors, commencer par crier dès notre arrivée me paraissait grandement au-dessus de mes forces.

Il y avait, comme j'avais prévu que ce serait le cas, la famille au grand complet dans le salon : entre mes quatre frères et sœurs, leurs

époux, épouses et enfants respectifs, on était près de vingt. Et chacun me contemplait d'un air de réprobation conspiratrice. Sans doute que maman, sous le couvert de ne prévenir personne, avait dit à tout le monde que « j'en étais », et qu'il fallait que ça change... Mais au moins s'expliquait-on ce que j'étais allé faire à la fac.

Naturellement, Shirley était là. Ma mère me tira la manche :

— J'ai pensé que ça te ferait plaisir que je t'invite.

— Merci beaucoup, maman, lui dis-je, pour le coup vraiment accablé.

Samuel, qui avait saisi mon expression épouvantée et ne perdait jamais une occasion d'avoir de l'humour, se précipita vers elle, et la prit affectueusement dans ses bras, en lui demandant pardon de m'avoir détourné d'elle. Ce petit intermède suscita un silence palpable.

Finalement, tout le monde s'assit. Ma mère allait de l'un à l'autre avec l'apéritif : les verres d'une main, trois à la fois – elle était rodée –, et les gâteaux salés de l'autre qu'on achetait au quintal et qui avaient le goût inimitable d'un papier macéré dans des olives noires. C'était les mêmes depuis que j'étais petit. On était une famille nombreuse et on recevait beaucoup d'amis, il fallait donc faire des économies... Sam, quant à lui, et sans cesser de sourire, dévisageait, un à un, les membres de ma famille, et pour la première fois de ma vie je ne les voyais pas comme moi mais comme Sam les voyait : des gens très communs, assez embarrassés d'eux-mêmes, se cherchant une attitude dégagée, mais ayant l'air très affectés et, au fond, un peu idiots.

Le regard de Samuel s'arrêta particulièrement sur ma sœur Gina, qui, physiquement, me ressemblait beaucoup, à la réserve près qu'elle était d'une extrême vulgarité, et la guêpière qui lui rehaussait les seins jusqu'à la hauteur du menton n'arrangeait rien. Elle rendit son observation vigilante à Sam, et en fin de compte, ce fut lui qui baissa les yeux, comme s'ils s'étaient déjà vus quelque part, mais Dieu sait où.

Je me demandais si je lui semblais différent d'eux tous. Je dois avouer que je l'espérais en tout cas, en le voyant s'emplier les yeux de la laideur tout à fait remarquable de nos meubles, de nos bibelots, et de notre maison en général. Il pensait que chaque chose était si quelconque et si dépourvue d'harmonie que ça en devenait

stupéfiant : les poupées de porcelaine épaisse, noyées dans leurs jupons poussiéreux, les livres, bien en évidence, sauf que, malheureusement ils émanaient clairement de la sélection du *Reader's Digest* , à l'exception notoire de quelques Danielle Steel. Il y avait quelques croûtes peintes à l'huile qui pendaient aux murs, et puis des assiettes à motifs folkloriques mais sans origine précise, et, bien sûr, un immanquable portrait stylisé du pape qui trônait au-dessus de la cheminée, nous surveillant tous de sa bienveillance immobile. Incroyable, se répétait-il, alors ce genre d'endroit existe vraiment...

Shirley s'était assise près de lui, sur le bras du fauteuil qu'il occupait. Moulée à éclater comme elle l'était en pull et en pantalon, j'eus l'impression qu'elle n'était plus aussi jolie que dans mon souvenir, elle ressemblait juste à une petite allumeuse, quoique chrétienne du septième jour...

Une fois le service fait, ma mère entama enfin la conversation.

— Vous faites des études comme Terence, je crois ?

— Oui, mais je ne sais pas encore très bien de quoi, ironisa-t-il.

Comme on aurait pu s'y attendre, sa plaisanterie fit un bide total. Ma mère sourit, très crispée, et reprit, faisant un effort visible sur elle-même pour continuer à se montrer aimable.

— Mais vous vous destinez à quelle profession, exactement ?

— Je ne sais pas au juste, répondit Sam. Vous savez, rien ne presse, et je crois que c'est le genre de décision qu'il faut laisser mûrir. Personnellement, je ne me sens pas prêt à m'engager de façon définitive dans quelque chose, ça me fait peur...

Ce type m'affolait. Devant un tribunal de crocodiles, il aurait encore cru qu'il s'agissait d'être sincère et d'exprimer profondément ses idées sur la vie.

— Mais vous vivez de quoi ? demanda ma mère, qui déguisait à peine son mépris.

— Je vis de mes rentes, chère madame...

Sam, pour le moment, demeurait calme, mais je savais qu'il ne trouvait plus l'atmosphère aussi amusante qu'au début.

— Des rentes de placements boursiers. Les miens d'une part, et ceux de ma famille, naturellement. Vous savez, soupira-t-il, et je commençai, vu son ton de voix, à m'attendre au pire, nous, les

privilegiés, on n'a pas exactement la même perspective du temps et du sens de la vie que ceux qui vivent au jour le jour, en gagnant leur pain. Même si je trouve ça tout à fait admirable, ne vous y trompez pas.

Shirley souriait largement à Sam, toute prête à retomber amoureuse pour la vie. J'aurais pu me lever et la frapper, mais Samuel, la voyant si bien réagir à son compte en banque présumé, la flattait du bout des doigts comme un petit animal, de façon carrément indécente, sans qu'elle ose rien dire.

Ma mère, de son côté, jetait des œillades assez paniquées à mes frères aînés. Personne, au fond, ne savait comment réagir devant ce gosse de la « haute » qui avait perverti le petit frère.

— Et que faites-vous toute la journée ? Vous réfléchissez à votre avenir ? Ou peut-être vous épluchez vos relevés de rentes ?

Ma mère cherchait à être blessante, malheureusement, elle n'était qu'assez pitoyable.

Samuel sourit.

— Non, pensez-vous, il y a des comptables pour cela. Non, en ce moment, pour ne rien vous cacher, je dors beaucoup. Je suis quelqu'un de très nerveux, et il n'y a que ça qui m'équilibre...

Et il n'ajouta rien de plus.

Durant tout le repas, Samuel continua de ne pas dire le moindre mot, il se contentait de stricts « merci », et « s'il vous plaît », pour accompagner les plats. En plus, crime entre tous, il chipotait vaguement le contenu de son assiette du bout d'un couteau sans manger plus d'une bouchée ou deux de ce qu'on lui servait.

N'en pouvant plus, ma mère me pria de la suivre dans la cuisine. Elle expliqua longuement à Samuel qu'elle avait besoin de mon aide pour atteindre un plat en laiton qu'on rangeait au-dessus des placards, et que c'était trop haut pour elle, et que j'étais grand et surtout que le laiton ne transmettait pas la chaleur, contrairement à l'argent, ou à l'inox... Samuel acquiesçait, manifestait sa compréhension, se demandant de toute évidence où elle voulait en venir, et si je ne l'avais pas interrompue, en l'entraînant presque de force dans la cuisine, on y serait encore.

— Qu'il est mal élevé, ton ami ! s'exclama-t-elle, sans même prendre la peine de pousser la porte et, vu le silence de mort qui régnait dans la salle à manger, c'est sûr que Sam n'allait pas perdre une miette de

sa diatribe, non plus que les vingt-trois autres personnes présentes dans la pièce, d'ailleurs.

J'écoutai patiemment la litanie de reproches en me demandant comment j'avais fait pour sortir du ventre de cette femme alors que je lui ressemblais si peu. Après tout, j'avais peut-être été adopté...

Un peu après le dessert, Shirley demanda à me parler en privé quelques minutes. Ça ne me tentait guère mais Sam avait finalement entamé une conversation avec mon père pour le convaincre de participer à l'Entreprise Inter-Individuelle et je me dis que j'avais aussi bien un quart d'heure à perdre, parce que avant que mon père comprenne de quoi il s'agissait, ça prendrait un certain temps.

On quitta cette chaleureuse assemblée peu après dix heures, mes frères étaient muets et graves, ma mère au bord de l'asphyxie et moi, je me jurai de ne plus remettre les pieds dans cette maison avant un bon moment.

Sam, dans la voiture, ne souriait plus, et moi, je n'avais aucune envie de jouer de ma télépathie pour savoir ce qui lui passait dans la tête. Pour une fois je voulais parler avec lui. Revoir ma famille à ce moment précis de mon existence me faisait l'effet d'un tournant, j'étais assez sûr de moi pour m'avouer que je ne me sentais plus rien de commun avec eux.

— Et elle te voulait quoi, Shirley, pour finir ? s'informa-t-il.

Je sentais que ça ne l'amusait même pas, pourtant, vu ce que j'allais lui dire, ça aurait pu...

— Elle avait décidé de...

— De quoi ?

Je ne savais pas très bien comment présenter la chose.

— Eh bien, tu te rappelles que tu lui as dit que j'étais devenu homo ? Sam acquiesça.

— Disons qu'elle a voulu provoquer en moi une sorte de choc psychologique.

— Waouh... Et alors ? C'était sa première fois, j'espère ?

Il comprenait si vite que parfois j'en restais sidéré. C'était assez grisant comme sensation : deux esprits qui communiquent sans mots... comme si, lui aussi, avait été télépathe. Pourtant, je savais bien que c'était tout autre chose qui était en jeu, mais quant à me formuler quoi, je ne voulais même pas essayer.

— Non, et vu sa façon d’agir, ce n’était pas la deuxième non plus, lui dis-je sobrement. Samuel me regarda, l’air dépassé par l’humanité souffrante.

— Et dire que je croyais que c’était une fille sérieuse, badina-t-il. C’est décevant, en somme. Tu vois, on croit pouvoir faire confiance aux gens, et...

Et nous partîmes ensemble d’un éclat de rire qui nous défoula complètement de la tension de la soirée. Je me sentais expulser toute ma vie, tout mon passé, et Sam, de son côté, laissait derrière lui l’impression légèrement désagréable d’un mauvais moment. A mesure que les minutes passaient, je le voyais d’ailleurs récupérer son équilibre inaltérable. Et je crois bien que je commençai à l’admirer.

— Où es-tu, le chien noir... Je t’ai attendu à l’heure prévue à l’endroit habituel, et tu n’es pas venu... J’y serai jusqu’à trois heures cette nuit... Message du défunt sans passé au chien noir. Je répète... »

Sam, après avoir écouté avec attention la voix synthétique, consulta sa montre.

— C’est toi, le chien noir ? dis-je innocemment.

Mais Sam, bien sûr, fit semblant de ne pas avoir entendu ma question, et commença à me parler d’une chanson qui avait totalement bouleversé sa vie. Sans lâcher le volant, il attrapa une clé USB sous son siège, la brancha, manipula une douzaine de boutons qui s’éclairaient puis se mettaient en veille dans des tons pastel, et enfin, la voix de Judy Garland chantant *Over the rainbow* emplît l’habitacle de la voiture. Je le regardai avec stupeur : tant de technique pour un si maigre résultat... Moi à cinq ans, *Le Magicien d’Oz* m’endormait, inutile de dire que ça ne s’était pas arrangé avec le temps. Mais Samuel, pour la troisième fois aujourd’hui, s’était mis à pleurer. L’émotion, sans doute, était trop forte...

Je ne comprenais décidément rien à ce type : il avait la vie d’un décafé pervers et un cœur et des goûts d’enfant sage. Les gens sont bizarres à avoir tant de facettes à l’intérieur d’eux-mêmes. Je pris le parti de me taire à mon tour. De toute façon, je ne savais plus trop où j’en étais de mes critères : c’était commode d’avoir une famille à laquelle s’opposer, mais en dehors de chercher à tout prix à ne pas

leur ressembler, je ne m'étais au fond jamais demandé ce que je voulais être, moi.

— Tu as compris que je connaissais ta sœur, je pense ? me dit Sam après un moment, dans le blanc où le lecteur se remettait en position initiale pour jouer en mode « répétition » la chanson fétiche de Sam...

— Oui, fis-je, par avance agacé. Et a priori, je préfère ne pas savoir d'où... Je sais qu'elle a une double vie, mais je le sais par télépathie, et elle ne m'en a jamais parlé.

Sam me contempla, l'air hésitant, en souriant, mais il y avait quelque chose qui tenait à la fois de la pitié et de l'inquiétude dans ses yeux.

— Terence, commença-t-il, excuse-moi de te dire ça, mais ce n'est pas la peine d'être télépathe pour s'apercevoir qu'elle a une drôle d'allure, ta sœur. Il n'y a qu'à la regarder. Et au cas où ça ne suffirait pas, tu peux l'écouter parler aussi, elle connaît des trucs qui sont des références dans l'underground. Mais pas ailleurs, tu vois...

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ? dis-je en me retournant vers lui, au fond assez humilié de la justesse de sa remarque.

— Eh bien, qu'il ne faut pas que ça te rende aveugle... d'avoir un don de double vue, me répondit-il, mais sa voix était empreinte d'une très grande sympathie, dont je me serais volontiers passé.

— Je t'explique : si tu découvres, par télépathie, des infos évidentes pour toute personne un peu attentive à ce qui l'entoure, tu ne fais que remplacer une faculté normale par une autre plus compliquée, mais dont le rôle est équivalent.

— Personne dans ma famille ne le sait ! me défendis-je.

— OK, mais là, tu prends des cas extrêmes. Ils sont un peu... Excuse-moi d'être franc, mais ils sont complètement bouchés. C'est comme de croire qu'on est ensemble, il faut le vouloir à tout prix, et ne pas me regarder. Ni te regarder, non plus, d'ailleurs, ajouta-t-il assez amusé.

— Et pourquoi ? fis-je, vexé.

Ce n'était pas tellement que je veuille qu'on me prenne pour un homosexuel, mais ça me déplaisait de ne pas pouvoir être, dans l'absolu, tout ce que je voulais.

— Je ne peux pas te dire, Terence... C'est une question d'atmosphère. Il y a quelque chose en toi de profondément droit, de

sain, d'innocent...

— En clair, tu me prends pour un imbécile, conclus-je.

— Non, je n'ai pas dit ça, sourit Sam, mais il recommençait, fébrilement, à se passer la langue sur les lèvres.

Ce qu'il faisait toujours quand il s'amusait terriblement, sans pouvoir l'avouer.

— Tu as l'air d'un... d'un étudiant. On sent en toi une sorte de manque d'expérience de certains milieux, et un grand amour du savoir, de la connaissance... Tu vis un peu dans tes livres. Au fond, la réalité ne t'intéresse pas trop.

— Si, au contraire, elle me passionne, lui rétorquai-je.

— Alors, dans ce cas, fit-il après avoir réfléchi un moment, pourquoi veux-tu te débarrasser de ta télépathie ?

— Parce que je veux vivre en paix à l'intérieur de moi-même. Et tu vois, par exemple, j'en ai marre des scènes d'orgies dans lesquelles j'aperçois ma sœur...

— Bon d'accord, admettons. Mais qui te dit qu'au fond, elle n'est pas rien qu'une fille qui fantasme ? Il y en a aussi des masses. Comment tu sais qu'elle vit tout ça réellement ?

— Tu changes de sujet, lui reprochai-je, mais c'était sans doute parce que je ne savais pas quoi lui répondre.

— Je ne change pas de sujet... Ce que je me demande, Terence, et pardon d'être si direct, c'est si, par hasard, tu ne serais pas tout simplement quelqu'un de très intuitif, avec une mémoire d'observation tout à fait hors norme mais qui, tu vois, au fond, n'assumerait pas trop...

Et là, il hésita, puis reprit :

— Un peu comme si tu avais des désirs inconscients, et que tu imaginais, pour te récupérer de tes propres fantasmes, qu'ils te viennent d'autres personnes... Et de ce fait, le plus sincèrement du monde, tu te crois télépathe.

Je ne savais plus quoi dire. Je me sentais très mal, comme pris dans un tourbillon intérieur. Pourtant, il avait tort. Mais comment le lui prouver ?

— Et ta sœur ? Je l'aurais su comment ? lui dis-je dans un éclair d'illumination.

— Tu m’as peut-être entendu parler avec quelqu’un, il y a des années de ça. Ou une association d’idées... Je ne sais pas. Je ne fais que des suppositions, Terence, ne le prends pas si mal ! Je t’aime bien, et je trouve que tu es vraiment quelqu’un qui sort de l’ordinaire, c’est pour ça que je préfère être honnête.

J’étais très touché de la confiance de Sam, et de l’affection qu’il me témoignait, mais je savais bien que je n’étais pas comme les autres. Que j’en aie envie ou pas.

Toute ma vie, ça avait été le même combat : de me dire alternativement que je me racontais des histoires et d’avoir, ensuite, la preuve flagrante de ma télépathie. J’avais une foule d’exemples, sans chercher plus loin que Shirley... Admettons que ce soient mes fantasmes, mais je l’avais d’emblée, et bien trop facilement, imaginée au lit pour qu’elle soit véritablement la fille prude et sans expérience qu’elle prétendait être. Et elle s’était bel et bien révélée conforme à mes visions.

Progressivement, avec la voix nasillarde de Judy Garland en fond, j’en venais à la conclusion qu’il fallait, à tout prix, convaincre Sam. Je ne supporterais pas de me retrouver, à nouveau, sans personne à qui parler et qui me croie effectivement. Il était le seul. Et c’est là que j’eus une idée fabuleuse : je me mis à visualiser des tables de jeu, des jetons noirs et rouges, des croupiers, des roues qui tournent, comme celle de la fortune...

— Et si on allait au casino, Sam, et que je te fasse gagner, tu croirais que je suis vraiment télépathe ?

Nous étions à un feu rouge, et Samuel se retourna lentement vers moi, l’air pris de court.

— Ecoute, je ne sais pas, hésita-t-il. Je croyais que c’était contre tes principes ?

— Je m’en fous de mes principes. Ils sont morts ce soir, fis-je presque douloureusement.

Je me sentais dans la peau de quelqu’un prêt à tout pour tenter une dernière fois sa chance...

— Bon, comme tu veux, alors, soupira-t-il.

Et il tourna comme un diable dans la voie inverse à celle que nous suivions.

Je voyais, par la vitre de la voiture, défiler les avenues, les boutiques closes, les lumières alternatives des publicités, et la certitude que Sam serait bientôt obligé de me croire me réconfortait. C'est alors que j'eus la tentation de faire une petite excursion dans son esprit, histoire de voir s'il était quand même troublé par ma façon de ne pas douter que mon don existait réellement.

Sauf que dans son cerveau, il n'y avait qu'une phrase en boucle : « Je l'ai bien eu, je l'ai bien eu... » Je me tournai vers lui, son visage était inspiré et fermé, et il me souriait, de temps à autre, l'air compréhensif, mais un peu triste.

Quel foutu comédien, pensai-je.

— Ça va, Sam, lui dis-je. Tu as gagné, on va au casino. Inutile de tirer une gueule pareille...

— Je t'aime vraiment beaucoup, Terence, me sourit-il, tout à fait radieux.

De l'extérieur, l'endroit dans lequel m'emmenait Sam ressemblait davantage à un quelconque club privé qu'à l'idée que j'avais des grands casinos de bords de mer où, à travers de hautes vitres Arts déco, on aperçoit des hommes hâves et désaxés transpirer dans des fauteuils en cuir, avec à leurs côtés de magnifiques créatures en lamé qui suivent du regard, enfiévrées, la distribution des cartes, un interminable porte-cigarette à la main...

Cela dit, ma télépathie me donne un naturel agréable : il suffit que je pénètre quelque part pour me demander pourquoi je n'y suis pas venu plus tôt, voire pourquoi je n'y ai pas, d'ores et déjà, passé la totalité de mon existence. Samuel me regardait en souriant, mais sous son air impassible, il se demandait avec une angoisse incommensurable si on allait me laisser entrer dans cette tenue. C'est vrai, se disait-il, il est invraisemblable, ce Terence, il passe son temps dans des fringues qui font qu'on ne peut l'emmener nulle part.

Il passa peut-être un quart d'heure à parlementer avec le videur pour qu'on accepte de me laisser rentrer. Mais il avait tellement peur que je change d'avis et que je refuse de venir jouer qu'il ne proposa pas qu'on retourne à la maison récupérer le smoking, il préféra allonger des pourboires exorbitants à tous les gardiens du seuil.

— N'aie pas peur, surtout, me dit-il lorsque, enfin, on entra dans la grande salle illuminée d'appliques à volutes qui avaient la forme du sigle « dollar » en trois dimensions.

— Non, non, ça va, lui souris-je.

L'expérience commençait à m'amuser vu que dans la salle il y avait, effectivement, de belles femmes accoudées aux tables, exactement comme dans les films.

— Qu'est-ce que tu préfères ? me demanda-t-il fébrilement.

Ne sachant trop que répondre, je jetai un petit coup d'œil dans son esprit à lui, et bien mal m'en prit, tellement l'angoisse avide qui y régnait était violente : on aurait dit que Sam jouait sa vie, rien de moins. Il attendait ma réponse comme Abraham espérait un signe du Seigneur. Du coup, je n'arrivai pas à prononcer un mot. A la fin, il s'agaça :

— Enfin, il y a bien un jeu qui t'attire, me dit-il, les yeux luisants de convoitise.

Nul doute que, lui, était aimanté par tous à la fois.

— Je ne sais pas, hésitai-je. Mais à la vérité, c'était surtout parce que je ne connaissais les règles de jeu d'aucun. Sam ferma les yeux, manifestement il priait pour que j'aie une illumination.

— La roulette ? dis-je finalement.

— D'accord, susurra-t-il.

Et il glissa jusqu'à une table excentrée où une immense roulette argentée hypnotisait de malheureux individus qui ne trouvaient la force de se lever que pour aller chercher des jetons supplémentaires qui les ruineraient davantage. Je sentis pour eux une compassion immense : j'aurais voulu faire gagner tout le monde. Je ne supportais ni leur angoisse, ni leur chagrin.

Dans l'ensemble je suis plutôt plus sensible à certaines détresses qu'à d'autres, mais je n'ai jamais réussi à découvrir quels critères me font réagir. Je pensai, à juste titre, que ce n'était pas le moment d'interroger Sam sur cette question existentielle. Ça attendrait un peu.

Il m'installa à la table avec tous les soins d'une mère, et se mettant derrière moi, attendit que j'aie une initiative. Il se répétait : ne rien forcer, ne rien presser. Le type en face de moi hurlait à l'intérieur de lui-même : Rouge ! Rouge ! Rouge ! Et celui à côté psalmodiait : Noir ! Noir ! Noir ! Et la boule courait sur la piste circulaire comme une petite fille sautillante et facétieuse. Pour finir, ils m'énervèrent tous les deux, et je me mis à penser plus fort qu'eux : Zéro. Ce qui signifiait, en d'autres termes : Vert. Et le croupier annonça cette horrible couleur qui n'avait qu'une chance sur trente-sept de se produire, et qui tomba comme un couperet cinq fois de suite, parce que je voulais vérifier que c'était bien mon esprit qui commandait la trajectoire de cette coquine petite boule pour laquelle je me sentais, soudain, une affection débordante. Sam me prit à part :

— Alors ? m’interrogea-t-il. Je mis un moment avant de lui répondre, c’était tellement agréable de le sentir complètement ouvert à moi, comme si je tenais son destin entre mes mains.

— C’est moi qui dirige la boule... par ma pensée, fis-je sobrement.

J’attendais avec excitation sa réaction.

— Comment tu fais ça ? Tu pratiques aussi la télékinésie alors ? s’éclaira-t-il.

— Oui, vaguement, répondis-je, pensant que ma connaissance du grec m’était décidément utile pour comprendre à quoi il faisait allusion, en l’occurrence la capacité de bouger les objets à distance, selon ma volonté.

— Formidable, expira-t-il.

Mais en fait, je n’étais pas très à l’aise parce que je n’avais pas la moindre idée de la façon dont j’avais fait ça. Ce qui signifiait que les choses pourraient aussi bien se retourner contre moi sans que j’en comprenne la raison. Ce qui ne manqua pas d’arriver, et Sam, décomposé, me prit à part à nouveau, une demi-heure après :

— Mais qu’est-ce que tu fous ! Tu ne te rends pas compte, j’ai déjà perdu une fortune, là...

On dit qu’au moment de la mort, on revoit toute sa vie en flash-back, là, c’était presque pareil, sauf que je me contentais de revoir la scène de la dernière demi-heure en boucle. C’est simple, chaque fois que je misais sur quelque chose, c’était l’inverse qui sortait. Et je me sentais pris du désir irrépressible de miser encore et encore et mon cœur battait à se rompre. Mon dos et mes mains étaient en sueur, mais rien n’y changeait : je voulais jouer, sentir mon destin dépendre d’une toute petite chose ronde et aléatoire. J’aimais l’idée qu’elle pouvait m’être, tour à tour, fidèle, puis me haïr, sans raison...

Sam me secoua sur place, à dix pieds de la table de jeu où il avait réussi à m’entraîner, et j’eus soudain l’impression de m’extirper d’une transe.

— Je crois que je capte l’esprit de toutes les personnes présentes à la fois, Samuel, finis-je par lui avouer.

Je sentais toujours le désir puissant de retourner perdre à la table. Rien d’autre ne comptait.

— Et ce qu’il y a de plus présent en ces gens, continuai-je, c’est moins ce qu’ils vont jouer que le fait de continuer à parier. Je n’arrive

pas à me concentrer sur la boule...

— Mais fais un effort, enfin ! s'exclama-t-il, à voix si haute que plusieurs personnes tournèrent la tête, ce qui est, en soi, un exploit dans un casino où les gens sont plutôt polarisés par leur avenir immédiat.

— Je n'y arrive pas ! lui articulai-je, vexé, mais cette fois complètement dégrisé.

C'est vrai, à la longue, il avait l'air de considérer qu'il me demandait une chose totalement évidente, eh bien non, ce n'était pas le cas. C'est très difficile de faire abstraction de quinze idées qui vous sautent dessus pour se concentrer sur une qui émet nettement moins fort que les autres. Mais Sam se taisait, il cherchait un moyen de conjurer le sort, et, manifestement, il était motivé pour le trouver.

— Comment tu as fait, les premières fois où ça a marché, quand on ne jouait pas ?

Je sentis peser tellement d'amertume dans cette seconde partie de phrase que c'en était presque pathétique...

— Je ne sais pas, admis-je à regret.

Comme je lui avais presque fait perdre cinq mille dollars, j'estimais que je n'avais pas le droit moral de lui mentir sur ma prétendue télékinésie.

— Comment ça, tu ne sais pas ! s'exclama-t-il.

Et il respira profondément, je crus d'abord qu'il allait se mettre à pleurer, mais en fait, non, il était seulement concentré. Il reprit :

— D'accord... Admettons, tu ne sais pas. Qu'est-ce qui t'a décidé à vouloir que le zéro sorte ?

Je regardai par la fenêtre, pris d'une nostalgie soudaine pour la vérité et l'idéal. Je ne savais pas pourquoi, mais tout me semblait futile et tellement vain que j'avais envie d'éclater de rire, comme si tout allait se dissoudre autour de moi. Nous étions dans un rêve, manipulés par une machine. Il fallait fuir ! Et c'est à ce moment-là que je m'aperçus qu'une femme me fixait, depuis le comptoir du bar : elle était en grande discussion avec un homme assez âgé, mais elle ne le regardait pas, c'est moi qu'elle observait. Forcément, ces pensées insolites qui me traversaient devaient venir d'elle.

— Tu m'écoutes, oui ?

Samuel commençait à réellement s'énervé. Et comme je ne l'avais jamais vu si sérieux, cela me fit une drôle d'impression : il aurait dû le savoir, lui, que ce n'était qu'une illusion... Et la fille s'approcha :

— Alors ? me dit-elle. Toi aussi, tu as échappé à *Matrix* ?

Et comme je ne répondais rien, elle ajouta :

— A bientôt alors, dans le vaisseau des rescapés de la matrice...

— C'est une pute, soupira Samuel.

Il avait croisé les bras, et tapotait nerveusement du pied.

— Tu vas m'écouter maintenant ?

Et là, j'eus une idée extraordinaire : si, à distance, cette fille avait su me projeter l'idée d'un film auquel elle pensait au point de m'isoler de tout le reste, sa présence pourrait sans doute suffire à créer autour de moi la bulle protectrice dont j'avais besoin pour me concentrer, et je ne capterais plus personne d'autre.

Elle était en train de demander son manteau au vestiaire en badinant, j'avais donc une minute et demie pour expliquer l'enjeu à Sam et le convaincre d'aller la rechercher.

— Elle pensait à *Matrix* , commençai-je avec un grand signe du bras vers la fille.

— Mais enfin laisse tomber, Terence, on s'en fout de cette fille et de toute façon, j'ai détesté ce film... La science-fiction et les pouvoirs de l'esprit, c'est pas mon truc...

— Ah oui ? fis-je, incrédule.

Je me demandais sincèrement ce que je fichais là s'il ne croyait pas à la force de la pensée. J'en oubliais la fille et mon idée géniale.

— Et alors, tu lui veux quoi à cette fille ? soupira-t-il, excédé.

Je repris subitement pied en moi-même, mais que j'étais vulnérable ce soir ! N'importe quoi suffisait à me faire perdre le fil de ma pensée, ça ne m'était jamais arrivé auparavant.

— Cette fille pensait à *Matrix* , continuai-je. Et tellement fort que ça m'a coupé du reste du monde, et...

Et je n'eus pas le temps d'ajouter quoi que ce soit parce que Samuel comprit immédiatement où je voulais en venir et se précipita à la poursuite de l'ombre en zibeline blanche qui venait de disparaître de l'embrasement de la porte.

A partir de là, tout changea. Mina me fixait de l'autre côté de la table en faisant passer mille pensées multicolores comme un prisme de

cristal dans son cerveau, et sans s'arrêter sur aucune. On aurait cru qu'elle avait fait ça toute sa vie. Et moi, libéré de l'influence des autres joueurs, je me concentraï sur une couleur, puis sur un groupe de numéros, et enfin, sur le 27, parce que c'était son chiffre fétiche. Il sortit cinq fois de suite, et Sam gagna près de cinquante mille dollars. Après, Mina, toujours très souriante et complètement impénétrable, m'envoya la pensée que le gérant venait nous tourner autour, histoire de s'assurer qu'on n'allait pas faire sauter la banque avec cette drôle de chance. Ce qui signifiait, dans ce genre de boîte, qu'on vous descendait à la sortie pour récupérer de quoi ouvrir le lendemain. Je décidai de m'arrêter. Je dis à Samuel que j'étais fatigué, et lui, à demi évanoui de bonheur, serrant ses jetons dans un fichu comme le petit chaperon rouge, accepta de partir.

Mina vint avec nous dans la voiture. Elle s'attendait à ce qu'on lui donne quelque chose. Je trouvais cela normal, et pour être honnête, si j'avais eu plus de vingt dollars sur mon propre compte en banque, je n'aurais pas hésité à lui donner de l'argent de ma poche plutôt que de la laisser repartir sans rien. Pourtant, je n'osai pas demander quoi que ce soit à Sam. C'était lui qui m'avait amené là, qui avait pris tous les risques, et de mon point de vue, la totalité de la somme lui appartenait. Pour une fois, j'aurais bien voulu que ce soit lui qui soit télépathe, j'aurais pu lui inspirer de donner quelque chose à Mina qui, je le savais, en avait bien besoin, et pas seulement pour s'offrir un second manteau de fourrure.

Mais Sam ne pensait à rien, il finissait de compter le pactole, il y en avait en tout pour quarante-huit mille neuf cent soixante-dix-huit dollars. Il sortit son portable, pour effectuer une opération. Je pensai qu'il calculait par avance les intérêts que ça allait lui procurer sur un compte épargne... Ou peut-être que je me projetais dans la situation, parce que c'est bien évident que c'est ça que j'aurais fait à sa place. « Divisé en quatre, commença-t-il, ça fait à peu près douze mille dollars chacun. Est-ce que ça vous va ? »

Sur le moment, je ne compris même pas ce qu'il disait. Mais Mina, si. Et elle acquiesça immédiatement. On lui en aurait donné cinq cents qu'elle aurait déjà été ravie, alors douze mille...

— Très bien, alors. Et toi, Terence ?

J'hésitai un moment à répondre, et, pour une fois, il comprit ma réaction à l'inverse de ce qu'il aurait fallu.

— Tu veux plus ? Je comprends, remarque, mais alors, je te donne sur ma part, pas sur celle de Mina, ni sur la quatrième...

Et là, il se tut, fermé comme un moine. Manifestement, il attendait ma réponse. Mais il ne souriait pas, nous n'étions plus amis, nous parlions affaires.

— Donne ses douze mille dollars à Mina, on règle la suite ensemble, d'accord ? lui dis-je gentiment, et surtout parce que je sentais le stress de la pauvre fille qui avait peur, finalement, de voir l'argent lui passer sous le nez.

Sam opina et compta les billets. Il tendit ensuite à Mina une liasse impressionnante et elle, au bord des larmes, reconnaissante comme je n'aurais jamais cru que quelqu'un pouvait l'être, nous embrassa tendrement sur la bouche tous les deux. Evidemment, je suivis avidement l'expression de Sam, mais il ne cilla pas, et lui fit simplement une gentille caresse sur la joue pour lui dire au revoir.

— Tu assures, dis-moi, ne pus-je m'empêcher de lui dire.

Il me semblait que si j'avais été gay, je n'aurais pas été enthousiaste qu'une fille m'embrasse langoureusement : je n'avais qu'à transposer, si un type se mettait en tête de m'embrasser, ce n'est pas sûr que je réagirais bien...

Mais Samuel me sourit.

— C'est rare, tu sais. Une prostituée n'embrasse jamais quelqu'un qui la paie. Elle ne le fait que si elle en a envie, c'est statutaire...

— Dis-moi, tu es un puits de science, fis-je ironiquement, mais Sam ne répondit rien, il attendait que je lui parle d'argent, ce qui le souciait bien plus que tout le reste, je le soupçonnais même d'avoir des dettes urgentes.

— Ecoute, commençai-je, sans toi, je ne serais jamais allé là-bas, et si Mina ne s'en était pas mêlée, je t'aurais coûté une fortune, et même si tu l'avais exigé, je n'aurais pas pu t'en rembourser le premier cent... Donc, cet argent est à toi, Sam, tu n'as rien à me donner.

Il se tut un moment, il m'observait d'un air excessivement concentré, comme si j'étais en train de me métamorphoser en licorne sous ses yeux.

— Terence C. Redeley, tu es le mec le plus dingue que la terre ait porté. Sans doute aussi le plus généreux, et sans doute aussi le plus poire. Imagine, me sourit-il rayonnant, c'est toi qui es télépathe, et c'est moi qui te manipule... Je t'ai menti pour t'attirer dans un casino, et là, j'étais prêt, par altruisme universel et parce que je me sentais vaguement coupable, à te filer, je ne sais pas, presque la totalité de ma part, et toi, au lieu d'essayer de capter ce qui se passe dans mon petit cerveau, tu t'excuses d'exister, et tu veux me donner ta part ? Je devrais accepter, remarque, c'est offert de si bon cœur, gémit-il dans un souffle. Cela dit et sans avoir de dons surnaturels, comme toi, j' imagine que tu dois avoir quelque chose comme cinquante dollars sur ton compte courant...

— Vingt, le repris-je.

— Bon, alors, exceptionnellement, je te laisse ta part, fit-il avec élégance.

Et il mit la voiture en route, il était aux alentours de deux heures du matin. Comme à l'aller, je me mis à regarder la ville dont l'activité s'était un peu ralentie. Mais je me sentais très différent. Douze mille dollars, c'est à peu près ce que j'aurais gagné en un an si j'avais été l'assistant doctorant du professeur Anderson. Et j'aurais eu une vie partagée entre des heures de bibliothèque à essayer de démêler l'ordre originel ou l'authenticité de fragments de Démocrite, et un temps obligatoire de tutorat à des pauvres premières années, incapables de faire une version de plus d'une page sans paniquer atrocement.

C'était terriblement immoral à dire, mais en quatre heures, Samuel me faisait sentir le peu de poids et d'intérêt véritable de l'existence dans laquelle je me projetais auparavant avec délectation. Il me pervertissait. Aucun doute n'était possible là-dessus. Et d'ailleurs, la preuve en était que je me moquais complètement d'être ou de ne pas être à temps à l'université le lendemain.

— Et la quatrième part, c'est pour qui, au fait ?

Sam rougit imperceptiblement et s'éclaircit la voix :

— Pour Adriana, on a un deal, elle et moi...

— Quel genre ?

— Je lui donne de quoi vivre, comme elle en a envie, selon ses rêves, en somme, et elle, en échange...

Il hésita, toussa encore un peu, et me lâcha le morceau :

— Eh bien, en échange, elle me garde mon âme... Parce que si je l'emmenais avec moi, je la perdrais, c'est sûr. Je suis un peu distrait, plaisanta-t-il.

Je ne répondis rien mais, à l'écouter, je me dis qu'en fait Samuel avait, à sa manière, plus de valeur morale qu'un régiment de bonnes sœurs.

— Alors, elle est entre de bonnes mains, ton âme... D'ailleurs, si elle veut la mienne, c'est sans hésitation, ajoutai-je, faussement badin.

— Tu crois que c'est contagieux, la télépathie ? me demanda-t-il... Parce que là, j'ai l'impression de lire dans tes pensées, mon cher Terence.

Et pour une fois, c'est moi qui me mis à rougir, mais ça ne me dérangeait pas que Sam comprenne que je trouvais Adriana délicieuse, ça me faisait, sur ce plan, au moins un point commun avec lui.

— Si tu veux, on teste demain soir au casino, celui de nous qui gagne le plus...

Et Sam, pour toute réponse, réenclencha Judy Garland, et au bout de quelques secondes, à ma totale stupéfaction, il se remit à pleurer comme un veau.

— Tu crois qu'elle nous aura attendu, Adriana ? demandai-je à Sam en remontant du parking. Je devais être en phase de télépathie aiguë parce que j'avais véritablement l'impression de rentrer chez moi après une fin de journée mouvementée.

— Essaie de la capter, me répondit-il simplement.

Je savais qu'il pensait que j'étais le meilleur ami qu'il avait jamais eu et qu'il se félicitait de la chance inouïe de m'avoir retrouvé justement à ce moment précis de son existence. Pour lui, j'étais l'instrument polyvalent universel mais, en dehors de ça, je n'étais pas sûr qu'il me considérerait véritablement comme une personne.

— Je n'arrive pas à saisir son esprit. C'est une muraille, cette fille, finis-je par lui dire, après un essai raté pour la capter.

— C'est pour ça que tu es tombé amoureux, alors ? Parce que tu es sûr que ça vient forcément de toi ?

Il hésita, puis reprit :

— Remarque, j'aurais pu te le dire d'emblée, que ça ne pouvait pas venir d'elle, pas besoin d'être télépathe pour ça non plus...

Il aurait pu faire plus aimable mais je n'étais pas vexé, je me sentais d'humeur à une grande discussion métaphysique.

— Je ne sais pas, Samuel... tu sais, c'est vrai que c'est déstabilisant de ne jamais être à l'origine de ses pensées, d'être tout le temps à l'intérieur de l'esprit de quelqu'un d'autre...

— C'est exactement pareil que d'être dans le sien propre, si tu veux mon point de vue, me fit-il en soupirant.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? répondis-je.

Je n'étais pas sûr de le suivre.

— Je veux dire que de toute façon, on a des idées tout le temps, et que n'importe quoi nous influence. Tu regardes des spots de pub à la télévision, ça y est, tu es influencé. Tu parles avec quelqu'un que tu aimes, tu es persuadé qu'il détient la vérité. Si c'est quelqu'un que tu ne peux pas encadrer, quoi qu'il dise tu vas avoir un avis opposé. Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui, mais quand même, c'est dans certaines limites, Sam, hésitais-je.

On en était toujours au même point devant l'ascenseur, et Lola devait chercher son rouge à lèvres, trente étages au-dessus.

— Non, pas dans certaines limites, Terence... On est le fruit de notre éducation, et après notre personnalité achève de se constituer selon nos sympathies et nos antipathies. Si on enlevait tout ça, on s'apercevrait qu'il ne reste rien du tout de nous... On n'est que du vent...

— D'où tu sors tout ça ? lui dis-je, vaguement mal à l'aise, précisément parce que je pensais que ce qu'il disait pourrait bien ne pas être aussi absurde que ça en avait l'air.

— De la vie, me dit-il simplement. Moi j'apprends tout seul ce que toi tu découvres à travers tes études. Et, à la fin, on verra lequel de nous deux en sait le plus, d'accord ?

Pris comme ça, on aurait pu penser qu'il me répondait avec esprit et légèreté, mais, en fait, il était très tendu. Il scrutait le témoin lumineux qui indiquait la position de l'ascenseur central, les deux autres étant en panne depuis le début du week-end.

— Hé ! Mais c'est à notre étage qu'il est bloqué, l'ascenseur ! Je croyais que c'était encore Lola, moi...

— Non, gloussa-t-il, à cette heure-ci, « elle » est soit dehors jusqu'à midi le lendemain, soit dedans en bonne compagnie... Mais jamais dans l'ascenseur, c'est contre ses principes, elle pourrait être dérangée...

— Non, c'est pas ce que je voulais dire, me repris-je, confus.

J'imaginai bien qu'elle ne donnait pas de rendez-vous dans cet habitacle exigu alors qu'elle avait un magnifique appartement à sa disposition.

— Oh, tu sais, il y en a qui préfèrent...

Et là, à mon horreur absolue, je me mis à capter un souvenir de Sam qui, effectivement, prenait place dans un ascenseur. Je restai pétrifié sans oser bouger et lui, tout en jouant nerveusement avec ses doigts, s'abandonnait à sa rêverie. Il me vint à l'idée que j'aurais bien voulu pouvoir lui expliquer la différence entre une influence étrangère classique, comme une bonne vieille télévision, et le cinéma intérieur qui me venait précisément à ce moment en direct de son cerveau. Mais j'aurais eu trop peur qu'il ait la tentation de me trouver, après tout, à son goût, quoique sans expérience particulière de la chose. Et un palier d'ascenseur dans les sous-sols, à deux heures passées du matin, c'est calme. Beaucoup trop d'ailleurs, quand on y pense...

— Tu as tout à apprendre, mon petit Terence...

Je trouvai que la discussion prenait vraiment une très mauvaise direction.

— Parce que, tu vois, en l'occurrence, je suis en train de me rappeler les dernières séquences d'un film, je ne sais plus comment il s'appelle, mais de toute façon, ne cherche pas, tu ne l'as pas vu... Mais ce sur quoi je voudrais attirer ton attention est la chose suivante : tu n'es pas capable de faire la différence entre un souvenir et une image qui se trouve dans l'esprit de quelqu'un. Tu écrases les données, comme les meilleurs disques durs...

L'ascenseur ne bougeait toujours pas, et j'avais l'impression qu'on allait passer là le restant de la nuit.

— Ah ? fis-je comme je pouvais, mais c'est vrai que je n'en menais pas large vu les scènes que je visualisais. C'est un film, ce à quoi tu penses, maintenant ? finis-je par lui articuler après un long moment.

— Qui sait, petit télépathe...

— En fait, si, repris-je, en m'efforçant d'avoir l'air calme et détendu. Je peux faire la différence, mais là, tu vois, je...

— Tu ne te sens pas à l'aise ? me prit-il de la bouche.

— Voilà.

— T'inquiète pas, je t'ai dit que tu n'étais pas mon genre. Pourquoi tu ne me crois pas ?

— Pourquoi l'ascenseur ne descend pas ? fis-je, sans plus pouvoir dissimuler une angoisse bien légitime.

— Je pense que c'est Virginia, ma belle-mère... De temps en temps, elle se prend une grosse panique et refuse de bouger de l'ascenseur. Il ne faut pas la forcer, si on attend calmement, elle finit par sortir.

Avisant ma pâleur, il ajouta avec un sourire cannibale :

— Mais pourquoi tu ne me crois pas ?

— Parce que pour moi, une fille est toujours mon type, tu vois...

— Ah oui, tu n'es pas très difficile, alors...

— Voilà, fis-je.

C'était mon second « voilà » en cinq minutes, et en général, quand je commence de répéter ça, c'est que je ne sais plus quoi dire d'autre. C'est un signe.

— Eh bien moi, je suis très difficile... Alors, pas de souci, Terence.

Et l'ascenseur daigna enfin arriver. Mais à ma stupéfaction, il n'était pas vide, dedans il y avait Adriana et Virginia. Cette femme, à laquelle, à vue d'œil, j'aurais donné quatorze ans, avait l'allure d'une junkie anorexique. Elle avait, comme Sarah, un regard qui n'arrivait pas à se focaliser sur quoi que ce soit et qui roulait sur lui-même. Adriana lui tenait la main et vraisemblablement, ça la rassurait, parce qu'elle souriait dans le vide. C'est là que je vis sur ses lèvres des traces d'orange, ce qui me permit de faire le lien avec l'image que j'avais aperçue plus tôt cet après-midi dans le cerveau de Sam.

Nous étions assis dans le salon, autour de la table basse, à grignoter des tranches de concombre et des sandwiches à la purée d'olive qui n'étaient pas trop mauvais, mais vraiment très salés. Je m'habituais à Virginia au fur et à mesure, et je me rendais compte qu'elle était bien moins folle qu'elle ne m'avait d'abord paru l'être. Une fois sortie de l'ascenseur, elle s'était mise à se déplacer normalement et m'avait

même salué avec chaleur, voire avec une véritable aisance, comme si elle avait été tout à fait normale. Maintenant, elle plaisantait, elle riait, et discutait avec nous en montrant de la culture et beaucoup d'esprit, ce qui contrastait de façon saisissante avec son apparence très chétive et totalement négligée. Je pensais que décidément Sam était entouré des personnes les plus étranges que j'avais vues de ma vie entière. Pas étonnant qu'il ait un peu de mal, lui-même, à être équilibré.

A vrai dire, en le regardant un peu plus attentivement, je finis par croire que c'était peut-être mon propre malaise que je projetais sur lui : Sam avait l'air parfaitement heureux et détendu entre son amie prophétique et sa belle-mère qui me donnait vraiment l'impression d'un cerveau intact dans une épave humaine. Elle me souriait, manifestement ravie de ma présence, mais je ne peux pas dire que la réciproque était vraie.

— Samuel m'a dit que vous étiez étudiant à Princeton, enchaîna-t-elle avec naturel alors que je n'arrivais pas à détacher mon regard de ses mains dont les ongles étaient à la fois craquelés et crasseux, mais à un point tel que c'était presque inexprimable.

— Oui, oui, lui dis-je, mais je me demandais sincèrement comment il se faisait qu'elle le sache.

Sam passait décidément chaque instant où je le quittais à raconter ma vie au téléphone à tous les gens qu'il connaissait.

— Moi aussi, j'y ai fait mes études, j'y ai même été chargée de cours ! s'exclama-t-elle, enthousiaste.

Et devant mon expression qui devait refléter une incrédulité radicale, Adriana prit la parole :

— Il ne faut pas se fier aux apparences, elles sont parfois trompeuses...

Ça m'énerva d'autant plus sur le moment que je crus sentir une sorte de mépris dans sa voix. Sam, quant à lui, prit un air pénétré et se mit à répéter :

— C'est vrai, c'est vrai, décidément tu as raison...

Tout ça comme si elle avait dit quelque chose de révolutionnaire, ou même d'original, ce qui n'était certes pas le cas. Mais Virginia était, elle, toute à son excitation.

— Moi, j'étais en philosophie de l'Antiquité, c'était extraordinaire, ça a été la meilleure période de ma vie. Et vous ? Qu'est-ce que vous

étudiez ?

J'aurais voulu répondre la bio-génétique, seulement pour me sentir, de façon certaine, tout à fait différent d'elle. Je ne pouvais pas croire qu'elle ait fait les mêmes études que moi, et je craignais aussi à vrai dire que ce soit pour quelque chose dans l'état où elle se trouvait actuellement... Mais elle continuait, toute seule, illuminée par son souvenir intérieur :

— Je me rappelle de tout, de McKenzie, une très belle femme, et d'Anderson, un vrai papa pour tout le monde, j'étais une excellente latiniste, c'est pour cela que j'ai fait mon master sur saint Augustin, mais je crois que j'ai fait une erreur, parce que j'ai toujours eu un faible pour les Grecs...

Après un moment, je cessai de l'écouter : je me contentai de la regarder, d'essayer de la revoir étudiante et dans mon esprit se mirent à défiler des images pastel et douces, joyeuses et très studieuses. Presque les images d'un bonheur hors d'atteinte du temps. En regardant ses traits maintenant usés par je ne sais quelle substance et un indescriptible désespoir de vivre, je vis, comme au travers d'elle, par transparence, un éclat nouveau. Je me demandais ce qui avait pu causer une telle déchéance au cours des années. Virginia avait dû être une femme si ravissante...

Sam, quant à lui, réfléchissait toujours au sens profond de la phrase d'Adriana, ce qui commençait à m'horripiler et elle, un peu en retrait, m'observait, sans doute prête à enseigner encore quelques vérités. Effectivement, elle reprit :

— La vie n'est pas un chemin droit, elle est comme la roue de la fortune : les efforts que l'on fait pour monter très haut nous font ensuite descendre très vite, et très bas, mais il ne faut pas désespérer car c'est de cet élan qu'on parviendra à nouveau au sommet de la roue...

Elle m'agaçait avec ses pseudo-sentences de sagesse... D'autant plus que Sam était en pâmoison à côté d'elle à essayer de trouver un papier pour noter ce qu'elle venait de dire. Je me mis à penser que c'était lui que j'avais capté en croyant être amoureux de cette fille. Je ne la supportais pas dix minutes en conversation, alors en tête à tête... Mais pour l'heure, j'avais terriblement envie de la faire taire.

— C'est triste cette vision de l'existence, quand même, c'est un recommencement infini. J'imagine que ça doit vous déprimer, persiflai-je.

— La roue avance sur la route, et chaque étape est différente de la précédente, Terence.

— Et où va la route ?

— Vous le savez aussi bien que moi. Tout le monde le sait, Terence.

Il n'y a rien de plus exaspérant que quelqu'un qui passe sa vie à répéter votre prénom, comme s'il vous réaffirmerait chaque fois que c'est bien à vous et à vous seul qu'il est en train de s'adresser, au cas où vous en douteriez. En l'occurrence, elle me regardait les yeux exorbités, sans doute du fait de l'intensité bouleversante de notre dialogue. Changer de sujet m'apparut salvateur.

— Et vous n'avez jamais songé à faire des études ?

Sam me jeta un regard noir. Je sentis, la seconde d'après, une immense onde de jalousie me soulever l'échine. Mais de toute façon, je n'avais d'ores et déjà plus aucun doute : c'était son esprit que j'avais perçu toute la journée et c'était bel et bien lui qui était raide dingue amoureux d'Adriana.

Elle allait répondre, mais Virginia lui coupa la parole :

— Non, Terence, je ne crois pas qu'elle en serait capable, elle est beaucoup trop anticonformiste pour cela. Il faut être davantage comme nous...

Je la regardai avec une terreur non dissimulée. A choisir entre elle et Adriana, je crois que j'aurais quand même encore pris la seconde, elle était aussi dingue dans son genre mais, au moins, elle était propre.

— On n'apprend rien d'utile à l'université, Terence, reprit Adriana. Juste des connaissances qui emplissent la tête mais ne donnent aucun but véritable à l'existence.

— Excuse-moi, mais je ne suis pas d'accord. Mes études m'ont appris énormément en tant que personne ! s'exclama Virginia avec vivacité.

Je crois que j'aurais voulu sortir de la pièce, tellement elles me déprimaient l'une et l'autre. Et à vrai dire, à les regarder, j'avais de moins en moins de points de vue sur la question.

— Qu'en penses-tu, Sam ?

Adriana se tourna vers lui avec un grand respect et une lenteur incroyable, je n'aurais jamais cru possible de faire un mouvement à ce point au ralenti. Elle devait avoir de l'entraînement.

Sam sourit aux anges, mais il ne semblait pas avoir d'avis. C'est incroyable ce que la présence de quelqu'un peut modifier le caractère et le comportement d'une personne, surtout s'il l'aime. Il parlait tout doucement, les yeux grands ouverts, l'air timide. En fait, l'air complètement ahuri. A cette seconde précise, je me fis à moi-même le serment de ne jamais être amoureux de qui que ce soit : tout, plutôt que de ressembler à ça.

— Il faut coucher Virginia, il est tard, statua tout à coup la grande prêtresse d'un ton sans appel.

Sam se propulsa sur ses jambes en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Virginia aussi se leva, et me souhaita bonne nuit, ainsi qu'à Adriana, mais ce qui me stupéfia absolument, c'est qu'elle n'émit pas la moindre protestation. C'est vrai que je ramène tout à moi sans cesse, mais il n'aurait pas fallu essayer de m'envoyer dormir. Déjà à huit ans, je le prenais mal, alors maintenant...

Dès que nous fûmes seuls, Adriana se remit à parler :

— Non, Terence, ce n'est pas ce que vous croyez, Virginia est juste terriblement fragile psychologiquement, elle a perdu tout sentiment d'estime de soi, mais elle n'est pas folle. Et il est plus de quatre heures, il faut qu'elle dorme. Elle n'est pas comme nous.

Je la regardai un moment, Sam n'était pas en vue : c'était le moment où jamais de lui dire ce que je pensais d'elle, sans risquer de me faire lapider.

— Vous vous prenez très au sérieux, chère Adriana...

— Mais vous aussi, mon cher Terence.

Et comme la plupart des gens qui vous balancent des vacheries inimaginables, elle me sourit avec douceur en prononçant sa phrase. C'est vrai que je n'étais pas très aimable non plus.

— Je pense, reprit-elle, que je vous énerve parce que vous sentez que je sais où je vais, et que je suis très sûre de moi, ce qui n'est pas votre cas.

— Si vous étiez télépathe, je crois que vous éprouveriez des difficultés semblables aux miennes, chère mademoiselle, lui rétorquai-

je, acerbe.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? me demanda-t-elle, l'air fabuleusement sérieuse.

— Je veux dire que je passe mon temps à héberger les pensées de tout le monde, et que je n'ai jamais l'occasion de me demander ce que je veux, moi, et moi seul.

— Comment ça se fait, alors, que vous ne captez rien de ce qui vient de mon esprit à moi ?

C'était habile comme réponse, mais sur le moment, je ne me demandai même pas comment elle le savait.

— Je ne sais pas, hésitai-je, peut-être que vous ne pensez à rien...

Elle sourit, et cette fois avec tellement d'humour et de suavité que je me sentis à nouveau tomber amoureux.

— Vous vous trompez... Je pense à énormément de choses, mais je sais fermer mon esprit à toute influence étrangère.

— Non, en fait, je vous l'ai dit tout à l'heure que je n'arrivais pas à capter ce que vous émettez, je me le rappelle maintenant.

— Très bien. Et maintenant à quoi je pense ?

Et elle ferma les yeux, se concentrant vraisemblablement sur quelque chose qui me resta, malgré mes efforts redoublés, inaccessible. Elle sourit, elle semblait vraiment beaucoup s'amuser.

— On essaie encore ?

Je fis un signe affirmatif de la tête. Et là, miracle, je me mis à penser à quelque chose, mais je n'avais pas l'impression que ça venait d'elle, c'était plutôt une sorte de désir très puissant qui surgissait des profondeurs de mon propre subconscient. J'avais enfin trouvé ma voie : je voulais devenir moine trappiste. Puis une autre idée, encore plus forte que la précédente, effaça mon premier désir, moine, ce n'était pas la solution, mieux valait me retirer en ermite dans une grotte en Inde et me nourrir en apprenant des numéros de cirque à des tigres du Bengale qui me mangeraient dans la main...

Et là, Adriana rouvrit les yeux.

— On continue le cinéma, Terence ? Ou tu en as assez...

Dans mon trouble, je ne remarquai même pas qu'elle m'avait tutoyé pour la première fois.

— Vous êtes télépathe ? dis-je avec malaise, en repensant au mendiant auquel j'avais posé la même question un peu plus tôt

aujourd'hui.

— Je suis tout ce qu'on veut, moi : télépathe, médium, hypnotiseuse, voyante... Je te rappelle que j'étudie les pouvoirs de l'esprit.

J'aurais adoré lui répondre si j'avais seulement su quoi dire, mais je me sentais complètement vide.

— Alors, c'est courant d'être télépathe ? C'est ça ?

Je ne sais pas si j'étais déçu ou heureux mais, en tout cas, j'étais incontestablement déstabilisé.

— Non, ce n'est pas courant, et surtout pas spontanément. Par contre, il faut arrêter de vivre ça comme une malédiction, Terence, libre à toi d'en faire ce que tu veux, de ton don... Mais si tu continues à agir comme tu le fais, je peux dire ton avenir, il est inscrit dans ton présent... Ce n'est pas trop difficile.

— Ah... Et qu'est-ce qui va m'arriver ?

Je n'étais vraiment pas à l'aise, parce que même sans rien capter, j'avais l'intuition qu'elle allait m'annoncer un désastre.

— Tu vas devenir homo, me dit-elle avec un sourire épanoui.

— Pourquoi ça ? fis-je, affolé.

— Parce que Samuel est amoureux de toi, et que c'est un des esprits les plus forts que j'aie jamais rencontrés... Tu vas lui céder, et tu vas t'imaginer que c'est ce que tu souhaites du plus profondément de toi-même.

— C'est impossible, la repris-je en secouant la tête, mais je n'étais malheureusement pas aussi sûr de moi que je l'aurais voulu.

— Pourquoi ? dit-elle, très tranquille.

— Parce que dès que je vais m'éloigner de lui, je vais récupérer mes esprits. Voilà, pourquoi...

Et je soufflai intérieurement, convaincu par ma propre démonstration.

— Mais Samuel ne te laissera jamais seul assez longtemps. Tu penses, il a déjà planté avec une télépathe, il ne va pas commettre deux fois la même erreur. Ce n'est pas son genre. Il comprend vite, c'est pour cela que je l'aime.

D'un coup, tout devint clair : pourquoi je ressentais une affection tellement débordante et si familière pour Sam, mon incapacité à l'abandonner, serait-ce pour deux heures, pourquoi je me sentais en

totale confiance avec Adriana, et aussi pourquoi je ne voyais plus aucune nécessité à retourner à l'université. Le puzzle était complet. Et moi, écrasé dessous.

— Et comment tu t'en es sortie, sans indiscretion ? lui fis-je après un moment.

Mais évidemment, comme dans les meilleurs scénarios, c'est justement au moment où elle s'apprêtait à me répondre que Sam revint dans le salon, très fier d'avoir réussi à endormir Virginia à coups de somnifères.

Adriana stoppa net sa phrase, et enchaîna, comme si nous parlions d'autre chose :

— Tu sais, pour Virginia, ça a été une succession d'événements. Elle a épousé le père de Sam à la suite d'une déception amoureuse et, en fait, elle n'a pas supporté la vie dans laquelle elle s'était mise...

— C'est vrai qu'il n'est pas précisément drôle à vivre, mon père, commenta Sam.

— Non, Sam, je crois que le problème vient du fait que Virginia était malade dans son âme. Elle avait peur de dormir, ou, exactement, peur de ne pas s'endormir, et elle prenait les somnifères comme des bonbons. Ensuite elle a eu peur que sa fille soit anormale, par sa faute, parce qu'elle n'aimait pas ton père, et c'est pour cela qu'elle s'est mise à avoir peur pendant la journée aussi, et puis, finalement, à avoir peur de sa peur, comme si elle lui annonçait quelque chose... Une prédiction divine, tu vois... Et quand Sarah a manifesté ses premiers signes d'autisme, la peur de Virginia s'est concrétisée sur quelque chose, et elle a failli devenir folle...

— Et c'est grâce à toi qu'elle s'en est sortie, ajouta Sam en baissant le nez.

— Grâce à moi, je ne sais pas... J'ai essayé d'être présente, et de la rassurer. Et tu vois, Terence, ajouta-t-elle en me faisant un léger clin d'œil, c'est à cette occasion que j'ai appris à fermer mon esprit aux influences d'autres personnes. Parce qu'il n'était pas question que, pour l'aider, j'entre dans tous ses délires sans plus pouvoir en ressortir, il valait mieux rester à l'abri et la tirer hors de l'eau...

— Comment tu as fait ? lui dis-je, l'air de rien, mais je devais avoir la même expression gloutonne que Sam lorsqu'il avait compris comment faire pour que je gagne à la roulette.

— Ce sont des exercices, une sorte de gymnastique mentale. Je te les apprendrai, si tu veux.

Sam la coupa :

— Eh bien, pas maintenant, en tout cas, parce que là, on doit partir, on a bien deux heures de route pour aller à Princeton, non ?

Je le regardai, stupéfait.

— Aller à Princeton ? lui demandai-je, incrédule.

— Oui, pour ta conférence. Tu te rappelles que Clovis t'a appelé spécialement hier pour te dire que tu avais intérêt à y être...

J'étais sur le point de lui faire remarquer qu'on n'avait pas dormi depuis plus de vingt-quatre heures, mais vu sa motivation réelle à m'emmener là-bas, à savoir m'arracher in extremis à l'influence d'Adriana, je pensai à juste titre que mon argument n'aurait que peu de poids.

— Tu ne dors jamais ! finis-je quand même par lui dire, mais il est vrai assez piteusement.

— Je dormirai quand je serai mort, me rétorqua-t-il, mais je n'aimais pas du tout le ton de voix sur lequel il me dit ça. On aurait dit qu'il jouait son dernier va-tout.

Nous étions sur le point de partir quand il se retourna vers Adriana :

— Au fait, je t'ai gagné douze mille dollars au casino ce soir...

— Sam, dit-elle avec reproche, tu m'avais promis de ne plus y aller...

— C'est pas moi ! s'écria-t-il, c'est Terence qui a joué... Et gagné, moi je n'ai pas parié un cent.

Et là, il me prit à témoin :

— Au lieu de te taire, toi, tu pourrais lui dire que je ne lui dis que la stricte vérité...

Adriana et moi soupirâmes en même temps, mais elle fut la plus rapide des deux à répondre :

— Que tu n'aies pas joué, et que tu aies préféré que ce soit Terence, ça je n'en doute pas une seconde... Mais tu as une drôle de façon de tenir ta parole.

— On ne se refait pas, que veux-tu...

Et il lui sourit tendrement, mais je sentis qu'il était très amer.

Une fois dans la voiture, j'eus l'impression que Samuel se remettait à vivre, comme s'il était débarrassé d'un souci pendu au-dessus de la tête, une sorte d'épée de Damoclès. C'est sûr que ça n'allait pas encore être aujourd'hui que j'allais pouvoir commencer mon training pour apprendre à diriger ma télépathie, et éviter d'en être la victime...

— En fait, si je comprends bien, dit-il enjoué, ta télépathie te permet de capter les pensées des gens, mais tellement fortement que tu t'imagines que ça vient de toi, c'est ça ?

Décidément, chaque fois qu'on parlait ensemble, lui et moi, je trouvais que ça s'engageait mal mais, pour être honnête, ma panique était infiniment plus concrète depuis ma conversation avec Adriana.

— Oui, en quelque sorte, mais en même temps, je finis par me rendre compte des pensées qui ne m'appartiennent pas en propre, et je les rends à leur propriétaire, fis-je.

J'oubliais de préciser que c'était plus ou moins rapidement, mais je voulais surtout lui donner l'impression d'avoir la maîtrise de la situation.

— Je vois, dit-il pensivement. Mais ça t'arrive aussi d'influencer les autres avec des pensées que tu choisis, ou jamais ?

— Je pourrais, j'en suis sûr, admis-je. Mais je n'ai jamais vraiment essayé, ça m'a toujours été naturel d'essayer plutôt de savoir ce qu'ils pensent et de m'en sortir avec ça.

— Bref, tu es passif.

— Oui, lui dis-je, mais je sentis une grosse boule me remonter dans la gorge.

— C'est Adriana qui m'avait expliqué ça... Il y a deux types de télépathie : les récepteurs, et les émetteurs. Toi, tu captes ce qui se passe, mais tu imposes rarement ta volonté, alors que d'autres te

dictent tout par le pouvoir de leur pensée, ce que tu désires, ce que tu veux...

— Ça serait plutôt de l'hypnose, ça, non ? répondis-je après un moment, mais je dois avouer que les distinctions théoriques entre les différents types de télépathie ne m'intéressaient pas le moins du monde, et que j'essayais juste de gagner du temps tout en me concentrant sur ce que m'avait « prédit » Adriana quant à mon avenir probable...

— Non, ce n'est pas de l'hypnose, on ne te plonge pas dans une transe subconsciente, on t'influence à distance, c'est vraiment de la télépathie, ou à la limite de la magie, si tu veux...

— Dis donc, tu en connais un rayon là-dessus...

J'étais tellement surpris que j'en oubliais presque de me rappeler que j'étais concerné de très près par ce qu'il me racontait.

— Oui, soupira-t-il. Mais moi, je me méfie de tous ces trucs. A la longue, tu finis par te prendre pour le maître du monde. C'est assez trompeur.

— Ça se discute, lui dis-je, prêt à me faire l'avocat de la cause contraire, mais Samuel se mit à siffloter sans plus m'adresser la parole.

Au moins le cap était clair : garder mes distances intérieurement et surtout ne pas adhérer à ses idées. J'étais tellement terrifié à l'idée de tomber amoureux « par contagion » de Sam que je devenais extrêmement attentif à tout ce qui m'entraînait dans le cerveau. Au fond, c'était peut-être cela la base de la technique d'Adriana : premièrement, une sorte d'électrochoc, et ensuite une motivation surhumaine pour se tirer sans trop de dommage d'une catastrophe imminente.

En arrivant à Princeton, je me sentis envahi du désir violent de tout étudier à la fois, de passer de longues heures dans la bibliothèque ombragée (ce que je faisais déjà en temps normal), d'assister à des cours, et de me lancer dans des controverses précises avec des professeurs chevronnés sur des sujets complètement obscurs... J'avais décidément de la chance : mon existence avait un sens tout tracé.

Sans doute que je devais être fatigué, mais je sentais une hargne envieuse monter en moi-même à *mon propre propos*. Je me disais : j'ai la vie trop facile, et en plus, je dois tout à ma télépathie, sans elle, je

serais toujours à végéter dans le pavillon de mes parents à multiplier les petits boulots ineptes...

Puis, je ne sais pas ce qui me prit, probablement que je n'en pouvais plus, mais je m'exclamai :

— Sam, arrête !

Il se retourna vers moi avec un air de chat persan offensé que je lui connaissais bien.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? me fit-il du bout des dents.

— Si tu veux étudier ici, repasse tes examens de fin d'études, et inscris-toi. Mais il n'y a pas de nécessité à me jalouser autant. Chacun sa vie, c'est tout...

Pourtant, au lieu de me répondre directement, il me regarda avec une exaltation fascinée :

— Tu captes que je t'envie ? Et qu'est-ce que tu captes d'autre ?

— Qu'on a le temps d'aller prendre un petit déjeuner avant la conférence du prof français..., soupirai-je.

En fait, je savais qu'il aurait fallu ouvrir la question et lui répondre franchement. Ça avait toujours été ma technique, en tout cas : j'essayais de désamorcer les situations critiques en parlant. D'ailleurs, j'en venais souvent à formuler à haute voix des choses qui auraient eu tout intérêt à rester secrètes. A croire que j'adorais créer des circonstances impossibles, dans lesquelles je me débattais ensuite comme un malheureux...

Naturellement, une cafétéria accueillante à sept heures et demie du matin prédispose aux rencontres (presque du troisième type), et le professeur Anderson était en train de commander son petit déjeuner fétiche quand on entra dans la salle. Samuel le considéra comme un insecte rare : c'est vrai qu'il était vieux et remarquablement ratatiné, mais surtout, ce qui était frappant, c'était l'éclat translucide de ses yeux usés : on y sentait une passion qui le survoltait.

— Présente-moi, tu veux, me demanda Sam.

Mais ce n'était pas utile de préciser qu'il le souhaitait parce que tout en me disant cela, il marchait lui-même à grands pas vers Anderson qui, m'ayant reconnu, agitait la main comme sur un quai de gare.

— Alors, Mr Redeley, me héla-t-il alors qu'on se trouvait à cinq pieds l'un de l'autre, on est un des premiers au combat, ce matin... Le grand appel du savoir !

— Je n'aurais voulu manquer pour rien au monde la conférence de l'intervenant étranger de ce matin, professeur, lui dis-je, en mentant tout ce que je pouvais.

— Elle est annulée. C'est vrai que ce n'est annoncé que depuis hier soir, vous n'avez pas vu l'affichage ?

— Hélas non, lui dis-je, sincèrement désolé.

Surtout du fait que si je l'avais su à temps, j'aurais pu, en ce moment même, être auprès d'Adriana à apprendre à me protéger du requin-marteau qui était à côté de moi, en train de me « suggérer » que nous ferions, lui et moi, le plus beau couple de la terre.

— Eh bien, bonne journée, Mr Redeley, s'inclina le professeur Anderson, puis voyant ma tête désespérée, il ajouta : Peut-être vous devriez retourner dormir un peu... Vous avez mauvaise mine.

— Restez ! l'implorai-je.

Mais j'y mis une telle ardeur qu'il marqua un temps d'arrêt. Il n'avait pas encore identifié Samuel dans son périmètre visuel.

— Il y a quelque chose dont vous aimeriez me parler ?

Toute la commisération dont il était capable sans avoir encore pris son petit déjeuner était présente dans sa voix. Du coup, moi, je ne sus plus quoi lui dire, et ce fut Sam qui enchaîna, de peur sans doute que je n'aie l'idée brillante de supplier Anderson de me protéger en m'envoyant faire des recherches urgentes en Europe qui m'occuperaient ces cinquante prochaines années...

Je me sentais vraiment en danger, ce qui était d'autant plus arbitraire comme sensation que nous étions dans un lieu public en plein jour et que Sam ne risquait pas, de ce fait, de me sauter dessus.

— Je m'appelle Samuel Olvinstein, je suis un ami de Terence, et il m'a très longuement parlé de vous, et de votre enseignement si novateur et si brillant...

Anderson se mit à se tortiller de plaisir, et minauda comme une jeune fille timide qu'il ne faisait que son travail. Et ensuite, sans que j'y comprenne rien, je me retrouvai assis en tête à tête avec Samuel à une table excentrée de la salle. Sans doute, je devais m'être endormi sans m'en rendre compte ces quinze dernières minutes. En tout cas, Anderson avait disparu.

Samuel essayait d'avoir une conversation suivie avec moi, mais je lui répondais en entendant en réalité un pourcentage d'un mot sur dix,

ce qui l'énervait beaucoup.

— Mais c'est pas possible d'avoir si peu de résistance ! finit-il par s'exclamer. Tu es comme les bébés, toi, il te faut tes quinze heures de sommeil quotidiennes, autrement tu ne tiens pas, c'est ça ?

— Pas quinze, huit me suffisent en général, fis-je laconiquement avant de replonger dans ma vapeur intérieure que j'affectionnais d'autant plus que je venais de comprendre qu'elle m'isolait des pensées de Sam.

— Tiens, prends ça, me dit-il, en me tendant une drôle de petite gélule rose et vert.

Mais mon plateau couvert de donuts, de muffins à la myrtille, de toasts largement beurrés, d'œufs brouillés au bacon, et d'un café taille XXL me suffisait amplement. Samuel, quant à lui, semblait poursuivre son jeûne parce qu'il n'avait pris qu'un tout petit express qu'il avait d'ailleurs avalé en une gorgée, cul sec comme une vodka. Moi, je mâchais langoureusement en bâillant et sa sympathique petite gélule ne me tentait pas outre mesure.

— Ne sois pas bête, insista-t-il. Prends ça, je te dis, et tu vas voir, tu auras la pêche...

— C'est contre mes principes, lui dis-je.

A vrai dire, la seule vue de cette pilule miracle suffisait à me réveiller, peut-être aussi le fait que je sentais que Samuel serait disposé à me la faire avaler en me la mettant de force au fond de la gorge si je me montrais trop récalcitrant...

— Mais c'est pas méchant !

Fiévreux et mal rasé sous la lumière verticale d'un néon, il me faisait vraiment penser à un dealer. L'air absent, je me remis à mordre dans mes toasts que j'avais prébeurrés de façon à tous pouvoir les manger à la file, sans plus avoir à faire de pause, comme j'aimais.

— Tu devrais manger plutôt, lui dis-je en lui tendant, bon prince, mais à regret, le dernier donut de mon plateau. Il fit une grimace expressive, et secoua la tête, et je me mis à le regarder fixement en me demandant à quoi il ressemblerait avec de longues boucles brunes. Quand je suis fatigué, les idées les plus absurdes se promènent en liberté dans mon cerveau.

— Terence, continua-t-il. Je t'assure que c'est rien, ça donne juste un petit coup de fouet. De quoi te remettre en selle...

Je me demandais jusqu'à quand il allait insister.

— J'ai une meilleure technique pour se remettre en forme, lui lâchais-je à la fin, agacé.

— Ah oui, laquelle ? me fit-il, avide, comme si je lui promettais le ciel.

— Manger et dormir. D'ailleurs, là, je finis mon plateau et je vais me coucher.

— Tu n'es pas sérieux ?

— Si.

— Tu ne comptes pas rester ici, quand même ?

Le ton de voix sur lequel il m'implora aurait dû m'émouvoir jusqu'au fond de l'âme, c'était manifestement prévu pour, mais malheureusement pour lui, ça ne fit que me conforter dans ma décision subite. Je me sentais vraiment comme le bon garçon de la publicité auquel on propose de la drogue et qui lève ses deux mains en disant : « Merci, mais pas moi, passe ton chemin, tentateur... »

— Mais enfin, Sam, tu t'imaginais quoi, que j'allais habiter chez toi ?

Il respira profondément et détourna une seconde son regard. Je me sentais, bêtement, très sûr de moi : exactement la même sensation que pour Shirley. J'aurais pourtant dû me rappeler, justement, que les gens sont prêts à faire n'importe quoi pour parvenir à leurs fins.

— Non, ce n'est pas ça. Tu sais, j'ai ma vie, moi... C'est juste que je m'attendais à ce que tu tiennes ta promesse. Mais je comprendrais qu'en fin de compte, tu ne t'en sentes plus capable...

— Quelle promesse ? lui demandai-je, aussi surpris que si on m'avait annoncé que j'avais, sans m'en rendre compte, signé un papier qui faisait de moi l'heureux propriétaire d'un troupeau de chameaux.

— Non, mais tu avais dû me dire ça comme ça, sans y réfléchir... C'est mon problème, tu sais, je ne m'habitue jamais au fait que les gens ne sont pas vraiment sincères quand ils proposent quelque chose. Adriana a raison, on rencontre beaucoup de gentillesse quand quelqu'un a besoin de vous, mais une fois qu'on lui a rendu service, on disparaît du paysage, et...

— Ça va, Sam ! le coupai-je.

Ce type était décidément passé maître dans l'art de culpabiliser les gens. Quand ça marche, et c'était le cas avec moi, c'est une autre

forme de manipulation, aussi valable que la télépathie. Plus subtile mais efficace...

— Quelle promesse ?

— Tu avais dit que tu aiderais Sarah... Mais au fond, ça ne te concerne pas, je comprends...

Moi aussi, je comprenais très bien : j'avais le choix entre passer pour le pire salaud de la création en laissant tomber une pauvre petite autiste alors que j'étais le seul au monde à pouvoir l'aider, ou agir comme le plus parfait crétin de la terre, en entrant une fois de plus, et certainement une fois de trop, dans les manigances de Samuel. Quelle alternative exaltante !

Je réfléchissais sans rien dire alors que Samuel, subitement affamé, avait saisi un de mes deux muffins et l'enfourrait dans son gosier par quarts entiers.

— Et en plus, soupira-t-il, j'ai bêtement laissé l'argent à la maison. Mais ça, je sais que pour toi, ce n'est pas un argument, ces détails matériels te laissent indifférent...

Très drôle, pensai-je. Mais l'un dans l'autre, le regard persistant de Sarah dans mon souvenir, et les douze mille dollars, dont j'avais grand besoin, achevèrent de me convaincre. Je me disais à tort que j'avais déjà survécu à deux jours de Samuel et que quelques heures de plus ne changeraient rien. Et je me jurais de partir ensuite aussi vite que possible.

— Je viens, exhalai-je, irrité de ma propre décision.

Samuel baissa la tête, comme vaincu, mais il jubilait, ayant l'impression qu'une dernière chance venait, par miracle, de lui tomber dessus.

Je dormis dans la voiture, et en arrivant à nouveau à l'appartement, je ne pensais à rien d'autre qu'à finir ma nuit quelque part. Sam, quant à lui, était aussi réveillé que silencieux, ses petites pilules qui contenaient je-ne-sais-quoi devaient vraiment bien marcher. Il monta avec moi et m'ouvrit la porte, mais il n'entra pas lui-même, il me marmonna quelque chose comme une affaire urgente qui l'appelait à l'extérieur. Je pensai simplement que je n'en serais que plus rassuré pour dormir s'il n'était pas là. Je m'attendais à trouver la maisonnée endormie, mais une musique entraînante jouait à fond dans le salon,

au point qu'on n'entendait même plus le fond d'ambiance qu'on laissait habituellement pour Sarah.

Une jeune femme en tenue d'aérobic bleu marine et turquoise encourageait de sa voix rythmée le père Olvinstein à faire des pompes. Il était rouge brique, mais avait l'air, en dehors de cela, en forme dans son short qui découvrait des jambes velues et roses, très musclées qu'on n'aurait pas devinées à le voir en complet-veston.

— Hé ho ! Terence ! me happa-t-il d'un appel cordial en m'apercevant au hasard de son mouvement de va-et-vient vertical.

— Bonjour, Mr Olvinstein, dis-je le plus poliment que je pus compte tenu que j'étais dévoré d'un fou rire rentré et puissant à le voir dans cette tenue qui ne l'avantageait guère.

— Si vous voulez vous joindre à nous, vous êtes le bienvenu ! me dit-il, et la prof de fitness à domicile acquiesça d'un sourire : nul doute qu'elle aurait adoré me voir en short, et qu'elle n'aurait pas perdu au change.

— Je vous remercie, lui dis-je, mais je vais me coucher, je n'ai pas beaucoup dormi, dernièrement...

— Ah, la jeunesse, ça n'arrête pas... Je me rappelle, à votre âge, j'étais capable d'enchaîner huit jours et sept nuits sans dormir...

Soit il déraillait, soit il avait vraiment une excellente santé, mais dans tous les cas, je ne me sentais pas concerné par ses exploits.

— Et sept cent soixante dix ! On s'arrête, on fait une pause...

Betty, je supposais qu'elle s'appelait comme ça au vu de son tee-shirt qui portait l'inscription : « Moi, je suis Betty... », se précipita sur lui pour masser ses muscles échauffés et lui donner une gorgée de liquide jaunâtre qui venait d'une gourde. D'ailleurs, à mon intention, elle précisa :

— C'est un liquide énergisant, vous en voulez un peu ?

— Non, merci, lui dis-je avec une extrême amabilité. Je crois que je vais aller dormir, répétai-je pour la seconde fois.

— Ah, non, non, Terence, je prends ma pause avec vous, et Mr Olvinstein m'entoura les épaules d'une large accolade humide et collante.

— Alors, qu'est-ce qui vous est arrivé depuis hier ? me demanda-t-il avec un entrain que je lui enviai. Ouvrir les yeux relevait pour moi du tour de force.

Betty, quant à elle, devait avoir à faire parce qu'elle sortit immédiatement, probablement pour ne pas déranger notre conversation au sommet.

Je pensais sans rien dire : qu'est-ce qui m'est donc arrivé depuis hier ? Et au milieu de la masse des événements, je n'avais envie d'en retenir aucun, mais plutôt de lui faire part de ma découverte existentielle de ce matin :

— Au fond, on ne vit jamais que la seule vie qui nous convienne réellement, vous ne croyez pas ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? me fit-il avec un grand sourire béat, probablement infusé par une immense satisfaction de soi...

— Je veux dire que je suis content d'être moi-même, lui répondis-je.

Je n'allais pas me lancer dans une justification philosophique du fait que j'aurais donné dix ans de ma vie pour me trouver en ce moment même dans ma chambre sur le campus de l'université, à l'abri dans ma vie...

— Moi aussi, je suis content d'être moi-même, me dit-il avec un sourire chaleureux et, à le regarder, on savait que c'était vrai...

Il enchaîna, en venant enfin à sa préoccupation essentielle.

— Samuel m'a dit que votre père était d'accord pour l'Entreprise Inter-Individuelle...

— S'il vous l'a dit, c'est que ce doit être le cas, lui souris-je.

— Et ça ne vous intéresserait pas vous-même de reprendre l'entreprise familiale ? On a beaucoup de demandes, vous savez... Vous auriez du travail ! me dit-il avec une intensité encourageante.

Il aurait fallu lui redire que je faisais des études qui me passionnaient ou, en tout cas, pour lesquelles j'étais très doué, et je m'apprêtais à le faire quand j'eus soudain une illumination, ou du moins la certitude que ce serait totalement inutile : cet homme vivait manifestement une grande histoire d'amour avec lui-même, et les autres personnes l'intéressaient à mesure qu'elles jouaient leur rôle dans sa grande œuvre. A part ça, il s'en fichait complètement.

Et comme pour me donner une preuve manifeste de ce que je venais de penser, Virginia traversa le salon. En m'apercevant, elle vint gentiment m'embrasser, mais ne salua pas son mari qui l'ignora autant que si elle avait été transparente comme du verre. Sans que je sache au juste pourquoi, cela me fit très mal au cœur.

Betty revint de la cuisine où elle s'était inondée d'eau fraîche, et proposa de reprendre l'entraînement. Je me levai et le père de Sam me donna une dernière tape amicale entre les omoplates, puis m'invita à réfléchir à tête reposée à sa proposition. Là, Betty me regarda avec respect, comme si j'étais un futur collaborateur du grand homme, et Madonna continuait, quant à elle, à fredonner en fond qu'elle était fatiguée des fausses promesses des êtres, des choses, de l'argent, et qu'elle aspirait à une vie simple où elle aurait pu vivre entourée de gens qu'elle aimait et qui l'aimaient...

Naturellement, il n'y avait plus de lit dans la serre, une des esclaves qui travaillaient au service du clan Olvinstein avait dû l'enlever. Mon agacement venait de ce que je me sentais assez oppressé par le nombre de domestiques que je croisais dans cet appartement. Il y en avait suffisamment pour entretenir un château fort. Et tout me semblait particulièrement sans espoir ce matin, probablement du fait que j'avais vraiment trop sommeil.

Heureusement, je rencontrai de nouveau Virginia qui eut la gentillesse de m'ouvrir une autre chambre d'amis dans laquelle je m'installai avec délectation, je dois l'avouer, moins parce qu'elle était effectivement absolument somptueuse que parce qu'il y avait un lit dans lequel je pourrais enfin dormir.

Virginia glissa dans la poche de ma veste un papier, et tout ce que j'entendis avant de sombrer dans le sommeil fut ceci :

— C'est Adriana qui m'a dit de vous donner ses coordonnées. Je vous les mets là, vous ne les perdrez pas comme ça... Parce que moi, je ne serai sans doute plus là quand vous vous réveillerez...

Puis elle s'éclipsa, sur la pointe des pieds. Et je m'endormis avec le regret de ne pas lui avoir demandé pourquoi elle serait partie.

Lorsque je m'éveillai, je n'avais plus la moindre idée ni de l'endroit où je me trouvais, ni de l'heure qu'il pouvait être. Mais la première chose que je vis près de mon lit me réveilla d'un coup : Sarah était en train de découper précautionneusement le tapis (sans doute précieux) en suivant avec un énorme cutter chacun des petits motifs géométriques qu'il dessinait.

D'abord, je n'osai pas bouger, je craignais de la troubler et qu'elle se blesse, intentionnellement ou pas. Parce que pour le tapis, de toute façon, il n'y avait plus aucun espoir à avoir... Mais elle ne décollait pas de son jeu fascinant et au bout de ce que j'estimais approximativement à un quart d'heure, je me mis à remuer le plus délicatement possible. Mais je m'aperçus ensuite que ma présence la dérangeait d'autant moins que pour elle, je n'avais absolument aucune existence. J'étais un meuble au même titre que l'armoire, ou la table de chevet. Et le fait que je sois capable de mouvements ne la détournait en rien de ses conclusions. Finalement, je vins à côté d'elle, et je décrispais ses doigts du cutter en me demandant, grands dieux, où elle avait pu le trouver et ce que faisait la personne chargée de la surveiller. Mais si j'avais écouté un peu plus attentivement les bruits qui provenaient de la chambre à coucher d'à côté, je ne me serais plus posé la question. Maintenant, je savais d'où venait cette armée de domestiques : ils se reproduisaient les uns les autres pendant la journée...

Sarah me laissa lui enlever son arme des mains sans manifester ni surprise ni regret de se voir retirer son jouet. Puis, elle ne bougea plus, et resta à fixer le vide, droit devant elle, assise sur place. Je décidai de suivre mes impulsions et je commençai à lui caresser la joue. Et là, elle réagit. Très brutalement, parce qu'elle m'envoya une gifle qui, me prenant au dépourvu, me projeta contre le bois du lit. Elle avait

vraiment une force insoupçonnable. Il me revint que j'avais lu autrefois un article sur les autistes qui mentionnait ce fait : toutes leurs forces étaient décuplées. C'était vrai, je pouvais l'attester, et je ne dirai jamais plus que les journaux n'impriment que des âneries.

Mais Sarah avait changé d'avis, et après m'avoir battu, elle se mit à se frotter contre moi et à me tenir étroitement. En fait, elle me maintenait au sol, parce que j'avais peur de lui faire mal en la repoussant pour me relever. Je me dis qu'après tout, c'était le moment où jamais d'essayer de saisir ce qui se passait dans sa tête, je pris une profonde inspiration, comme si j'allais plonger dans l'eau, et je me retrouvai ensuite à l'intérieur de la petite tête brune qui se collait à ma poitrine.

Un monde complètement ralenti où toutes choses se détachent, et sont si menaçantes... Les autres, surtout les autres, qui étendent leurs longs membres vers moi, mais seulement pour m'attraper et m'attacher. J'ai promis que je ne parlerai pas. Je l'ai promis. Et je vais me taire. Je vais me taire pour toujours.

Je repris de l'air, et je regardai Sarah qui me regardait, elle aussi, en maintenant mon visage entre ses mains. Elle avait posé son front contre le mien, et nos yeux se touchaient presque. Elle était consciente, j'en étais sûr, de ce qui se passait. Elle communiquait.

Le vide. Le vide m'entoure. Quand je marche, comment être certaine de ne pas tomber ? Et si je tombe, les bras qui m'entourent m'enfonceront... On veut me tuer. Mais je ne parlerai pas.

Je m'entendis formuler à voix haute une question :

— Pourquoi tu ne veux plus parler, pourquoi Sarah ?

Et je vis Virginia, que j'eus, de prime abord, bien du mal à reconnaître. C'est vrai qu'elle avait facilement trente pounds de plus, et que malgré cela, elle avait l'air mince et en bonne santé. Ce qui me permit de mesurer la maigreur réelle à laquelle elle était parvenue actuellement... Elle était maquillée, et vêtue de tissus auxquels *je me cramponnais* : et moi-même, j'avais dans les cheveux, des rubans, et autour du cou, des bijoux fantaisie, parce que je les aimais, et que mon frère Samuel m'en rapportait toujours. Et puis, ça a commencé : il fallait se taire... Se taire, et moi, j'ai vu le silence. Je ne marchais plus sur le sol : je marchais sur le silence. Et un jour, il a disparu, et je suis tombée dedans... Dans le vide, comme Alice au fond du

trou du lapin, ma robe se gonflait et je tombai, tombai, tombai dans un silence infini...

Sam me raconta après qu'il m'avait trouvé étendu par terre, Sarah couchée sur moi qui pleurait en prononçant : « Mo-Mo-Mo... », et qu'il avait été sûr qu'elle avait cru que j'étais mort, et que c'est cela qu'elle voulait dire. C'était le premier son articulé qu'elle disait depuis deux ans, là-dessus Sam n'avait aucun doute. Les médecins qui l'examinèrent, par contre, en avaient de sérieux. Pour eux, il était assez clair que Samuel était en train de perdre les pédales...

Et ils eurent une interminable conversation avec Mr Olvinstein pour le convaincre qu'il était temps de mettre la petite en institut. Mais comme entre-temps, elle s'était endormie dans les cravates de son père après les avoir mises en pièces (toujours avec le cutter qu'elle avait dû retrouver...) afin de les rendre plus confortables pour une petite sieste, et qu'il avait trouvé ce geste plein d'affection à son égard, il s'attendrit sur sa fille. Inutile de se demander pourquoi, les gens ont souvent des sensibilités très imprévisibles...

Comme, d'autre part, Sam et moi on hurlait qu'elle allait s'en sortir, sur ce, il trancha royalement et chassa les médecins, en leur disant que rien ne ferait fléchir sa volonté de garder son enfant auprès de lui. C'était un peu théâtral, et assez hypocrite, mais ça faisait vraiment notre affaire. Et c'est sans doute pour cette raison que Sam se pendit au cou de son père qui, très étonné, lui tapa dans le dos, comme il le faisait avec toute personne à proximité de laquelle il se trouvait, manifestement... L'ensemble faisait une scène inattendue, touchante ce serait beaucoup dire, mais surprenante, c'était certain.

— Il faut que je reparte, me dit Sam, l'air encore plus réveillé que tout à l'heure, mais je doutais fortement qu'il soit allé dormir pendant le temps où, moi, je m'étais reposé.

— Bien, donne-moi mon argent, je vais rentrer à l'université, mais je reviendrai voir Sarah, c'est promis, elle va s'en sortir, tu verras...

Il ne me répondit pas et s'enfuit littéralement en courant. Et naturellement, claqua de façon hermétique la porte d'entrée derrière lui.

Une fois seul, je ne sus plus que faire. Je retournai dans ma tête les événements des dernières vingt-quatre heures, mais leur fil conducteur devenait de plus en plus flou à mesure que j'y réfléchissais. Je confondais Anderson et le père Olvinstein, Adriana et Virginia, et Sam prenait en même temps tous les visages. C'est vrai que l'air de famille très prononcé des gens de cette maison s'y prêtait particulièrement... J'errai donc sans but dans l'appartement à la recherche de quelqu'un qui aurait pu m'ouvrir la porte mais, en fait, j'étais dans un tel état d'abattement que dormir encore un peu m'apparaissait la seule solution positivement envisageable. De toute façon, je dus me rendre très vite à l'évidence qu'il n'y avait plus personne : plus une bonne, plus un majordome, plus de Virginia bien sûr, ni même de Sarah.

En passant devant la chambre de Samuel, je me dis que je pourrais aussi bien prendre l'argent moi-même, ce serait une bonne chose de faite. D'autant que Sam était très généreux en paroles et sur l'instant, mais avait très mauvaise mémoire de ses promesses...

Entrer dans la chambre de quelqu'un quand il n'y est pas me fait toujours autant d'impression que de pénétrer dans son esprit pour la première fois : c'est un peu comme un escargot qui aurait laissé sa coquille, et quand on l'entrouvre on voit que les choses ont gardé l'empreinte de la personne comme une sorte de reflet figé.

Malgré la diligence des domestiques, il y avait dans cette pièce un désordre inimaginable, à croire que Samuel passait la moitié de son temps à vider ses placards et à jeter leur contenu par terre pour qu'il y ait en permanence quelque chose à ranger. Mais on ne pouvait pas les critiquer sur un point : l'honnêteté. Au centre de la chambre, il y avait, intacte, la grosse liasse de billets de banque gagnée la veille qui me fit, sur le moment, plus que jamais l'impression de n'être rien d'autre que du papier...

Après avoir pris ma part, je me retrouvai sans plus rien à faire, et, finalement, désœuvré, je m'endormis sur place, non sans avoir jeté un coup d'œil à des magazines de jolies filles sur papier glacé que Sam gardait précieusement sous son lit, et qui auraient fort bien pu se trouver dans ma propre chambre. Décidément, ce type n'était pas net, mais je décidai que moins j'y pensais, mieux je me portais.

Evidemment, s'endormir dans la chambre de quelqu'un quand on est télépathe comporte une grosse part de risque, parce qu'à mesure que la conscience s'échappe du corps, on devient complètement réceptif aux ondes environnantes. Et je me réveillai environ une heure plus tard avec un seul désir en tête : appeler Sam pour lui dire combien il me manquait. Je composai dans l'urgence la moitié de son numéro avant que, subitement, un éclair de lucidité ne me stoppe en plein mouvement.

Mon cœur battait à tout rompre. Un pas de plus et c'était la chute dans le précipice. Fébrilement, je cherchai un mouchoir dans la poche de ma veste quand mes doigts s'arrêtèrent sur le papier où Virginia avait écrit les coordonnées d'Adriana. Ma décision fut prise en un instant et je tapai son numéro en tremblant, comme si elle était ma dernière chance. Mais, en même temps, je ne pouvais pas m'empêcher de me méfier d'elle : j'avais peur que sa solution consiste à moyen terme à rentrer dans sa communauté spirituelle, et à vivre le même genre de vie qu'elle. En général, les gens, en fait de solution, vous proposent ce qu'ils font eux-mêmes : c'est clair, ils l'ont choisi, c'est forcément la meilleure chose que la terre puisse offrir.

Au bout d'un nombre incalculable de sonneries, elle répondit enfin, d'une voix lointaine, une musique sous forme de pulsation aquatique battant derrière elle comme un cœur géant. C'était angoissant même au téléphone.

— Adriana ? C'est Terence... Je suis enfermé chez Sam. En fait, je me sens aussi enfermé au deuxième degré... dans son esprit. Il commence à me manquer et je pense tout le temps à lui. Je crois que je vais avoir besoin de ton aide, lui avouai-je finalement, mais je me rendis compte que je n'étais pas très à l'aise d'avoir à le lui formuler.

— C'était inévitable, me répondit-elle après un très long silence où je pus pleinement profiter de la musique de fond. Tu trouveras une carte magnétique pour ouvrir l'appartement dans le paquet de lames de tarot entre le valet de bâtons et le huit de coupes. Mais attention, ne t'y trompe pas : la carte ressemble à une reine d'épée, c'est Samuel qui s'est amusé à la faire reproduire comme ça. C'est parce que je lui faisais penser à cette carte...

— Ah bon ? lui dis-je sans vouloir le moins du monde entrer dans les détails.

J'avais pour principe de ne jamais essayer d'interférer dans le délire des gens.

— J'imagine que tu vois pourquoi, ajouta-t-elle, sibylline.

Mais soit que je n'eusse pas envie de comprendre la subtilité de l'allusion, soit que mon besoin de sortir de l'appartement avant le retour de Sam effaçât de ma mémoire cellulaire tout autre désir, je me contentai donc de lui demander son adresse, après avoir ri un peu avec elle, par politesse élémentaire. J'étais, en tout cas, bien décidé à lui demander son aide pour apprendre à contrôler ma télépathie : rien ne me semblait avoir davantage d'importance.

Evidemment, je m'attendais au pire en arrivant chez Adriana. Mais j'aurais dû savoir avec le temps que le pire n'est jamais là où je l'attends.

De l'extérieur, la communauté du renouveau était indiscernable du reste des immeubles de brique du quartier. Par contre, en entrant à l'intérieur du 1312, Hudson Street, on se trouvait comme pris dans un océan de lumière, de sons et de formes mouvantes. Les plafonds étaient très hauts et drapés de tissus qui frémissaient sous des sources de vent artificielles, à la même vitesse qu'une lumière tourbillonnante qui vous berçait de son ondulation régulière. Une dizaine de petits corridors partaient de la rotonde centrale comme autant de galeries souterraines menant à des passages secrets. Et, bien sûr, il y avait des fontaines, des plantes, des fumigations de parfums subtils... Au bout d'un moment, une jeune femme que je pris d'abord pour Adriana surgit, comme de nulle part : elle avait le même sourire venu d'ailleurs, et la même sérénité inaltérable qu'elle. Je me demandai comment il se faisait que les membres d'une confrérie se ressemblent tous à ce point. Par télépathie, sans doute...

On me fit attendre une bonne demi-heure, mais je pense que c'était pour tester ma motivation à déranger Adriana, qui manifestement était la grande prêtresse du lieu. De toute façon, quel que soit le milieu où on se trouve, les gens vous font attendre pour éprouver vos nerfs. Ici, la différence certaine était qu'on prenait grand soin de moi : on m'avait apporté un coussin, un verre d'eau chaude (l'eau froide étant, paraît-il, très néfaste à la santé...), et on venait toutes les cinq minutes me demander si j'étais bien, si je n'avais besoin de rien

d'autre, si je voulais qu'on baisse un peu la lumière ou au contraire qu'on l'augmente...

Je finissais par me demander s'ils prévoyaient que j'allais passer la nuit entière dans le hall, mais Adriana arriva enfin, fidèle à elle-même, flottante dans sa grande tunique blanche. Elle me salua en s'inclinant légèrement, les mains jointes devant elle, et m'invita d'un geste à la suivre. Je ne sais pas pourquoi, mais j'aurais bien voulu parvenir à me rappeler l'itinéraire qu'elle me fit suivre : à droite, à gauche, on descend un escalier, on remonte, on redescend, on tourne, une lanterne s'éteint, une autre se rallume, on passe deux portes. Je la suivis pendant près de dix minutes. Juste assez pour que j'en vienne à la conclusion définitive que sortir de là tout seul me prendrait au moins un demi-siècle.

Elle s'arrêta dans une sorte d'église, que je supposais être approximativement au cinquième sous-sol. Enfin, une église, c'était une façon de parler, avec un autel recouvert de fleurs, mais pour le reste, il n'y avait que des coussins multicolores au sol et partout les éternelles tentures qui battaient au son de la pulsation sourde et ininterrompue qui commençait sérieusement à m'oppresser. Adriana me fixait sans rien dire. Manifestement, elle attendait que j'entame la conversation.

— C'est étrange, cette musique de fond, finis-je par lui dire. C'est un peu...

— Lancinant ? me prit-elle de la bouche.

Je répondis par un sourire large et crispé qui la fit rire.

— En fait, précisa-t-elle, ce n'est pas vraiment de la musique, c'est un battement correspondant à l'émission alpha du cerveau qui le ralentit de façon à mettre les vibrations de l'individu en accord avec une espèce d'état de transe hypnotique.

— Comme c'est intéressant, fis-je en jetant un bref coup d'œil circulaire autour de moi.

Il n'y avait aucune sortie en vue.

— Cette vitesse est propice à la méditation, mais elle nous rend également beaucoup plus attentif aux idées qui traversent notre mental, conclut-elle.

Et comme je n'ajoutais rien, elle reprit :

— Tu venais me voir pour quoi exactement, Terence ?

— Je voudrais contrôler mon esprit, lui articulai-je, me sentant comme le frais disciple devant son honorable maître spirituel.

— J’ai réfléchi à ton problème, Terence. Et il est délicat, car ta télépathie est naturelle, pas comme la mienne qui est le fruit de longues années de travail...

Je la regardais, rêveur, en songeant à ce que pouvait bien être un « travail » pour développer la télépathie.

— Je sais, je suis doué, ne pus-je m’empêcher de badiner.

Mais elle me regarda comme si j’avais été un malade profondément atteint, et je baissai les yeux d’un coup sans plus rien ajouter.

— Donc, Terence, il ne peut y avoir de moyenne mesure : ou tu te débarrasses de ta télépathie, ou tu continues de vivre avec, mais tu ne pourras pas la maîtriser, à moins, bien sûr, que tu ne te sentes prêt à modifier considérablement ton mode de vie.

Pour une fois, je captais très exactement où elle voulait en venir : sa communauté serait le lieu parfait où épanouir ma personnalité à l’abri de Sam et de toutes les corruptions du monde terrestre...

J’aurais adoré pouvoir continuer de réfléchir tranquillement, mais mon estomac se mit à crier comme une personne indépendante de ma volonté et Adriana sourit encore, de l’air d’une bonne mère de famille. Là où je fus le plus étonné, c’est que quelqu’un apparut dans la seconde, un plateau de fruits dans les mains, et le posa à côté de nous en silence. C’est là aussi que je m’aperçus qu’ils étaient tous pieds nus et je compris enfin pourquoi on m’avait demandé d’enlever mes chaussures et chaussettes en arrivant. Je ne me sentais pas très à mon aise les doigts de pied à l’air : il manquait quelque chose à ma dignité habituelle.

— Voilà, Terence (et je remarquai seulement qu’elle continuait systématiquement de ponctuer toutes ses paroles de mon prénom), il faut que tu fasses ton choix. Veux-tu que je t’y aide, ou est-ce que tu préfères y penser un moment dans la solitude ?

Je me mis à réfléchir à toute vitesse et c’était d’autant plus difficile que je savais bien qu’Adriana, les yeux clos, suivait la progression de mon propre cerveau dans le sien. Que c’était désagréable de me trouver avec une télépathe et de ne plus avoir mon intimité ! J’aurais eu le temps, j’aurais sincèrement plaint toutes les personnes qui

m'avaient entouré tant d'années sans savoir à quoi ils s'exposaient. Mais là, ce n'était pas le moment.

Je sentais confusément (même si je n'arrivais toujours pas à capter positivement Adriana) que si je lui demandais à rester seul à peser le pour et le contre, elle me laisserait ici deux ou trois jours entiers en modifiant et en intensifiant la sympathique « musique d'ambiance » au point de me faire subir un lavage de cerveau en bonne et due forme qui me laisserait le désir irrésistible de rester pour toujours parmi eux. J'avais vu un documentaire à la télévision sur ce genre de communautés : ils sont terriblement accueillants, au point quelquefois de retenir de force leurs invités...

D'un autre côté, si je lui demandais de m'aider à réfléchir à mes différentes possibilités, elle allait trouver un moyen occulte de me manipuler et de me filer une telle peur en me prédisant solennellement mon avenir que je n'hésiterais plus à la supplier librement de m'intégrer à sa communauté. Le problème était donc, dans tous les cas, de partir d'ici au plus vite.

C'est toujours la même chose : on vient demander de l'aide à quelqu'un pour se sortir d'une situation épouvantable, et deux jours après, on se retrouve dans un problème dix fois plus préoccupant. Il n'y avait qu'à voir ce qui m'était arrivé avec Sam. De toute façon, soyons clair là-dessus, j'étais certain qu'elle ne pouvait pas me retirer ma télépathie. Pour moi, c'était comme une opération qui m'aurait enlevé un organe, je ne voyais pas comment elle aurait été capable de faire une chose pareille. Mais je l'ai déjà dit, je ne pense jamais aux ressources insoupçonnées des gens...

— J'ai décidé : je crois qu'il vaut mieux être comme tout le monde. Tu peux vraiment me débarrasser de ce don, Adriana ?

— Bien sûr, je le peux, fit-elle en se levant.

Sur le moment, je trouvai son sourire véritablement inquiétant.

Elle disparut derrière un voilage opaque dont je supposais qu'il masquait une porte, et je me retrouvai seul. Bien évidemment, la musique avait été montée sensiblement et j'avais l'impression que mes tempes qui battaient lui répondaient avec une alternance symétrique qui n'avait rien de rassurant.

Je ne sais pas au juste combien de temps passa, mais quand Adriana revint, un verre de liquide fumant et verdâtre à la main, je me sentais

déjà dans un état second.

— Ça va, Terence ? me demanda-t-elle, glorieuse comme une aube blanche.

Je m'étais, quant à moi, recroquevillé sur les coussins, en essayant de protéger mes oreilles, mais le son s'infiltrait de partout. Maintenant, j'avais l'impression que le battement venait de mon ventre.

— Pas trop, à vrai dire. J'aurais besoin d'un peu d'air frais...

— Bois, Terence, me dit-elle en me tendant le verre, et son image vacillait au-dessus de moi.

Je devais vraiment ne pas être au mieux de ma forme parce que je la voyais double, et je commençais à penser que la pomme que j'avais mangée était empoisonnée. Je m'attendais, en toute logique, comme Blanche-Neige, à voir surgir sept nains de dessous les coussins...

— Je préférerais sortir un peu d'abord, insistai-je.

— Terence, c'est impossible de sortir la nuit dans ce quartier. C'est très dangereux, tu pourrais te faire attaquer...

— Je sais me défendre, lui dis-je, assez piteusement.

Parce que, en l'occurrence, mon affirmation n'avait rien de vrai.

— Bois, Terence, me chantonna-t-elle en me saisissant la nuque d'une poigne ferme et en me collant le verre aux lèvres.

Je me dégageai d'un geste.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Des herbes naturelles, Terence, me dit-elle, l'air planant.

Je pensais que le peyotl et la marijuana aussi étaient des plantes qui poussaient dans la nature. Ce magma épais et couleur de vase ne me disait rien de bon.

— Il faut que je te parle de quelque chose d'urgent.

— De quoi donc, Terence ? me demanda-t-elle avec une infinie patience, mais je vis que les rideaux bruissaient bizarrement, comme si des gens se trouvaient derrière.

Je crois que je commençais à ressentir plus de peur que je n'aurais jamais cru possible d'éprouver. Et dire que j'aurais juré que Samuel était le plus dangereux des deux. Comme on se trompe sur les gens...

— De Sarah ! lui dis-je comme une illumination. J'ai réussi à entrer dans son esprit...

— C'est vrai ? me dit-elle. A son ton de voix, et au fait qu'elle éloigna une seconde le verre, je sus qu'elle était vraiment intéressée.

— C'est sa mère qui lui avait commandé de ne pas parler, je ne sais pas à propos de quoi, mais de là, elle a commencé à se taire de plus en plus, au point que c'est devenu complètement pathologique...

Je m'interrompis parce que les formes qui étaient masquées par les rideaux prirent, pour ainsi dire, corps, et je vis apparaître quatre mecs habillés en blanc comme des masseurs, qui avaient tous les cheveux longs et des couronnes de fleurs sur le sommet du crâne. Mais peut-être était-ce un début d'hallucination. Adriana voulut me rassurer :

— Ce n'est rien, Terence, ce sont mes amis..., soupira-t-elle, l'air presque humain. Tu sais, pour Sarah, je pense que c'est une histoire banale. Virginia a probablement ramené un homme chez elle, et la petite a dû la voir avec son amant, et évidemment, Virginia a eu peur qu'elle le répète à son mari. C'est pourquoi elle a fait promettre encore et encore à l'enfant de se taire. Ce qui n'est pas explicable, c'est que la petite soit devenue autiste à cause de cela. Il y a des dizaines d'enfants à qui une pareille chose arrive...

Alors qu'elle continuait à parler, les types se rapprochèrent de moi à pas feutrés. Une autre fille était venue tout près et m'avait mis la tête sur ses genoux, elle me frottait le front et les cheveux avec de l'huile parfumée en me regardant d'un air extatique, à vrai dire, j'aurais adoré me débattre, mais outre que je n'ai pas l'habitude de résister aux caresses d'une jolie fille, j'avais autant de forces que si je m'étais transformé de l'intérieur en caramel mou.

— Nous parlerons encore de cela plus tard, Terence, me sourit-elle, et elle rapprocha à nouveau le verre de mes lèvres.

Mais c'est sûr que s'y mettant à six, et me maintenant les jambes et les bras, je ne fis plus aucune difficulté pour avaler cette immonde mixture qui, sur le moment, ne me donna pourtant pas l'impression d'avoir le moindre effet.

Je ressentais le besoin de continuer à tout prix à parler, comme si c'était ma dernière planche de salut, mais je constatai que les idées se raréfiaient dans mon cerveau comme un oxygène qui vient à manquer.

— Pourquoi tu répètes sans cesse mon prénom, Adriana ? Tu as peur de l'oublier entre chaque phrase ?

J'essayais de faire de l'humour, mais l'ambiance générale ne s'y prêtait pas, et les types qui psalmodiaient je ne sais pas quoi autour de

moi n'arrangeaient rien.

— Ton prénom définit les vibrations de ton âme sur terre. C'est pour t'aider que je le répète, Terence...

Evidemment, si je m'étais attendu à une réponse normale, c'était raté. Et je n'eus que le temps de lui murmurer un « merci » que j'aurais voulu ironique avant de sombrer dans une inconscience profonde.

OceanofPDF.com

Je n'ai gardé à peu près aucun souvenir de ce qui m'est arrivé pendant cette semaine que j'ai passée dans le temple de la communauté d'Adriana. Tout ce que je sais, c'est que j'ai fini par me réveiller d'une très longue sieste, et que je suis parti, sans que personne ne me retienne ou fasse autre chose que me bénir. Je dois dire aussi que je n'ai pas cherché à en savoir beaucoup plus : une fois debout, je ne voulais plus qu'une chose, c'était quitter cet endroit au plus vite sans demander mon reste.

On m'a rendu mes affaires, et je me suis changé : on m'avait habillé d'une toge blanche en lin, et je n'avais plus de sous-vêtements, ce qui, pour une raison bien évidente, m'a mis très mal à l'aise. Je m'inquiétais de ce qu'on avait pu me faire alors que j'étais inconscient. Manifestement, j'avais lu trop de récits sur des psychotiques épris de chasteté à tout prix... Mais il n'y avait pas de problèmes apparents, j'étais entier.

Ce n'est que de retour à l'université que j'appris que mon séjour là-bas avait duré une semaine pleine. Tout le monde s'était inquiété de mon absence, jusqu'à ce que, paraît-il, Sam téléphone au professeur Anderson pour lui dire que je faisais une « retraite spirituelle ». Evidemment, il n'avait pas manqué de me questionner dessus, je ne sais pas ce qu'il pensait au juste, peut-être que j'avais échoué dans un lieu inqualifiable et que de façon mystérieuse, je ne voulais plus en partir. En fait, tout l'enjeu était là : je n'avais aucune idée de ce qu'il pensait, je n'étais plus télépathe.

Les gens pensaient des choses, et moi, je n'avais pas le moindre indice de ce qu'ils cachaient derrière leurs paroles et leurs visages impénétrables. En toute logique, après avoir souhaité plus que tout au monde me trouver enfin seul dans mon esprit, je souffrais horriblement de cette solitude.

J'avais l'impression qu'un silence m'environnait, comme quelque chose qui m'aurait asphyxié, m'isolant du reste du monde comme une cloche de verre.

Au début, je devais encore être sous l'emprise de drogues diverses (ils avaient dû m'en donner un sacré paquet pour que je dorme pendant une semaine d'affilée) et j'ai eu beaucoup de mal à reprendre mes repères. J'avais la sensation d'avoir tout bonnement perdu la mémoire. Ça me faisait un grand vide à l'intérieur. Puis, à la longue, je m'aperçus que c'était quelque chose d'actif qui me manquait, une sorte de sixième sens... Et comme il était hors de question que j'essaie à nouveau de joindre cette Adriana ou même Sam, je m'en ouvris à Clovis, qui était, à mon avis, le dernier ami que j'avais sur cette terre.

Il était, cette fin d'après-midi-là, en train de bâcher sur un commentaire de texte portant sur *La Poétique* d'Aristote, et ça avait l'air de le passionner complètement, ce que je trouvais d'autant plus admirable que moi, rien ne m'intéressait plus.

— Comment tu t'en sors, du texte ? lui dis-je, l'air de rien.

— C'est extraordinaire... Tu te rends compte, Aristote avait compris qu'on participe par nos émotions à un spectacle et que c'est pour ça qu'on l'aime.

Je soupirai. Tout me ramenait à mon chagrin.

— C'est logique, fis-je abattu. C'est de la télépathie : on capte à l'intérieur de soi les émotions que fait naître l'œuvre d'art, et on se sent en osmose...

— Qu'est-ce que tu as ? me dit-il en se levant pour mieux m'observer. On dirait que tu as les larmes aux yeux...

— C'est rien, lui dis-je, pathétique. C'est juste que ça m'émeut. Tu comprends, c'est tellement universel cette impression de communiquer au-delà des mots. On est les uns avec les autres, unis... On...

— Tu dérailles, Terence ? me fit-il gentiment, avec d'infinies précautions.

Puis, après un moment, il reprit :

— En fait, je ne voulais pas te le dire, mais je te trouve un peu différent depuis que tu as disparu une semaine et que tu es revenu. Il y a quelque chose que je peux faire pour toi ?

— Hélas, continuai-je, personne ne peut plus rien pour moi, maintenant. C'est trop tard.

Clovis me regarda fixement, puis enleva lentement ses petites lunettes cerclées de fer que je lui enviais terriblement, parce que ça lui donnait vraiment l'air d'un intellectuel quand il les portait.

— Il y a quelque chose que je peux faire pour toi ? me répéta-t-il sobrement.

— Je ne sais plus comment vivre ! Tu comprends ! m'exclamai-je. Avant tout était simple, je sentais tout, et maintenant je suis englué en moi-même, enfermé dans ma propre réalité, c'est une prison et je ne peux pas en sortir.

— Ecoute, me dit-il, en me prenant par les épaules et en me faisant asseoir. De deux choses l'une, soit tu lis trop Sartre et ses élucubrations sur l'enfermement de l'homme en soi-même et ça t'atteint le cerveau. Soit tu sors vraiment d'un très gros chagrin d'amour..

— Oui, je me suis quitté moi-même, lui répondis-je, amer et ironique. De toute façon, je n'ai pas envie d'en parler.

— Je comprends, me fit-il après un moment.

Mais à voir son expression légèrement saisie, je sus que je l'avais un peu blessé.

Ce qui me fit drôle, sur le moment, c'est que c'était la première fois de mon existence entière que je prêtais attention à quelqu'un pour savoir ce qu'il pensait ou ressentait. Dans le fond, Samuel n'avait pas eu tort de me faire remarquer que la plupart des choses que j'apprenais par télépathie, j'aurais pu les déduire en étant juste un peu plus attentif à ce qui m'entourait.

Clovis respira profondément. Il faisait toujours cela pour se donner de l'élan dans une conversation difficile. Et il était par ailleurs le seul type au monde que j'avais jamais vu pouvoir se calmer en buvant de longs verres d'eau avec lesquels il se gargarisait comme s'il avait un jacuzzi entre les dents.

— Ecoute, reprit-il. Je sais qu'on ne peut pas toujours parler avec ses amis, mais pourquoi tu ne vas pas voir le professeur Erwan Parker ? Il est très ouvert à ce genre de choses.

— Quelles choses ? fis-je étonné.

Décidément, sans ma télépathie, j'avais une intelligence qui fonctionnait à la vitesse d'une limace engourdie.

— Eh bien, hésita-t-il. Tous ces phénomènes paranormaux... Tu sais bien, c'est pour ça qu'il est mis en quarantaine à Princeton et que ses collègues d'histoire de la pensée antique refusent de lui adresser la parole. Depuis qu'il a publié un livre où il dit qu'il faut être un imbécile pour ratiociner sur des questions de métrique ou de datation de gloses au lieu de s'intéresser à la dimension initiatique de Platon, on le prend un peu pour un...

— Pour un cinglé ! m'écriai-je. Et c'est ce qu'il est !

J'avais devant les yeux l'image de cet illuminé à longue barbe blanche qui se promenait dans les jardins de la fac avec une canne à pommeau de cristal, en prétendant parler avec les arbres. J'en avais eu ma dose des illuminés ces derniers temps, hors de question d'en rajouter un sur la liste, fût-il titulaire d'une chaire à Princeton.

— Moi, fit Clovis sobrement, je ne crois jamais les on-dit. J'attends de me faire mon idée tout seul.

— Clovis, tu n'es pas sérieux, quand même !

J'avais subitement l'impression horrible qu'il n'y avait plus un seul esprit rationnel sur terre.

— Ecoute, Terence. Ça fait deux ans qu'on se connaît, et tu t'es toujours vanté de lire dans l'esprit des gens. Moi, comme je te l'ai dit, je ne juge pas par avance, je me fais mon idée tout seul. Et je pense que tu disais la vérité...

Là je le coupai, effaré.

— Comment ça, je me suis vanté de lire dans l'esprit des autres ?

— Mais oui, tu jouais les prophètes tout le temps...

Il soupira devant mon air effondré et reprit :

— Tu es trop naïf, tu parles beaucoup, et moi j'écoute, rien de plus. Dix fois, tu m'as dit : tu vas voir, telle chose va se passer, tel sujet va tomber... Au début, je pensais que tu étais un peu, on va dire, allumé. Mais je te l'ai dit, je vérifie toujours tout avant de me faire un point de vue, et comme chaque fois tu tombais juste, je me suis dit que tu devais avoir un petit quelque chose de pas tout à fait comme les autres. Et puis, ton ex-petite amie, tu sais, Shirley, m'a appelé la semaine dernière pour savoir ce que tu devenais, et elle m'a dit que tu lui avais avoué que tu étais télépathe. Cela, ajouté au fait qu'Anderson a su par un ami à toi que tu faisais une retraite spirituelle et qu'il me l'a répété, ça a suffi et moi, j'ai refait le puzzle.

Il s'arrêta un moment et me considéra. Je ne disais absolument plus rien. Je me sentais à la fois percé à jour, et, en même temps, dépouillé comme un oisillon venant de naître : si tout le monde savait que j'avais été télépathe et que maintenant, je ne l'étais plus, je pensais que j'allais subir une vengeance généralisée et que les gens allaient chercher à me faire payer de les avoir manipulés tant d'années. En fait je raisonnais d'après moi-même, parce que c'est vrai qu'à leur place, c'est ce que j'aurais eu envie de faire.

— Fais pas cette tête, Terence, continua-t-il. Etre télépathe ne signifie pas que tu sois le seul au monde à avoir un cerveau...

— Je ne suis plus télépathe, lui fis-je, lugubre.

— Oui, j'avais bien compris que c'était ça le problème, me dit-il, mais je vis qu'il réprimait une forte envie de rire.

— Ce n'est pas drôle ! explosai-je. Evidemment, pour toi, ça ne veut rien dire, mais moi, sans mon don je ne suis rien, je vais me faire sortir d'ici en moins de temps qu'il faut pour le dire, et...

Et comme je vis qu'il se mordait les lèvres pour ne pas éclater de rire, je ne pus que surenchérir.

— Et je vais me tuer. Ma vie est finie, de toute façon.

— On se calme...

Il remit ses lunettes, en les calant bien sur la petite bosse qu'il avait sur le nez, ce qui me fascinait toujours parce qu'elle était exactement située au milieu, comme si elle avait été mise là exprès.

— Je crois que tu te sous-estimes, Terence, reprit-il. Tu as simplement l'habitude de réfléchir avec ton psychisme, et pas assez avec ton intellect. Les gens sont comme les textes et ils laissent partout des indices de ce qu'il y a à comprendre. Peut-être que si tu es un peu moins centré sur tes émotions et sur ce que tu ressens, tu vas développer davantage une autre partie de ton intelligence, et que tu arriveras exactement au même résultat. On peut être intuitif sans être télépathe.

— Ça ne m'intéresse pas, fis-je, buté. Je veux qu'on me rende ma télépathie.

Clovis me regardait comme si j'avais été un enfant de cinq ans qui faisait un gros caprice, mais ça m'était bien égal. Il était là, j'étais de très mauvaise humeur et il fallait que quelqu'un prenne, alors évidemment, toute ma rancœur tombait sur lui.

— Attends, tu l'as pas perdue dans la rue, ta télépathie ? Tu as bien fait quelque chose pour...

Et là, comme je n'avais rien à répondre, je fis comme Sam, je me mis à pleurer. D'abord, ce ne furent que quelques larmes qui m'emplirent les yeux mais, au fur et à mesure, je commençai à renifler et à me moucher, en me plaignant de mon sort tellement injuste, et du fait que j'avais brisé ma vie par ma propre stupidité. Clovis me consola comme il pouvait, mais je voyais bien qu'il était vraiment très embêté. J'aurais pu jurer que rien de semblable ne lui était jamais arrivé. J'en étais bien certain, et pourtant, je ne le savais pas par télépathie. Cette pensée me réconforta un peu, et je pus lui expliquer ce qui m'était arrivé.

A mesure que je parlais, j'eus d'ailleurs la surprise de me rendre compte que je me rappelais beaucoup de choses qui m'étaient arrivées pendant cette espèce d'état second que j'avais traversé une semaine entière. Au bout d'un moment, il me coupa :

— Ecoute, manifestement dans cette communauté, d'après ce que tu me racontes, ils t'ont donné des substances soporifiques, et dès que tu montrais un signe de réveil, ils t'en redonnaient une dose, c'est pour cela que tu reprenais parfois vaguement conscience et que tu as des souvenirs imprécis, mais ça n'a rien de méchant, ça fait une bonne semaine que tu es rentré, autrement, tu aurais ressenti un manque et tu aurais couru là-bas pour en avoir à nouveau. Là, ce n'est pas le cas, ce n'était donc pas de la drogue...

— Oui, mais ça m'a enlevé ma télépathie !

Clovis ne répondit rien, il réfléchissait. Il reprit finalement la parole après ce qui me sembla être un bon quart d'heure.

— J'ai bien une idée de ce qui s'est passé, mais je ne veux pas te dire de bêtises. Il faut que tu ailles voir le professeur Parker, et que tu lui en parles.

— J'en ai ma dose, des gens comme lui, Clovis, finis-je par lui lâcher.

— Des gens comme qui ? reprit-il, l'air délicatement déconcerté.

— Des gens qui touchent à des trucs bizarres, et qui sont complètement évaporés. J'en ai marre, je veux des gens raisonnables, qui croient aux faits, et qui ont véritablement les pieds sur terre. Tu comprends ?

Mais mon indignation ne semblait pas le toucher outre mesure.

— Terence, si tu es télépathe, tu es comme lui...

— Mais ma télépathie, elle est rationnelle ! m'exclamai-je. Je ne fais pas tourner les tables, moi !

— D'abord lui non plus, et toi, tout ce qu'on peut dire, c'est que pas encore, me dit-il en susurrant.

Et voyant que j'allais me mettre à hurler, il m'interrompit :

— Ecoute, Terence, sans vouloir faire de métaphysique, si tu as un problème avec ta voiture, tu vas voir un garagiste, si tu veux acheter des conserves, tu vas dans un supermarché, et si tu as un problème avec ta télépathie, tu vas voir quelqu'un dont c'est le rayon.

Evidemment, je n'avais rien à répondre, parce qu'il avait raison.

— Mais je ne le connais pas, moi, me défendis-je vaguement.

— Moi, si. T'inquiète pas. Je vais lui parler de toi.

— Comment ça, tu le connais ? lui fis-je, ahuri.

Je n'aurais jamais pensé que quelqu'un de posé et de discret comme Clovis puisse avoir quoi que ce soit à faire avec ce professeur bizarre dont la renommée voyageait sinistrement sur le campus...

— Oui, je vais à ses cours depuis deux, trois ans, dit-il.

Puis il toussota.

— D'ailleurs, je crois que tes amis, Samuel et Adriana, y vont aussi. Il me semble, à t'écouter, que ce sont bien eux que je vois là-bas.

— Mais ! commençai-je, et je m'aperçus que je ne savais pas comment continuer.

J'avais parlé sans cesse de mes talents de télépathe sans m'en rendre compte, j'avais vécu presque deux ans avec un type sur lequel, et je venais de m'en rendre compte, je ne savais rien, cela parce que je n'avais jamais vraiment fait attention à lui. En plus, il connaissait Sam et Adriana. Mille questions à la fois se pressaient dans ma tête. J'en choisis une au hasard :

— Mais qu'est-ce que fout Sam là-bas ?

— Il s'est toqué de textes sacrés sanscrits après une entrevue avec un médium... Mais il ne te l'a jamais raconté ? En général, il ne se fait pas prier, moi je crois que j'ai bien entendu son histoire cinq mille fois...

Mon sentiment d'être vraiment tenu en dehors de tout, par tout le monde, s'accroissait de façon sensible seconde après seconde.

— Non, à moi il n'a jamais rien voulu dire, fis-je d'un air passablement vexé.

— Ah ! s'exclama Clovis d'un air jovial. C'est que tu dois faire partie de sa prophétie...

— Quoi ?

— Bon, je veux bien te raconter toute l'histoire, mais il faut me promettre de ne pas lui répéter, autrement, Adriana me tuerait.

Clovis me fixa un instant, comme pour se demander s'il pouvait me faire confiance, et après avoir conclu que oui, il reprit :

— Il y a deux ans, Sam était très dépressif, et comme Adriana venait de s'en séparer, elle se sentait, on va dire, assez coupable... Elle a voulu lui changer les idées, et via quelqu'un d'autre, elle l'a convaincu d'aller rendre visite à un ami à elle, soi-disant médium, pour qu'il lui fasse des prédictions sur son avenir. Evidemment, comme elle lui avait raconté la vie de Sam en détail, il est sorti de là complètement électrocuté, persuadé qu'il était investi d'une mission surnaturelle...

Je n'avais retenu qu'une chose dans son discours et je le coupai, interloqué :

— C'était donc vrai qu'ils étaient ensemble !

Clovis sourit, mais garda le silence.

— Ils sont tellement différents, c'est presque inimaginable...

— Qui peut savoir ? fit-il rêveusement, et je vis qu'il était, lui aussi, amoureux d'Adriana.

— Bref, pour en revenir à Parker, c'est lui qui lui a donné ce conseil pour Sam, et ça a très bien marché...

— Ah bon, elle le connaît aussi ?

Cette fois, j'étais vraiment dépassé.

— Mais, Terence ! s'exclama-t-il. C'est ce que je me tue à te dire : qui se ressemble s'assemble... Je ne sais pas quoi te dire, moi... Ecoute quinze minutes Adriana parler, et jette un coup d'œil à Parker, c'était inévitable qu'ils se trouvent, ces deux-là !

— D'accord, l'arrêtai-je, voyant bien à son air que c'était inutile d'épiloguer sur ce qui lui semblait être une évidence. Mais Sam ?

— Sam aime Adriana. Donc, tout ce que fait Adriana est merveilleux... Il va aux cours de Parker parce qu'elle y va. C'est tout.

— Et toi ?

— Moi, je t'ai dit, je n'aime pas me fier aux apparences. Dès que j'entends des gens parler trop, en mal ou en bien de quelque chose, je ne peux pas résister, il faut que j'y aille et que je me fasse mon idée par moi-même.

— Mais pourquoi tu ne m'as jamais dit que tu allais à ses cours ?

— D'abord, je te l'ai dit, mais tu as fait celui qui n'entendait pas. Et ensuite...

Il hésita. Je devenais une vraie pile électrique, rien ne m'énerve davantage que quelqu'un qui commence une phrase et qui, tout à coup, se retient de la finir, pour une raison obscure.

— Ensuite quoi, Clovis ?

— Eh bien, tu es quelqu'un qui a, on va dire, quelques préjugés. Enfin, Terence, je t'apprécie beaucoup, c'est vrai, mais tu as un peu tendance à penser qu'il y a une manière droite et une seule d'aborder la vie, et parfois, tu peux faire l'effet d'avoir des idées un peu arrêtées.

Je ne savais pas quoi dire. Avec Sam, c'était le deuxième à me dire ça, donc plus question de faire comme si ça ne me concernait pas. Ça fait toujours une drôle d'impression de se rendre compte que la façon dont les gens vous perçoivent de l'extérieur est à l'exact opposé de celle dont on se saisit soi-même.

— C'est à cause de ma télépathie, lui dis-je après un moment.

Et ce fut à son tour de me regarder sans rien dire. Je ne sais pas pourquoi mais ça me semblait essentiel de me justifier davantage et d'essayer de me faire comprendre.

— Tu vois, repris-je, quand tu passes ton temps à tenter de savoir ce que les autres ont en tête, ou comment tirer le meilleur parti des événements, et qu'en somme, ça te sert de guide pour vivre, ça ne te laisse pas beaucoup de marge pour te demander quelle genre de personne tu es.

Clovis marqua une pause avant de répondre. Je vis qu'il était tenté d'aller se servir un verre d'eau, mais qu'au dernier moment il se retint parce qu'il savait que sa manie de mâcher l'eau suscitait en moi des accès nerveux incontrôlés.

— Terence, tu es vraiment sûr que tu veux redevenir aussi télépathe que tu l'étais ? Parce que, ajouta-t-il rapidement, évidemment, ça a des côtés amusants : rentrer dans l'esprit des gens, sentir leurs

émotions intimement... savoir au quart de tour quand on te ment... et cetera... Enfin, je ne sais pas, je ne le suis pas, moi, télépathe, mais d'après ce que je comprends, ça a l'air assez dur de vivre avec cette sorte de sur-conscience, non ?

— Je ne saurais le dire, Clovis, lui répondis-je honnêtement, je n'ai jamais vécu sans.

Il réfléchit un moment. Je sentis que m'aider à prendre une décision lui posait un profond problème éthique.

— Dans le fond, de mon point de vue à moi, c'est toi qui n'es pas normal à jouer le détecteur de mensonges instant après instant, mais de ton point de vue à toi, moi, je suis complètement aveugle, et je suis presque handicapé d'être enfermé dans mon propre cerveau, c'est ça ? réitéra Clovis, comme pour être bien sûr qu'on était d'accord sur ce point essentiel de notre conversation.

— Je crois.

— Oui, continua-t-il, réfléchissant à voix haute, mais d'un autre côté, des gens comme toi, il n'y en a presque pas sur terre, alors, comme tu es tout seul, c'est toi qui passes pour fou, tu vois ? Alors qu'un type complètement bouché et terre à terre comme moi passe pour sain d'esprit, équilibré et tout le bazar... En fait, il faudrait que tu changes d'environnement, conclut-il.

— Excuse-moi, mais j'ai du mal à te suivre, lui dis-je, interloqué. Tu me conseilles d'émigrer sur la Lune ?

— Il n'y a pas de télépathe sur la Lune, me dit-il d'un ton sérieux et scrupuleux.

— Alors quoi ? lui fis-je, moins énervé que désabusé.

Il avait peut-être l'impression de discuter un problème philosophique, mais moi, il en allait de ma vie.

— Alors, il faut que tu en parles à Parker.

Dans la mesure où il revenait à sa conclusion précédente, j'avais vraiment l'impression qu'on avait parlé une heure pour rien.

— Ecoute, moi je ne l'ai jamais vu ce monsieur, alors je veux bien croire, sur le principe, qu'il peut m'aider, mais dis-moi, en un mot, ce qu'il peut pour moi, de plus que... que toi, par exemple, lui dis-je.

J'étais sûr de le prendre au piège, mais bien au contraire.

— C'est simple, il est télépathe. Je t'avais pas dit ?

— D'accord, lui fis-je en me disant que ce ne serait jamais que le trentième que je rencontrais en deux semaines.

Mais je n'avais plus rien à ajouter.

— Alors, ramène-le-moi, lui dis-je en soupirant.

Clovis s'apprêtait à sortir, mais il s'arrêta sur le seuil, et après s'être palpé un instant la bosse du nez en soulevant ses lunettes, il reprit :

— A mon avis, il faut que tu sois davantage au net avec ce que tu veux. Parce que tu cours comme un malade pour te défaire de ton don, et après tu menaces de te suicider parce qu'on te l'a enlevé. Excuse-moi de te dire ça, Terence, mais c'est pas très logique.

J'avais l'impression de me conduire comme une mouette affolée qui vole en tous sens et prend des murs les uns après les autres. Et je me sentais trop mal pour pouvoir lui expliquer que vivre avec ma télépathie n'était parfois pas plus facile que vivre sans. Moi, j'étais tout le temps sincère, je voulais m'en débarrasser mais je la chérissais telle la chose la plus précieuse que j'avais au monde.

Une fois seul, je m'allongeai sur le lit, de toute façon je n'avais plus qu'à attendre la suite des événements. Je me mis à regarder jouer les ombres du soleil couchant au plafond. J'aurais voulu adhérer au moment présent et ne plus penser à rien. J'essayais de me réjouir des acquis positifs que m'amenait mon absence de télépathie : par exemple, le fait de pouvoir fermer les yeux sans plus ressentir les pensées de tout le monde. Mais une chose n'étant jamais comme on se l' imagine, je continuais à avoir des idées qui me traversaient l'esprit. En effet, je n'arrêtai pas de me demander ce que pensait ou faisait une personne ou une autre. C'est vrai que je n'avais plus aucune nouvelle de Sam depuis deux semaines, ni de ma famille, ni de personne.

Ensuite, quand j'eus bien tourné dans ma tête tout ce que je pouvais penser ou supposer sur tous les gens que je connaissais, je réfléchis à mes examens à venir et au sens de la philosophie, ce qui, finalement, m'amena à me demander comment il se faisait que Clovis connaisse personnellement Parker. C'était vrai qu'il assumait encore des cours à l'université, mais vu son grand âge, ce serait probablement la dernière année, et en plus, à moins d'y aller soi-même, c'était impossible de savoir sur quoi il faisait cours. Les étudiants qui fréquentaient son

enseignement n'avaient rien de plus urgent que de ne pas en parler, semblait-il.

Au bout d'une demi-heure, je commençai à légèrement m'agacer : non seulement j'avais autant d'idées dans l'esprit que lorsque j'étais télépathe, mais en plus, je n'avais aucun moyen de les vérifier. Je perdais mon temps en conjectures. Je me levai d'un bond, et décidai de prendre ma vie en main. Pour cela, je me saisis de l'exemplaire d'Aristote de Clovis, et commençai à lire. La première excitation passée, je me rendis compte que rien ne me touchait dans ce texte. Aristote disait, en substance, qu'une œuvre d'art suscite une transformation dans celui qui l'entend, ou la voit.

Certes, il avait raison. Mais ça me semblait une conclusion dont la portée était proche du fait d'enfoncer une porte ouverte. Je savais bien que, autrefois, j'aurais lu *dans l'esprit* de celui qui l'avait écrit, c'est-à-dire avec l'enthousiasme de la prime découverte, avec l'idée d'en faire un commentaire valant un A+, mais je ne me serais au grand jamais demandé ce que je pensais, moi, en dehors de toute autre évaluation étrangère.

Je reposai le livre sur la table, me sentant très remué : j'avais l'impression de tenir subitement le rôle central dans ma vie et que la première question à se poser était de savoir ce que je pensais, moi, moi et seul, d'une chose ou d'une autre.

Evidemment, c'est toujours dans des moments décisifs qu'on est interrompu, et quelqu'un poussa la porte de ma chambre. Je m'attendais à ce que ce soit Clovis, mais si j'avais un peu réfléchi, j'aurais su que c'était impossible, le professeur Parker vivait dans une petite maison de bois à l'autre bout du campus, et donc aller le chercher lui prendrait au minimum une bonne heure.

— Surprise, me dit laconiquement Sam.

Comme je ne réagissais pas, il enchaîna tout seul.

— Bonne ou mauvaise surprise... On va dire qu'on ne précise pas. Dis donc, tu n'es pas un accro du téléphone, toi ! plaisanta-t-il.

Mais j'étais décidé à me taire. Moins parce que je lui en voulais que parce que, comme je n'avais plus ma télépathie pour me guider, j'avais peur de commettre une gaffe à la seconde. Il reprit dans un silence de mort :

— Je venais aux nouvelles... Alors, il paraît que tu n'es plus télépathe ?

— C'est Adriana qui t'a dit ça ?

— Oui, et puis je suis passé te voir pendant que tu dormais. Tu étais charmant en chemise de nuit blanche...

— Elle t'a trompé, je suis toujours autant télépathe, lui dis-je d'un coup, sans avoir la moindre idée sur le moment de ce qui m'avait poussé à prononcer une phrase pareille.

— Ah oui, me dit-il.

Mais il n'avait pas l'air de trouver ça si étonnant. Est-ce pour cette raison que je commençai à me dire qu'après tout, je pourrais aussi bien continuer de prétendre l'être, et tromper tout le monde ? Je ne savais pas pourquoi, mais je me disais que ce serait non seulement possible, mais facile. Après tout, personne n'était dans mon cerveau. Mais peut-être que je devenais un peu dingue, en somme.

— Oui, je suis toujours autant télépathe, confirmai-je.

— Je vois, me dit Sam. Et qu'est-ce que je pense, là ? essaya-t-il.

Et moi, je lui rétorquai sans réfléchir une seconde :

— Tu es venu me dire que tu m'aimais et que tu ne pouvais pas vivre sans moi, et tu te demandes comment tu vas arriver à me le formuler.

Evidemment, c'est à ce moment-là que Clovis revint dans la chambre. Il resta un petit moment immobile sur le seuil, puis fit un pas prudent en arrière et referma la porte sans commentaires. Samuel le regarda partir sans mot dire, et, de mon côté, je me dis que je m'expliquerais avec lui plus tard. Une chose à la fois.

— Eh bien, c'est exactement ça, conclut Sam en soupirant.

Mais ni lui ni moi n'avions l'air très convaincus.

— Je trouve qu'on s'entend bien, ajouta-t-il encore.

— Tu es mon ami, lui dis-je. C'est sûr qu'on s'entend bien...

Je le sentais très désolé, mais en même temps comme anesthésié de l'intérieur.

— Et alors, me fit-il en retrouvant une seconde son bagou habituel, comment ça se fait, si tu es télépathe, que tu ne ressentes pas, toi, ce que moi je ressens pour toi ?

— C'est parce que j'ai appris à maîtriser mon esprit.

C'était drôle comme je n'hésitai pas un instant dans mes réponses, j'avais l'impression de jouer une pièce déjà écrite que je n'aurais plus eu qu'à interpréter.

— Super ! fit-il, mais la conviction n'y était pas. Elle est douée, Adriana...

Et il baissa les yeux, sans rien ajouter de plus.

— Bon, eh bien, je crois que je vais te laisser. Au revoir, Terence, dit-il en me tendant la main, l'air profondément contrit.

Je sais que j'aurais dû être désolé, ou même inquiet pour lui, mais tout ce que je sentais était un profond amusement intérieur. Et Samuel contemplait avidement les rainures du parquet sans lever les yeux. Je déduisais que c'était parce qu'ils étaient pleins de larmes, mais en fait, le léger rictus qu'il ne pensa pas à dissimuler sur ses lèvres me mit la puce à l'oreille.

— Sam ! Tu te fiches de moi !

Et effectivement, il releva un visage hilare vers moi.

— Tu n'es pas amoureux de moi ! m'exclamai-je. Tu me mènes en bateau !

— Je te l'ai dit depuis le début, tu n'es pas mon type ! suffoqua-t-il, mort de rire. Mais en tout cas, ça marche, tu contrôles ta télépathie... Mes félicitations, cher ami.

— Non, je fais comme toi, Sam. J'observe les gens de l'extérieur. Mais je ne suis plus télépathe, dis-je dans un accès de franchise en souriant, alors que j'étais incroyablement amer.

— Pourquoi tu dis ça ? fit-il en me prenant tendrement par la taille, ce dont je me serais aisément passé.

— Mais parce que c'est vrai ! Je ne capte plus l'esprit de personne.

Et tout en soupirant, je me dégageai de son étreinte.

Sam me sourit, énigmatique.

— Oui, peut-être, dans le fond, tu as raison. Mais tu t'en sors bien sans.

Il fit une petite pirouette et se rapprocha de la porte.

— Sam, au secours ! En fait, non, je ne m'en sors pas. Il faut que tu supplies Adriana de me rendre mon don...

— Mais c'est impossible, Terence ! Elle ne m'écoute pas. Enfin, ça se voit qu'elle est têtue comme une mule, cette fille, non ? insista-t-il devant mon air absolument ravagé.

Je n'avais plus qu'une unique solution. Mais rien n'avait plus d'importance...

— Sam, lui dis-je solennellement. Si tu m'aides à récupérer mon don, je ferai ce que tu veux...

— Voilà qui devient intéressant, s'épanouit-il. Dans ce cas, je vais voir ce que je peux faire pour la convaincre...

Et à ce moment-là, la porte s'ouvrit toute grande, laissant passer un vénérable vieil homme qui avait l'allure d'un mage sorti de Tolkien. Clovis le suivait en trotinant, pétri d'admiration.

Il nous considéra Sam et moi un moment, mais son regard me brûla avec une telle intensité de l'intérieur que je fus obligé de baisser les yeux. Puis il se mit à rire, et tendit la main à Samuel.

— Comment va Adriana ? lui dit-il simplement.

— Bien, sourit Samuel de tout son être.

J'étais un peu jaloux, tout le monde se connaissait et on ne me prêtait pas grande attention. Clovis rapprocha une chaise, et l'Archange Parker s'assit en me fixant gravement. J'aurais voulu le détester parce qu'il était l'ami de cette abominable Adriana, mais je n'y arrivai pas. Au contraire, je me sentis submergé par une sympathie intense. Sans doute l'intuition que cet homme et moi, nous partagions le secret d'un don commun.

— Alors, jeune homme, on a perdu sa télépathie...

— Oui, lui dis-je, mais comme il n'ajouta rien, je continuai tout seul : Et ça m'ennuie...

— Pensez-vous, enchaîna Clovis, il veut se tuer.

Je devins absolument cramoisi. J'avais l'impression que la planète entière me regardait en ricanant.

— Vous m'avez pourtant l'air de quelqu'un de très rationnel pour avoir de violents états d'âme, reprit-il.

— Je le suis, affirmai-je fièrement.

— Et ça vous aide pour être télépathe ? s'enquit le mage.

— Je ne sais pas, hésitai-je, sentant qu'il y avait un piège dans la réponse.

— Ecoutez, à mon avis, vous êtes mal assis...

— Comment ? lui dis-je en tâtant le lit des doigts, car j'avais plutôt l'impression d'être calé bien à mon aise sur le matelas.

— Mais si, je m'explique : vous étiez télépathe, et ça n'allait pas, maintenant vous dites que vous ne l'êtes plus, et ça ne va pas davantage.

Et Clovis se roula quasiment par terre de rire dès qu'il eut compris sa plaisanterie. Sam ne fut pas loin de l'imiter, ce qui m'énerva considérablement.

— Je voudrais vous parler seul à seul, lui dis-je en jetant un coup d'œil aux deux autres, mais aussi parce que je me sentais en train de perdre tout point d'attache avec la terre ferme.

Sam et Clovis sortirent d'un bel unisson, sans hésiter ni rien ajouter. Et à me trouver tout simplement assis en face du professeur Parker, je me dis qu'il avait l'air aussi normal que moi : il avait une barbe, bon, ce sont des choses qui arrivent, il connaissait Adriana, mais si j'avais réfléchi, j'aurais pu me dire que vu les cours qu'il faisait, elle était exactement le genre de fille susceptible de suivre son enseignement. Pour le reste, il avait juste l'air de quelqu'un d'une intelligence très aiguë et d'une grande gentillesse.

Je décidai de lui faire confiance. Pendant tout mon soliloque intérieur, il ne manifesta aucune impatience, il respirait calmement en regardant droit devant lui. Et on sentait que c'était quelqu'un qui avait l'habitude d'attendre... Puis, pour la deuxième fois aujourd'hui, je prononçai une phrase qui me prit moi-même de court :

— Alors, en fait, je suis toujours télépathe, c'est ça ? finis-je par lui articuler.

— Ce n'est pas moi qui l'ai dit, mais ça se pourrait bien, me dit-il avec humour.

— Mais pourquoi tout me semble-t-il tellement différent, alors ?

— Peut-être que vous prenez maintenant le temps de vous poser et de réfléchir un petit peu, ce qui ne devait pas vous arriver souvent dans le passé.

— Et pourquoi je l'ai jamais fait avant ? insistai-je.

S'il était vraiment télépathe, il avait dû vivre des choses semblables à moi, et ça le rendait capable de me répondre.

— Peut-être que vous n'avez jamais pensé que c'était possible de vous isoler un peu intérieurement ? suggéra-t-il. Et si d'autres

personnes réfléchissaient en vous à votre place, c'était facile de se convaincre que vous étiez d'accord avec eux.

Je me sentais dans la peau du plus fameux crétin de la terre.

— Et là, je me mets à penser par moi-même parce que je m'imagine que je n'ai plus d'autres possibilités, c'est ça ?

— Sans m'avancer, je serais assez tenté de le croire. La plupart des certitudes que l'on a dans le cerveau n'ont aucune existence réelle en dehors de celui-ci, mais pourtant ce sont elles qui façonnent notre manière de vivre, fit-il sobrement avec un bon sourire.

— Oui, sans doute, acquiesçai-je, et soudain je compris ce qu'il était en train d'essayer de m'amener subtilement à conclure par moi-même.

— Au fond, ce que vous voulez me dire, c'est que le fait que je sois télépathe ou pas ne change rien, et que c'est toujours préférable de réfléchir avant d'agir... C'est ça ? hésitai-je.

Je comprenais finalement ce qu'avait fait Adriana avec sa mise en scène : elle avait voulu me convaincre qu'il était en train de se passer quelque chose de vraiment terrible dans ma vie, et moi, j'avais tellement marché dans son scénario que je m'étais autoconvaincu que je n'étais plus télépathe. C'est vrai que sans un choc pareil et la certitude absolue que je n'avais plus d'autre choix, je n'aurais jamais eu la force, ou même la détermination réelle, d'essayer de me passer complètement de ma télépathie, ne serait-ce que quelques minutes. Le réflexe d'y recourir pour tout était trop profondément enraciné en moi. Mais là, je m'étais senti bien obligé d'agir autrement, surtout parce que je rejetais systématiquement tout ce que je captais venant de l'extérieur, persuadé comme je l'étais que *je ne pouvais physiologiquement plus être télépathe*.

Je ne sais pas si c'était dû à l'intervention du professeur Parker, ou à mon intelligence propre mais, en tout cas, j'étais certain d'avoir compris ce qui s'était passé et ce qu'Adriana avait voulu créer en moi. Il n'empêche que je lui en voulais toujours, elle m'avait vraiment fait la peur de ma vie.

— Ce sont souvent les choses les plus simples qu'on découvre en dernier, vous savez, reprit-il après un long silence qui correspondait exactement à la fin de mon propre cours de pensées. En tout cas, ce qui compte, c'est que vous soyez plus sûr de vous et que vous

réfléchissiez à ce que vous souhaitez atteindre. Maintenant, que vous compreniez les choses par télépathie ou par réflexion n'importe pas particulièrement. On peut aller en voiture ou en vélo quelque part. Le tout, c'est d'y aller ! me dit-il en se levant.

Et il se dirigea vers la porte. Je ne savais plus quoi dire. Il me regarda longuement :

— Bon courage, alors, pour trouver votre voie...

— Mais vous allez me revoir ! m'écriai-je. Je vais venir à vos cours... D'autant plus que vous êtes le premier vrai télépathe que je rencontre !

— Moi, télépathe ? Pas le moins du monde, fit-il en sortant.

Je me pris la tête dans les mains. Maintenant, le moment où j'allais enfin réfléchir sérieusement à ma vie était arrivé. Je pris une profonde inspiration, mais Sam et Clovis, attirés comme des moustiques par la lumière, s'exclamaient dans le couloir en virevoltant autour d'Adriana qui avait surgi du néant comme une apparition surnaturelle.

Décidé à lui dire ses quatre vérités, je me levai d'un bond, renonçant à ma résolution.

Epilogue

— Monsieur Redeley, tout d’abord, merci à vous d’avoir accepté cet entretien sur notre antenne, nous savons tous à quel point votre planning est chargé, et au nom de mes auditeurs et de notre gazette locale, je tenais à vous remercier spécialement.

— Tout le plaisir est pour moi, fit Terence en passant sa main d’un geste familier dans sa chevelure blanche.

— Vous êtes originaire de notre ville, n’est-ce pas ?

— Oui, mes parents aujourd’hui décédés et mes quatre frères et sœurs y ont habité très longtemps, et une de mes sœurs, Gina, y a ouvert un centre d’accueil de nuit.

— Oui, elle est très connue pour son grand cœur... et sa terrible histoire ajoute encore à sa générosité.

— C’est vrai.

— Vous n’aimez pas en parler ? Ça vous remue ?

— Si vous voulez... L’histoire est banale, elle conduisait trop vite et sa voiture a heurté de plein fouet un muret, elle s’est retrouvée paralysée.

— Et son existence a basculé... Comme la vôtre en somme ?

— Oui, admit Terence, mais pour moi dans des circonstances beaucoup plus joyeuses.

— Vous savez qu’il court des légendes sur vous ?

— Ah, oui ? Lesquelles ? et il minauda comme s’il avait eu encore dix-sept ans fraîchement sonnés.

— On dit de vous que vous avez sauvé des milliers de gens grâce à la fortune de la famille Olvinstein que vous avez convaincue, presque convertie à votre propre cause en sauvant de l’autisme leur petite fille qui était perdue et qu’on voulait enfermer dans un horrible centre psychiatrique.

A travers la vitre du studio insonorisé, à l'extérieur du plateau d'enregistrement, une caricature de Samuel vieillissant, les yeux ronds mais le visage cousu de rides, regarda Terence d'un air accablé et peu compréhensif.

— C'est tout à fait faux ! s'exclama Terence, en regrettant d'avoir accepté l'interview. J'ai contribué à sortir une petite fille d'un enfermement mais personne n'a jamais su comment ça avait pu marcher. J'étais en fait un ami de longue date de la famille, le père Olvinstein me considérait comme son fils depuis ma naissance. C'est d'ailleurs grâce à lui que j'ai pu étudier à Princeton, car ma famille était trop pauvre pour m'offrir des études.

— Comme c'est touchant... et ensuite, à la mort de votre père d'adoption, vous avez épousé son ex-femme ?

— Oui, c'est tout à fait cela, mais nous avons des centres d'intérêt communs, avant d'enseigner à Princeton, elle y avait aussi fait des études.

— Aujourd'hui, on dit de vous que vous avez révolutionné le concept de coach en développement personnel, quel est votre point de vue là-dessus ?

— Il s'agit simplement d'apprendre à se mettre à la place de l'autre, ça devrait être à la portée de tout le monde... je ne sais pas pourquoi je suis si exceptionnel, fit-il modestement.

— Mais concrètement, ça ne l'est pas. Et vous êtes hors du commun. Terence sourit aux anges sous le coup de la louange.

— Comment expliquez-vous votre succès, avec le recul ?

Pris d'un de ses fameux accès de sincérité, Terence perdit ses yeux dans le vague un moment avant de répondre, ce qui fit craindre à Samuel le pire...

— Je pense que j'ai toujours su où j'allais et ce que je souhaitais réaliser. Je n'ai jamais dévié de mon idéal.

— Ce n'est pas ce que dit de vous Adriana Sciabina dans ses mémoires.

— Cette astrologue a tendance à reconstruire l'histoire.

— On dit que vous vous êtes bien connus et même que vous avez travaillé ensemble quand vous étiez jeunes. Est-ce vrai ?

Samuel regarda Terence avec une attention soutenue, se demandant ce qu'il allait bien pouvoir encore inventer.

— Adriana Sciabina est une talentueuse astrologue, sans doute une des meilleures de notre époque, car elle allie une très forte spiritualité à une connaissance très vaste de l'âme humaine.

Et ce fut tout.

— Mais vous l'avez bien connue ?

— Je ne souhaite pas répondre, nous sommes aujourd'hui des concurrents certes loyaux mais très réels.

— Elle vous a formé ? On dit que vous avez séjourné dans un centre spirituel où elle animait des séminaires de méditation ?

— L'important aujourd'hui est de comprendre mon travail, quelqu'un vient à moi et je suis capable de lire en lui comme dans un clair ruisseau coulant sous le soleil...

Samuel pointa son pouce vers le sol.

— Tout a commencé il y a longtemps, j'étais un jeune homme en quête de lui-même et mal à l'aise dans sa vie et tout à coup, je me suis fait un ami.

Et il continua une bonne heure à débiter des âneries sirupeuses qui lui faisaient venir des larmes aux yeux... Samuel soupira, harassé.

Une fois sortis, plus Terence l'interrogeait sur ses impressions sur son interview, plus Samuel montait de ton, lui déconseillant formellement la confession publique via la radio locale et se félicitant de l'avoir empêché jusque-là de s'exprimer sur les ondes.

Un peu plus loin, Clovis, Sarah et leurs petits-enfants les attendaient sur le trottoir. Et tout à coup, en les voyant arriver en se disputant de loin, Clovis se dit qu'il était impossible en fait de savoir ce que Terence avait choisi en épousant Virginia. Peut-être au fond de ne jamais quitter Sam... mais ni l'un ni l'autre ne le sauraient jamais.

Merci à Muriel d'avoir repêché ce livre au fond d'un carton, et de ta confiance d'amie et d'éditrice.

OceanofPDF.com